Montebauwel

PG
463.8
.B7
B43
1878
ptie2
SMRS

Que diable regardes-tu là, compère? (Page 218.)

CHAPITRE XXVII

L'ambassadeur de la sérénissime république.

Il y avait grande effervescence dans les salons du Vatican. Le nouveau général était sur le tapis, — les ambitions, les jalousies, et les médisances avaient beau jeu. Il y avait là un grand nombre de courtisans de toute espèce, prélats,

gentilshommes, dames et officiers. Ils formaient différents groupes et causaient entre eux.

Messer Nicolo Machiavelli était là. Il avait connu le marquis Gaetano à Florence, et celui-ci se croyait obligé de lui servir de cicerone.

— N'est-ce point l'évêque de Viterbe qui se promène là, tout soucieux? demanda Machiavelli qui utilisait la science du jeune homme au profit de ses observations.

— Lui-même, répondit Gaetano, un Borgia mécontent des Borgia, un de ces hommes qui se plaignent toujours, afin d'attraper des faveurs. Depuis quelques jours il promène une figure sombre qui n'est guère de mise ici. Que le saint-père lui donne le chapeau qu'a résigné don César, et vous le verrez changer de mine.

— Ce gros prélat, autour de qui papillonne tant de monde, clercs, laïques et femmes, quel est-il? demanda Machiavel.

— C'est messer Adriano Castellense, évêque de Corneto ; il est clerc de la chambre, trésorier général, secrétaire des brefs et je ne sais plus quoi encore. Un homme immensément riche et par les mains de qui passent toutes les faveurs qui émanent du saint siége. Il ne peut tarder à avoir le chapeau. Ami de la joie et de la table, courtisan effréné de tout ce qui est plaisir et volupté, il possède. non loin du Vatican, une villa fameuse, où il se commet, dit-on, — car je n'y ai point mes entrées, ce dont j'enrage, — des monstruosités bachiques et gastronomiques dignes de Rome au temps de Lucullus. Véritable pourceau d'Épicure pour qui la vie est une fête continuelle, il est toujours riant, comme vous voyez. Il a gagné à ce bonheur prolongé son riche embonpoint. C'est un homme à ménager, car il peut beaucoup. Mais, pardieu! l'humeur de l'évêque de Viterbe m'inquiète, il faut que je lui parle et tâche de l'égayer un peu.

— A votre aise, dit le Florentin, qui n'était pas fâché de se débarrasser de l'étourneau.

Gaetano alla, en effet, joindre Jean Borgia, qui ne répondait que par des sourires au vinaigre à une fort jolie dame appuyée sur le fauteuil du gros Corneto. Il le tira à l'écart, après avoir fait mille excuses à la dame.

— Je crois, monseigneur, dit-il, que le règne des grandes choses va commencer. Votre cousin don César sera, je crois, meilleur général que bon cardinal.

— Qui sait? Il aurait mieux fait peut-être de garder sa robe rouge.

— Pourquoi cela?

— De quelle couleur est le sang?

— Oh! voilà qui est gros de médisance, pour ne pas dire de calomnie!

— C'était écrit aujourd'hui, en toutes lettres, sur le socle de la statue qui est auprès de la boutique d'un tailleur appelé Pasquino.

— Je sais, dit Gaetano, c'est un drôle de corps que ce Pasquino!

— Maintenant qu'il a fait le premier pas, reprit Jean, César n'hésitera point à

tout sacrifier à sa politique. Votre oncle est gouverneur de Camerino; Gaetano, je vous conseille de gagner cette ville. Quant à moi, avant deux jours j'irai jouir, hors des États de l'Église, d'une fortune qui pourrait, ici, exciter la convoitise.

— Quitter votre évêché!

— Je tiens à la vie et me méfie des repas du Vatican.

— Mais, si l'on m'a bien renseigné, vous avez assisté ce soir à un grand festin chez Sa Sainteté?

— Jusqu'à présent je n'ai rien redouté. Je n'ai jamais bu, à ces repas, que de l'eau que mon page, fidèle entre tous, me verse au lieu de vin.

— Prenez garde, monseigneur, dit Gaetano en éclatant de rire; si vous allez par là, la fidélité des pages n'a jamais été bien difficile à séduire et surtout bien difficile à tromper.

L'évêque quitta le jeune homme d'un air tout effaré et s'en alla au fond du salon, où causaient deux personnages importants, les capitaines Vitellozzo Vitelli et Liverotto da Fermo.

— Nous vivons dans un temps, seigneur da Fermo, disait Vitellozzo, où il faut tout prévoir, s'attendre à tout. Malgré sa finesse habituelle, don César s'est laissé deviner ce matin en causant avec moi. Une fois généralissime des armées de l'Église, il va se lancer, j'en suis sûr, dans des guerres de conquête; mais il craint de nous voir, nous autres qui serons ses lieutenants, il craint, dis-je, de nous voir devenir trop puissants.

— C'est vrai, mais nous aurons toujours le temps de nous séparer de sa cause.

— Notre puissance le gênera, sans nul doute, et il est homme à ne pas hésiter à se débarrasser de nous.

— J'ai un plan qui nous permettra de traiter avec lui d'égal à égal, dit Liverotto avec finesse.

— Ce sera difficile. L'orgueil est développé chez lui au point le plus excessif.

— Cher Vitellozzo, vous avez été mon maître dans l'art de la guerre, depuis la mort de votre frère Paolo Vitelli, et je ne crois pas me compromettre en vous déroulant mes projets. Giovanni de Fogliani, mon oncle, règne et gouverne à Fermo; il a su, par une sagesse fort estimable du reste, établir dans ses États une coutume pleine de liberté et de tolérance qui a considérablement servi à doubler l'importance de cette ville. J'écrirai à mon oncle que je veux venir le visiter, revoir les lieux qui m'ont vu naître et en quelque sorte reconnaître mon patrimoine; que, comme j'ai travaillé à m'acquérir de la réputation, je tiens à ce que mes concitoyens se convainquent par eux-mêmes que je n'ai point perdu mon temps, et qu'en conséquence je veux me présenter à eux d'une manière distinguée, — c'est-à-dire accompagné de cent cavaliers de mes amis et serviteurs. — Vous comprenez[1]?

1. Il n'est pas un détail de l'histoire de cette étrange époque qu'on ne puisse attester par des volumes de preuves.

— A peu près, répondit Vitellozzo en approuvant de la tête.

— On nous donnera un grand repas, et comme personne ne sera sur la défensive... Si, dans l'espace de six mois, je ne me suis pas rendu formidable à tous mes voisins, vous pourrez me renier pour votre élève.

— Vous réussirez, je m'y engage, dit Vitellozzo en lui serrant la main.

— En attendant, voyons venir le nouveau Borgia.

— Je crois qu'en lui nous avons trouvé un maître, ne put s'empêcher de dire Vitellozzo en secouant la tête.

— Soit, mais il est seul aujourd'hui et nous sommes dix.

— Don César n'est pas un homme ordinaire.

— Silence! Voici que vient de ce côté le farouche Ramiro d'Orco. Vraiment, cet homme est trop compromettant. La rudesse qu'il affecte me gêne. Évitons-le.

L'homme que les condottieri fuyaient était un capitaine comme eux; seulement il n'avait pas les formes chattemites de messer Liverotto, et n'aurait jamais eu l'idée de tuer son oncle par trahison. Il l'eût bel et bien menacé d'abord, et étranglé ensuite de ses propres mains, — s'il y eût été forcé, bien entendu.

Un grand mouvement se fit dans les salons et toutes les têtes s'inclinèrent. On venait d'annoncer Sa Sainteté. Alexandre VI entra appuyé sur l'épaule de don César, suivi d'un grand nombre d'officiers, de prélats et de serviteurs. Un baisement de l'anneau du pécheur s'établit, et chacun des assistants non admis à cet honneur passa à quelque distance en saluant profondément, souvent même avec génuflexion. Les satrapes et les sultans de l'Orient n'ont jamais exigé plus d'hommages de la part de leurs sujets qui sont tous leurs esclaves.

Don César avait appelé Gaetano.

— Avez-vous vu la Cressida ce soir? lui demanda-t-il.

— Non, monseigneur, pas depuis ce matin.

— Ne va-t-elle pas venir faire sa cour?

— Je me suis présenté à son palais tout à l'heure, on m'a dit qu'elle était malade et ne recevait pas. Entre nous, je la crois en voyage.

— En voyage! fit César étonné.

— Et je parierais, monseigneur, que vous êtes pour quelque chose là dedans.

— Bon! n'êtes-vous point jaloux?

— Jaloux de vous, monseigneur, je m'en garderais bien! Qui s'y frotte s'y pique!

Don César ne put réprimer un léger tressaillement intérieur. Il avait besoin de se cuirasser encore le cœur : tout lui semblait allusions.

Il renvoya Gaetano et adressa le meilleur sourire au condottiere Ramiro d'Orco, qui s'inclinait devant lui.

— Bonjour, capitaine, lui dit-il, je suis aise de vous voir. J'ai des vues sur vous.

— Sur moi, monseigneur?

— Que diriez-vous d'une bonne province infestée de brigands, déchirée par les factions, livrée à tous les désordres, à tous les excès, laquelle province on vous donnerait à gouverner?

— Je dirais, monseigneur, que cette province deviendrait bientôt digne d'être citée pour sa tranquillité et sa soumission à l'autorité du prince qui aurait mis en moi sa confiance.

— Je sais, cher Ramiro, que vous êtes un homme d'action et de vigueur; je ne vous oublierai pas, soyez tranquille.

— Sera-ce bientôt, monseigneur? demanda le condottiere, dont les yeux s'allumaient.

— Bientôt. Je pars pour la France dans quelques jours, dans quelques heures peut-être; mais vous n'attendrez pas mon retour pour avoir de l'occupation.

— Tant mieux! monseigneur.

Ils allaient s'éloigner pour causer plus intimement lorsqu'un majordome de la chambre annonça M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur de S. M. le roi de France.

L'ambassadeur français entra et se prosterna devant le pape, tandis que toute sa suite restait à quelque distance.

— Monsieur l'ambassadeur, dit Alexandre, nous avons grand plaisir à vous voir, et vous pourrez assurer votre souverain que notre bénédiction apostolique s'étendra sur tout son royaume, à commencer par lui. Nous avons mûrement examiné les pièces qu'il nous a fait tenir par votre entremise, et nous avons signé sans répugnance l'acte de divorce qui casse son mariage avec la fille du feu roi Louis XI. Monseigneur de Corneto, notre secrétaire des brefs, était chargé de vous remettre la bulle de délivrance, ainsi que les dispenses nécessaires à la consécration du nouveau mariage que projette Sa Majesté, mais mon fils César a voulu s'en charger lui-même.

— C'est une précieuse faveur, très-saint père, répondit l'ambassadeur.

— Il n'est rien que nous ne fassions pour votre maître, monsieur, nous n'oublions pas que Sa Majesté Très-Chrétienne est le fils aîné de l'Église.

L'ambassadeur baisa la main du pape et se retira à quelque distance avec don César.

— Où donc est notre cher neveu, l'évêque de Viterbe? demanda Alexandre. Qu'on le cherche, j'ai à lui parler.

Plusieurs officiers s'empressèrent, et Jean Borgia ne tarda pas à venir se prosterner devant le pape.

— Vous me demandez, très-saint père? fit Jean avec empressement.

— Oui, mon fils, j'ai le cœur bien amèrement contrit, et l'esprit plein d'éton-

nement de ne point vous avoir vu des premiers à me faire ce soir votre cour à l'occasion de l'heureux retour de César.

— Votre sainteté... fit l'évêque avec embarras.

— Vous savez à quel point je vous aime, mon enfant, c'est mal d'en user ainsi avec moi. — Don César ne vous a-t-il donc point fait part de la promotion?

— Quelle promotion?

— La vôtre, je vous donne le chapeau.

— Serait-il vrai! fit Jean suffoqué de joie et de confusion.

— Certes, et dans quelques jours nous vous consacrerons en grande cérémonie. Je fais venir à cet effet des musiciens fort renommés de Pérouse.

— Ah! saint-père, ma reconnaissance... mon dévouement... ma vie... fit Jean en se prosternant de nouveau.

— Eh! voyez donc, messer Nicolo, dit Gaetano qui avait rejoint le Florentin, voyez le cousin Jean Borgia s'humanisant tout à fait. Il a dû pleuvoir quelque rosée dorée sur sa tête!

— Marquis, dit Machiavel avec une expression de dégoût, est-ce que vous ne trouvez pas que toutes ces marionnettes, que toutes ces girouettes dorées, casquées ou mitrées seraient prodigieusement grotesques, si tout cela n'était pas profondément triste?

C'était le jour des ambassadeurs.

Le majordome de la chambre annonça M. le comte de Caraccioli, ambassadeur de la sérénissime république.

Ce fut un coup de foudre pour don César.

Il allait s'avancer. l'œil en feu, lorsqu'une voix murmura à son oreille : — Il faut nier, monseigneur, il ne sait rien.

— Don César se retourna. C'était Michelotto, vêtu magnifiquement et comme il convenait à la nouvelle position que lui faisait l'élévation de son maître.

Le comte Caraccioli se prosterna, comme tout le monde, devant le représentant de Dieu sur la terre.

— Soyez le bienvenu, comte, dit le pape. Il y avait longtemps que des dissentiments fâcheux et que nous avons toujours déplorés avaient jeté quelques nuages entre notre cour et la sérénissime république de Venise, et nous ne pouvons que la remercier d'avoir choisi pour son mandataire un général aussi distingué que Votre Seigneurie. Nous n'ignorons pas quel crédit vous avez sur le gouvernement vénitien, et ce nous est assurément un grand honneur que de vous voir parmi nous. J'espère que nous nous entendrons bien désormais et que je continuerai, pour mon compte, les excellents rapports que vous aviez avec mon très-cher et très-malheureux fils, le feu duc de Gandia.

Le comte s'inclina avant de répondre.

— Je demeure pénétré et reconnaissant, dit-il ensuite, des sentiments de bienveillance que Votre Sainteté daigne me témoigner personnellement; je crois

donc pouvoir lui exposer hardiment les puissants motifs qui m'ont amené à ses pieds avant le temps qui m'avait été limité par les instructions de mon gouvernement.

— Parlez, mon fils, je vous écoute, dit Alexandre.

— Que Votre Sainteté veuille bien faire éloigner les personnes qui nous entourent et appeler monseigneur César.

Le pape fit un signe et tout le monde s'éloigna, en même temps que don César s'approchait.

— Nous sommes seuls maintenant, parlez, comte, dit le pape.

Le comte passa une main sur ses yeux et prit une attitude pleine de noblesse et de fierté.

— J'ai à me plaindre à Votre Sainteté d'un outrage sanglant, lequel outrage veut une réparation prompte.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Alexandre en regardant don César avec inquiétude.

— Il y a, très-saint père, qu'on m'a ravi la moitié de moi-même, qu'on m'a ravi la plus grande douceur de ma vie, une femme que j'aime et que j'étais sur le point d'épouser.

— Et qui s'est rendu coupable de cette action?

— C'est un crime horrible et sur lequel j'appelle votre plus impartiale justice, très-saint père. Elle venait à Rome, lorsqu'une troupe de bravi, soudoyée par un personnage puissant, l'a arrachée à l'escorte chargée de la protéger et l'a entraînée dans une retraite inconnue.

— Savez-vous le nom du ravisseur? demanda le pape.

— Oui, je le sais, répondit le comte avec énergie.

— Dites-moi son nom, et je vous jure d'employer toute mon autorité pour vous faire rendre votre fiancée.

— Très-saint père, c'est avec la certitude la plus entière que j'accuse.

— Parlez.

— Les hommes qui se sont rendus coupables de ce rapt infâme appartiennent à M. de Borgia.

— A moi? fit César, feignant la plus grande surprise.

— A vous, monseigneur, dit Caraccioli d'une voix ferme.

Don César regarda son père en haussant les épaules et souriant.

— Oh! c'est en vain, monseigneur, que vous prétendriez nier! s'écria le comte.

— Que répondez-vous à cela, don César? demanda sévèrement le pape.

— Je suis encore sous le coup de l'étonnement le plus profond, mon père.

— Monseigneur, reprit le comte, vous avez vu avec quel calme j'ai parlé à Sa Sainteté; vous avez vu avec quelle ferme assurance je vous ai accusé; c'est que je veux éviter, avant tout, un éclat fâcheux et vous épargner la honte d'un

désaveu ou d'un mensonge. Il en est encore temps, je puis oublier l'outrage et mettre sur le compte de la fatalité le rapt que je déplore. Je ne doute pas que l'ignorance où vous étiez de mes rapports avec cette jeune fille vous a empêché de renoncer à ce projet, et que vous écouterez la voix d'un homme d'honneur qui invoque votre loyauté.

— Je regrette, monsieur le comte, que vous ayez été si mal informé. Il est impossible que mes gens se soient rendus coupables de ce dont vous vous plaignez.

— J'ai dit que j'étais sûr, monsieur! fit le comte avec hauteur.

— Ne pouvez-vous vous tromper? dit César avec la plus grande aisance. Il n'y a guère que Sa Sainteté qui ait, sur la terre, le don d'infaillibilité.

— Je parle sérieusement, monseigneur, dit Caraccioli.

— Mon père, je vous jure que j'ignore complétement de quoi et de qui me parle monsieur l'ambassadeur. Il ne peut y avoir ici qu'un malentendu.

— Prenez garde, monseigneur, de vous lancer dans la voie du mensonge! dit le comte sévèrement.

— Monsieur!... s'écria don César.

— Don César, calmez-vous et répondez. Êtes-vous sûr de vos gens?

— Comme de moi-même, répondit César.

— Comment se fait-il alors que monsieur le comte affirme?

— Tenez, mon père, je veux bien croire qu'il y a ici un malentendu, et la légitime colère du comte est excusée à mes yeux. Mais ma police est si bien faite que je sais heure par heure ce qui se fait à Rome et dans mon palais même. Cependant, pour donner au comte Caraccioli une preuve de la haute estime que je fais de sa personne et du gouvernement qu'il représente, je veux bien lui promettre de faire faire, dès à présent, toutes les recherches nécessaires pour découvrir les auteurs du... crime qu'il vous a dénoncé.

— Je n'attendais pas moins de votre honneur, mon fils.

— Et si je puis les trouver, ce que je désire du plus profond de mon âme, je serai trop heureux de prouver au comte Caraccioli que, loin d'approuver cette action, j'aurai le plus vif chagrin de reconnaître qu'elle a été commise par mes gens.

— Monsieur de Borgia, vous êtes adroit à tromper! dit le comte.

— Pardieu, comte, je vous trouve hardi!... s'écria don César.

Mais le comte n'était pas homme à trembler, il soutint le regard du nouveau général.

— César!... mon fils... fit Alexandre essayant de le calmer.

— C'est que je me révolte à la fin, mon père, de voir la persistance du comte à me charger d'une semblable équipée! Certes, le pays ne manque pas de très-belles et très-honorables femmes dont je pourrais obtenir les bonnes grâces, si je le voulais bien, sans avoir recours à la violence[1]!

1. Ces paroles sont textuellement rapportées par Tomaso Tomasi, d'après Burchart, qui tenait un livre, jour par jour, des faits et gestes du pape et de la cour.

Je vous dis de m'ouvrir, répéta Vanoza. (Page 223.)

— Monsieur de Borgia! fit le comte en portant la main à la garde de son épée...

— Assez, comte, dit dom César, n'oubliez pas où vous êtes et devant qui vous parlez.

— J'oublie tout devant l'infamie de votre exécrable action!

— C'en est trop! dit César, et je vais...

— César! calme-toi! fit le pape avec prière.

— Mon père...

— Vous n'êtes plus cardinal, monsieur de Borgia, reprit le comte, et vous avez une épée!

— Je n'ai pas besoin qu'on m'en fasse souvenir, monsieur. Sortons! dit don César avec une énergie qui rougit sa face et eût fait reculer un gentilhomme moins résolu que le général vénitien.

— Assez, messieurs, assez, je le veux! dit le pape avec un accent d'autorité tel que les deux ennemis baissèrent la tête.

— César, retirez-vous, reprit-il. — Demain matin vous viendrez me rendre compte des recherches que vous allez faire faire dès ce moment, afin de découvrir la vérité sur cette affaire.

— Mais... voulut dire don César.

— Je le veux... sortez? dit le pape avec sévérité.

Don César serra les poings de rage et se retira pâle de colère. Cependant, en traversant les rangs pressés des courtisans, son visage avait déjà repris sa placidité habituelle.

Il quitta les salons en s'appuyant gaiement sur le bras de Gaetano, qu'il trouva sur son passage.

Michelotto avait surpris l'éclair de son regard. Il se mit à le suivre.

Mais un homme, en costume d'officier vénitien, s'était mis, lui, à la suite de Michelotto.

C'était Giorgio Schiavone.

Le pape était resté seul avec le comte Caraccioli, déjà satisfait de la tournure que prenait l'affaire, quoique au fond il se méfiât fort de tous les Borgia, jeunes ou vieux.

— Quant à vous, monsieur l'ambassadeur, dit le pape en se levant, donnez-moi votre bras, vous m'accompagnerez au souper.

— Que Votre Sainteté me pardonne, dit le comte en s'inclinant avec les marques du plus profond respect, mais je ne puis...

— Vous ne pouvez?...

— Jusqu'à ce que satisfaction me soit donnée, je garderai au nom de mon gouvernement, dont j'ai pleins pouvoirs, une attitude réservée vis-à-vis du saint-siége.

— Il suffit, monsieur, retirez-vous, répondit sèchement Alexandre.

Le comte mit un genou en terre et sortit ensuite, avec tout le respect voulu par l'étiquette du Vatican.

— César vient bien mal à propos me brouiller avec la république! murmura le pape. Il faudra qu'il cède : j'ai besoin de Venise.

Il avisa, auprès de la porte, le nouveau cardinal Jean.

— Allons, mon neveu, dit-il, votre bras. — Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à la cour, allons souper.

En descendant le grand escalier, le comte fut rejoint et accosté par le cardinal de la Rovera. Ils se saluèrent avec de grandes démonstrations indifférentes;

mais au milieu des compliments entendus des passants, parmi lesquels se trouvaient déjà des espions, le cardinal trouva moyen de glisser ces mots :

— Vous avez échoué, je vais vous envoyer du renfort, comptez sur moi.

CHAPITRE XXVIII

Sur le chemin de la villa.

Deux cavaliers sortirent de Rome par la porte Cavalligeri, qui, comme on sait, commande la route de Civitta-Vecchia. Il faisait nuit noire et à peine si l'on voyait à dix pas devant soi. Ils couraient néanmoins bride abattue.

Les fers de leurs chevaux résonnaient sur les cailloux et faisaient jaillir souvent de vives étincelles; et l'écho répétait au loin le galop affaibli.

Cependant l'un des deux cavaliers tournait fréquemment la tête, tandis que l'autre restait plongé dans ses réflexions.

— Monseigneur, dit l'un des cavaliers, qui n'était autre que Michelotto, je vous dis que nous sommes poursuivis.

— Qu'importe !

— Ce n'est pas l'écho, c'est un cavalier. Ce ne peut être que le comte Caraccioli.

— Qu'importe ! répondit don César. Allons ! les portes de ma villa sont solides.

Et ils reprirent leur course avec plus de rapidité encore.

— Il vaudrait mieux qu'il ignorât où nous allons, fit observer Michelotto.

— Tu as raison, répondit César en arrêtant son cheval. — Vraiment, cette Leona me trouble la cervelle. — Retournons sur nos pas.

Ils firent rebrousser chemin à leurs montures et se trouvèrent bientôt en face du cavalier qui les poursuivait et qui s'était placé en travers de la route.

— Est-ce par plaisir, l'ami, que vous suivez ce chemin? demanda Michelotto.

— Oui, certes, répondit le cavalier.

— Alors vous allez en changer.

— Et s'il ne me plaisait pas? demanda le cavalier.

— Je vous l'ordonne, ou sinon...

Le cavalier fit reculer de quelques pas son cheval, comme s'il voulait prendre du champ.

— Eh bien! mes maîtres, reprit-il, c'est moi qui vous ordonne de ne pas aller plus loin.

— Et de quel droit? demanda Michelotto en éclatant de rire.

— Du droit du plus fort! s'écria Schiavone en fondant, l'épée haute, sur Michelotto.

Mais celui-ci fit un écart violent en se baissant sur son cheval, et don César, qui s'était écarté et qui, pendant la discussion, avait tiré doucement son épée, la plongea dans le flanc de Schiavone au moment où il passait à sa portée.

Le gondolier tomba à bas de son cheval en poussant un sourd gémissement.

— Ah! les maudits, ils l'emportent!... dit-il.

— Toujours! fit César, en enfonçant l'éperon dans les flancs de son cheval qui partit comme un trait, suivi de Michelotto.

— C'est un beau coup, monseigneur?

— Ce n'était pas la voix du comte... N'importe, il faut que cette nuit Leona soit à moi. Demain, je la rendrai au comte, s'il en veut! — Le misérable! m'a-t-il assez humilié devant mon père... et la cour qui était aux écoutes... Ah! je m'en vengerai, Michelotto!

— J'en suis bien sûr, monseigneur, reprit Michelotto en riant aux éclats dans la nuit noire, — ce qui avait vraiment l'air du rire du démon.

Tout à coup les chevaux s'arrêtèrent et refusèrent absolument d'avancer.

Cette fois, ce n'était pas un seul homme, mais une dizaine de bandits armés jusqu'aux dents qui barraient le passage.

— Halte! avait dit une voix partie de ce côté, à laquelle avaient obéi instinctivement les chevaux.

— Qu'est-ce que cela? demanda César qui vit briller la mèche des mousquets.

— Ce sont des voleurs, mon prince, répondit la voix. — Exécutez-vous, la bourse!

— Misérables! s'écria César, dont la colère bouillonnait, et que la présence d'un obstacle aussi ridicule mit hors de lui.

Il fondit sur la troupe en faisant cabrer son cheval, mais un coup de feu partit et atteignit l'animal au poitrail. Le cheval se retourna et s'enfuit, fou de douleur, en emportant son maître qui jurait et écumait de colère. Michelotto, à cette vue, avait fait également volte-face et suivi la trace.

— A moi, Michelotto! s'était écrié don César dans l'éloignement.

Les bandits demeurèrent immobiles de saisissement.

— C'était Michelotto! s'écria le chef, qui n'était autre que Zambulo. Ah! par *l'inferno*, je suis volé! mais il ne perdra rien pour attendre, le maudit!

Cependant, à tout hasard, le vieux bandit tira son mousquet dans la direction des fugitifs.

— A la grâce de Dieu! dit-il. — Allons, enfants, continua-t-il en s'adressant à sa troupe, il n'y a plus rien à faire de ce côté; allons-nous-en et changeons de contrée, car dès demain les environs seront battus rudement. Vous ne vous repentirez pas de m'avoir mis à votre tête après l'extermination de mes enfants. Je sais le moyen d'entrer à Rome sans mot de passe.

Les bandits disparurent dans l'obscurité.

On entendait toujours au loin le galop des deux cavaliers, qui semblaient emportés par le vent.

CHAPITRE XXIX

La villa Borgia.

La villa dans laquelle César Borgia avait fait conduire Leona était située à une lieue de Rome, sur la route de Civitta-Vecchia, en sortant par la porte Cavalligeri.

Il était dix heures du matin; c'était le lendemain même de l'arrivée de la jeune fille, qui, couchée sur un divan, avait laissé tomber un livre qu'elle avait essayé de lire. Sa pensée était tout entière à Giovanni, à ce bien-aimé de Venise, que sa première entrevue avec l'homme que son père lui destinait pour époux n'avait certainement pas pu lui faire oublier.

Elle désirait vivement s'informer de son père, mais il était encore de bien bonne heure, et elle n'osait faire réveiller la prétendue comtesse de Forli.

Elle s'approcha d'une fenêtre donnant sur le jardin. Au delà on découvrait la campagne, où de rares laboureurs creusaient cet étroit sillon qui suffit à nourrir les superbes moissons de ces contrées bénies. Par moments, elle entendait un éclat de voix, un lambeau de chanson; et ce calme de la nature en travail emplissait son âme d'une douce sérénité, troublée seulement par cette idée que son père voulait lui faire épouser un autre homme que ce bel officier vénitien qu'elle n'avait pas revu depuis si longtemps déjà.

— Non, se disait-elle parfois, mon père ne me contraindra point, j'en suis sûre; il m'aime trop pour cela.

Au fond du cœur, Leona se repentait d'avoir aussi bien accueilli, la veille, ce comte Caraccioli; mais il parlait au nom de son père, pouvait-elle se montrer froide ou dédaigneuse?...

Tout à coup une sombre pensée traversa son esprit : elle songea à la pauvre Marta, restée à Venise, et qui pleurait quand elle partit.

— Elle avait de sinistres pressentiments, se dit-elle.

Mais elle avait rêvé de son Giovanni pendant toute la nuit, et son âme se rasséréna.

— J'avouerai tout à mon père, dit-elle avec résolution.

Hébé entra alors et introduisit la comtesse de Forli.

La Cressida vint baiser Leona au front, et la jeune fille l'accueillit avec le plus suave sourire; elle se sentait attirée vers cette femme si belle par un de ces mouvements intérieurs contre lesquels on ne tente point de lutter.

— Eh bien, chère enfant, dit-elle, avons-nous bien passé la nuit?

— Fort bien, madame, répondit Leona, quoique j'aie eu quelque frayeur. J'ai entendu, dans le silence de la nuit, comme le bruit d'une bataille, des cris, un coup de feu. C'est un pays étrange que celui-ci!

— Vous vous y ferez, dit Cressida en souriant.

Mais Leona était en quelque sorte absorbée d'une idée fixe, elle semblait avoir hâte d'en parler.

— Mon père n'a point paru? demanda-t-elle.

— Pas encore, répondit la comédienne avec embarras; autrement, il vous aurait embrassée déjà.

— C'est vrai.

— Il paraît vous aimer tendrement, crut devoir ajouter Cressida.

— Il vous a souvent parlé de moi? demanda la jeune fille.

— Oh! très-souvent, répondit Cressida, qui ne put s'empêcher de rougir.

— Il m'aime, vous l'avez dit, et ce m'est une bien douce satisfaction de penser cela. Qu'il me tarde de l'entourer de soins, qu'il me tarde de pouvoir le presser dans mes bras et de le dédommager par ma tendresse des ennuis et des disgrâces qui l'accablent. — Mon Dieu! quand il me fit quitter Venise, je le croyais tout à fait rendu à la tranquillité, je croyais que les puissants motifs qui m'avaient toujours éloignée de lui n'existaient plus.

— Cela est plus que probable, ma chère enfant; mais ce sont des événements politiques qui l'ont forcé encore de chercher dans une prompte fuite les moyens d'apaiser les ressentiments qu'il avait soulevés. Vous savez, sans doute, que dans la vie politique les positions changent en quelque sorte d'un jour à l'autre; que ce qui était haï et méprisé hier est loué et honoré aujourd'hui; enfin, que les vaincus de la veille sont souvent les vainqueurs du lendemain.

— Hélas! je le sais, et je ne comprends pas les hommes de se donner ainsi, corps et âme, à des tracas d'affaires compliquées qui tuent l'âme et le corps.

— C'est que l'homme est égoïste et orgueilleux, et qu'il se laisse éblouir par mille chimériques lueurs, par mille petites et mesquines satisfactions dont nous ferions fi, nous autres femmes.

— C'est vrai, ce que vous dites là, madame, et je suis toute chagrine que mon pauvre père se laisse glisser, lui aussi, dans ces voies funestes. Par les temps où nous vivons, la vie politique est dangereuse, et nous sommes ici dans un État qui, plus que tout autre, a de quoi remplir mon âme de terreur.

— Que voulez-vous dire? demanda Cressida qui, cependant, comprenait.

— N'est-ce pas cette famille des Borgia qui a hérité du patrimoine des saints évêques fondateurs de la puissance romaine? Quand je songe à cette famille, que les crimes les plus noirs ont rendue l'épouvante de l'Italie, je me sens froid au cœur, et il me prend des envies de pleurer. Tenez, madame, on ne m'ôtera pas de l'idée que les Borgia sont pour quelque chose dans les malheurs de mon père.

— Non, au contraire.

— Au contraire, dites-vous ? fit Leona avec surprise et déplaisir.

— Votre père est fort estimé du saint-père, mais il a dans les Orsini des ennemis implacables. Ceux-ci relèvent un peu la tête parce que le pape a rappelé de l'exil le cardinal de la Rovera et que... Mais je ne sais vraiment pourquoi nous nous entretenons de toutes ces choses fort peu attrayantes. Nous autres, pauvres femmes, nous ne sommes nées que pour aimer, et la vie est bien courte !

— Aimer... répliqua Léona, oui, c'est une douce loi, une bien ineffable satisfaction de l'âme... Donner toutes ses pensées, rapporter toutes ses actions, faire partager toutes ses sensations à un être beau, noble, fier... et qui vous aime... aimer c'est vivre !...

— Ouais ! pensa Cressida, si je ne me trompe, voici des sentiments que n'a pu encore faire naître don César, qui la connaît à peine...

— Madame la comtesse, répondez-moi bien franchement, dit la jeune fille en lui prenant la main.

— Parlez, mon enfant, dit Cressida, que cette candeur gagnait étrangement.

— Croyez-vous que mon père tienne beaucoup à me faire épouser le comte Caraccioli ?

La Cressida sourit. C'était la réponse à sa pensée.

— Vous hésitez à répondre ? fit Leona.

— Nullement. Votre père caresse l'idée de cette union depuis fort longtemps, et je crois qu'il fonde sur elle les plus belles espérances.

— Croyez-vous donc qu'il ne m'aime pas assez pour sacrifier des projets dont l'ambition est le but, et pour reculer, sans doute, devant la certitude de mon malheur ?

— Votre malheur ?... interrogea Cressida, intéressée malgré elle.

— Tenez, madame, je ne sais à quel sentiment j'obéis en vous parlant ainsi ; mais il me semble que quelque chose m'attire vers vous, et qu'en vous confiant mes plus secrètes pensées je n'aurai pas à m'en repentir. Votre visage respire la bonté et la franchise, et puis d'ailleurs vous êtes l'amie de mon père.

La Cressida répondit par une pression de main, et se dit que, jusqu'à présent elle ne travaillait guère pour don César.

— Mon père, reprit Leona, en me donnant à ce comte Caraccioli, que je ne connais nullement, et que j'ai vu hier pour la première fois, est guidé sans doute par mon intérêt et le soin de mon bonheur ; j'ai la certitude qu'en faisant choix de ce noble seigneur il a rencontré l'honneur et la loyauté en personne, et qu'il a cru ne pouvoir mieux faire que de lui confier une fille chérie ; mais, madame, tout en rendant justice aux mérites du comte Caraccioli, tout en reconnaissant que mon père ne pouvait trouver un plus digne époux pour son enfant, je ne puis m'empêcher de laisser mon âme s'abandonner aux plus mortelles angoisses,

car, hélas ! je vous le jure, si ce mariage s'accomplissait, il deviendrait la source d'une suite d'infortunes, que la mort seule pourrait faire cesser.

— Est-il possible ?... s'écria Cressida émue.

— Je ne pourrai jamais aimer le comte Caraccioli, madame, je vous le dis.

— Parce que vous en aimez un autre? demanda Cressida en la regardant avec fixité.

— Justement, madame, répondit simplement Leona.

— Pauvre enfant !... fit Cressida en retirant sa main et détournant la tête.

— Ah ! vous compatissez à mes peines, madame, vous comprenez ce que je dois souffrir à la pensée d'un mariage avec un autre. Oh ! merci, merci...

La Cressida ne répondit pas. Elle commençait à trembler à l'idée que don César pouvait voir d'un mauvais œil qu'elle reçût ces confidences sans les combattre. Son rôle lui pesait.

— A quoi pensez-vous donc, madame, fit Leona ? A parler à mon père? à me servir d'interprète ? à le décider à changer de résolution ? Oh ! dites-moi que vous pensez à cela.

— Hélas ! ma pauvre enfant, répondit la comédienne, qui avait pris son parti, je sais quelle est l'intention bien arrêtée de votre père, je sais qu'il tient beaucoup à ce mariage. Le comte Caraccioli, que vous avez vu hier, est un gentilhomme accompli, et il n'est pas une femme qui ne regardât comme un grand honneur de s'allier à sa maison.

— Mais, si je ne l'aime pas ! fit Leona avec un cri charmant de désespoir.

— Il est rempli de sentiments exquis ; la noblesse de son caractère, l'élévation de son âme, les charmes de son esprit, sont cités partout, et votre père, en lui accordant votre main, a sanctionné l'opinion de tous. Croyez-moi, Leona, vous serez heureuse avec le comte Caraccioli.

— Et pourtant, madame, dit Leona, qui n'avait cessé d'examiner la prétendue comtesse tandis qu'elle parlait, vous me dites cela avec une sorte de contrainte ; vous semblez obéir à une direction étrangère à vos propres sentiments... Oh ! parlez, je vous en supplie, soyez franche avec moi.

— Mais, signora, je ne comprends pas ce langage. Je suis ici l'écho fidèle des pensées de... votre père, et c'est très-sincèrement que je vous fais l'éloge du comte Caraccioli. Son nom est assez connu en Italie, et si vous alliez à Venise, on ne manquerait pas de confirmer à son sujet ce que je vous donne ici comme l'expression de mes sentiments personnels.

— Vous avez raison, madame, j'ai vécu longtemps à Venise, car j'en arrive, et le nom du comte est venu quelquefois résonner jusqu'en mon obscurité.

— Vous arrivez de Venise ? demanda Cressida.

— Ne le saviez-vous donc pas ?

— Don... votre père ne m'en avait rien dit.

— Il me cachait à tous les yeux, cela n'est point étonnant. Oh ! il y a dans

Oh! ce n'est pas moi que je veux frapper, dit Léona. (Page 230.)

ma vie d'autres choses qui sont plus étranges encore. Je vous conterai cela ce soir. Mon père a jugé convenable de me cacher qui il est, je n'essayerai donc pas de vouloir percer le mystère dont il s'environne. Il a sans doute encore des raisons pour différer.

Hébé entra, prévenant la comtesse de Forli que le déjeuner était servi. Elles passèrent dans une ravissante salle où les mets les plus délicats relevaient la recherche d'une table somptueusement dressée.

— Leona, vous devez avoir faim, dit Cressida en s'asseyant; hier vous avez à peine touché à quelques fruits.

Leona répondit en prenant place assez gaiement à cette table.

L'heureux et beau visage de la charmante comtesse de Forli l'apprivoisait.

Peu de temps après, toutes deux se promenaient sous les ombrages du parc ; et, à une certaine distance, au-dessus des charmilles qui entouraient un petit pavillon, un homme grimpé sur un banc les suivait curieusement des yeux. Cet homme était tout simplement le concierge Jacobi, un drôle qui, malgré ses cheveux blancs, n'avait pas souvent rougi de ses fonctions ; car cette villa était à don César ce que, plusieurs siècles plus tard, les roués français, appelèrent leur *petite maison*.

Les observations du concierge furent troublées par l'arrivée de Ribaldo, notre vieille connaissance des bords du Tibre, lequel le tira par le bras et le fit descendre du banc.

— Que diable regardes-tu là, compère ? demanda-t-il.

— La jeune signora qui se promène là-bas avec la comtesse. Dis-moi, ami Ribaldo, sais-tu qui elle est?

— Tout simplement la nouvelle maîtresse de M. de Borgia.

— Je le sais parbleu bien, mais son nom?

— Que t'importe ?

— Rien absolument, fit Jacobi avec embarras.

— Eh bien! alors...

— C'est que vois-tu, Ribaldo, j'ai une idée, un soupçon...

— Et cette idée, ce soupçon, quels sont-ils, maître Jacobi ?

— C'est que la signora Leona est une grande dame, une très-grande dame.

— Qui te le fait supposer ?

— Une conversation que j'ai eue tout à l'heure avec un homme masqué.

— Un homme masqué! fit Ribaldo, qui devint excessivement inquiet.

— Il y a une heure, don Michelotto est arrivé à la villa, et, en refermant la porte sur lui, j'ai aperçu un homme qui rôdait et dardait des yeux de feu sur la porte. Je me suis mis à la fenêtre de mon pavillon et...

— Et cet homme masqué t'a parlé ?

— Oui. — « Mon ami, m'a-t-il dit, vous êtes au service de M. de Valentinois ? — Oui, monseigneur, ai-je répondu. — Pouvez-vous me faire pénétrer dans la villa? m'a-t-il demandé après quelques minutes de réflexion. — Impossible. — Il y a pourtant, reprit-il, trois mille sequins à gagner. — Monseigneur, ai-je répondu de nouveau, ce n'est pas l'envie de vous servir qui me manque, mais, je vous le répète, cela m'est impossible. » — Il essaya alors de me faire des questions sur les personnes qui habitent la villa, mais comme il vit que j'étais incorruptible, il m'a jeté une bourse et s'est éloigné.

— Et tu conclus de cela, maître Jacobi?

— Que la signora Leona est une très-grande dame, car pour pénétrer auprès

d'une ribaude ou d'une comédienne on ne donne pas ordinairement une si forte somme.

— Bah ! l'amour !...

— Songe donc : trois mille sequins !

— L'amour fait faire tant de folies ! — Et tu n'as pas eu la moindre tentation de satisfaire ce digne seigneur ? demanda Ribaldo soucieux ?

— Ma foi, non.

— Niais ! fit l'ex-tavernier en haussant les épaules.

— Niais tant que tu voudras, caro mio, mais je n'en suis point fâché à présent. J'aurais eu des scrupules. Je ne suis point taillé pour la trahison. Recevoir des deux mains n'entre pas dans mes idées.

— Niais ! niais !

— Écoute donc : M. de Borgia m'alloue deux cents sequins par année pour que je le serve fidèlement. De deux cents à trois mille il y a loin, mais deux cents me suffisent, j'ai des goûts sobres !

— Ce qui fait que tu n'as pas de vin dans ton pavillon, sans doute ?

— Au contraire, et si tu veux lui dire deux mots...

— Volontiers, fit Ribaldo, qui nourrissait peut-être des projets opposés aux vertueux scrupules du concierge de la villa.

Ils étaient à peine installés devant une de ces fioles à ventre rebondi, inconnues, et pour cause, aux taverniers de France, lorsque Michelotto s'arrêta devant le pavillon. Il venait de sortir d'un fourré d'où il avait écouté la conversation des deux femmes. Il paraissait assez satisfait.

Il est vrai que l'œil perçant de la courtisane l'avait peut-être su distinguer dans les broussailles, car elle avait fort vanté le comte Caraccioli.

Michelotto entendit derrière le mur de la villa le galop d'un cheval et se frotta les mains. En effet, peu d'instants après, on frappa à la porte.

— C'est monseigneur, dit-il à Jacobi, qui s'empressa d'aller ouvrir la grande porte.

Don César entra à cheval, et mit pied à terre.

Jacobi referma le porte pendant que Michelotto tenait la bride.

Don César recommanda de laisser son cheval sellé et demanda si celui de Michelotto l'était encore.

— Je ne sais, monseigneur, répondit celui-ci.

— Nous repartons dans une heure, dit don César ; c'est comme un fait exprès, mon père ne peut se passer de moi aujourd'hui. Va voir à ton cheval, et viens me rejoindre après.

Don César s'avança dans le parc à la recherche de Leona.

— Malédiction, se disait-il, tout conspire contre moi !... Mon père ne croit pas à mes protestations... Il caresse Venise... Ah ! raison d'État ! entrave stupide !

s'il n'avait pas besoin du conseil des Dix, il serait le premier à rire de l'aventure et donnerait sa bénédiction à mes nouvelles amours !...

Il s'arrêta devant une pensée dont le poids l'accabla.

— La rendre ! me faudrait-il la rendre ! Oh ! jamais, jamais ! car je l'aime, cette femme, je l'aime avec frénésie, avec délire !... La perdre ! fatale pensée !... Quoi ! un autre que moi pourrait posséder cette beauté si parfaite et se dire : — Elle est à moi ! — Et je le souffrirais ! Et cet homme je ne le tuerais pas !... Malheur à toi, Caraccioli, malheur à toi ! Dans la rage de leur faim dévorante, les tigres des forêts déchirent leur proie et boivent son sang... Il vaudrait mieux pour toi, Caraccioli maudit, te trouver en présence d'un tigre que de tomber vivant dans mes mains !... Oui, il me faut la vie de cet homme, je veux jouir avec délices de son agonie...

Il s'arrêta et s'appuya contre un arbre, il avait honte de sa frénésie...

— César ! s'écria-t-il, toi amoureux ! toi jaloux !... folie !...

En ce moment il aperçut Leona et Cressida assises sur une terrasse dominant tout le parc et les environs de la villa. Il se dirigea rapidement de ce côté.

— Ah ! c'est que je l'aime, cette femme !... dit-il avec un élan où il y avait autant d'espérance que de douleur.

CHAPITRE XXX

Le gardien incorruptible.

La camériste Hébé annonça don César, car ni Cressida ni Leona ne l'avaient aperçu dans le parc.

— Comment, mesdames, vous restez sur cette terrasse, par la chaleur accablante qu'il fait ! s'écria César en paraissant.

— Aussi, monsieur le comte, dit Cressida, ai-je fait préparer des rafraîchissements et quelques friandises dans le petit salon. Si vous voulez m'y suivre...

— A vos ordres, comtesse... Eh bien, signora, avez-vous bien passé la nuit ? continua-t-il en s'adressant à Leona.

— Oui, monseigneur, fort bien, répondit la jeune fille avec distraction.

— Voulez-vous m'accompagner du côté de la collation dont parle madame la comtesse ?

— Si, plutôt, vous faisiez servir ici, comtesse ? objecta Leona.

— Pourquoi cela ? demanda César sans pouvoir cacher une vague inquiétude.

— C'est que d'ici, monseigneur, on découvre au loin dans la campagne, et que, outre la fraîcheur de l'air, qui y est certainement moins lourd que dans les appartements, j'ai la faculté de voir de loin la route où mon père accourra vers moi.

— Combien je suis désolé, répondit César prenant un air contrit, de ne point avoir encore de nouvelles à vous donner à ce sujet... il faut espérer que demain...

Mais il s'arrêta en voyant que Leona avait les yeux fixés attentivement vers la porte d'entrée de la villa, là où était le pavillon de Jacobi.

— Monseigneur, dit-elle, quelle est donc la livrée des Borgia?

— Cette question... fit César un peu décontenancé.

— N'est-elle pas rouge et or?

— Je ne sais...

— C'est que je vois en ce moment un homme, portant une livrée à ces couleurs, parler à l'un de vos gens.

— C'est vrai, fit César en regardant de ce côté; — que veut dire ceci?

— Un valet des Borgia, reprit Leona en frissonnant, cela ne présage rien de bon, et la pensée de don César surtout, qui est si près de moi, me glace d'effroi!

— Je crois, signora, dit César en éclatant de rire, que si M. de Borgia vous voyait, votre aversion pour lui vous sauverait difficilement de son admiration.

— Oh! comte, fit Leona avec fierté, pour un pareil homme on n'a point d'aversion, on n'a que du mépris!

— Vous avez bien raison! s'écria César gaiement.

— Attrape! se dit Cressida en regardant à la dérobée les poings fermés de don César.

— Il ne faut cependant point s'exposer aux entreprises de M. de Borgia, reprit César. Soyez donc assez bonne, comtesse, pour voir ce que veut ce valet, car la signora Leona pourrait fort bien avoir rencontré juste en le prenant pour un serviteur de la famille du saint-père. — Nous allons vous attendre au petit salon. Il prit la main de Leona et entra avec elle dans le palais.

La Cressida obéit et descendit les marches de la terrasse lentement.

— Je ne sais pas, se disait-elle, mais je crois que don César aura de la peine à séduire cette enfant. Elle est bien forte de son amour pour un autre! Ma foi, je n'en serais point fâchée; ce serait dommage!

Elle se retourna en entendant descendre quelqu'un derrière elle. C'était Michelotto, qui semblait avoir affaire à elle, car il la salua galamment; mais elle le prévint.

— Signor Michelotto, dit-elle, il vient d'arriver là-bas un valet du saint-père, je crois. Veuillez donc voir ce que c'est. Nous l'avons aperçu d'ici, et don César en a paru inquiet.

— J'y vais, signora, dit le sbire en descendant quelques marches, mais il s'arrêta en voyant la Cressida qui remontait l'escalier. — Mais pardon, reprit-il, où allez-vous?

— Retrouver monseigneur.

— Ah ! c'est que monseigneur m'a chargé de vous dire...

— Quoi donc?

— De ne point le rejoindre.

— Ah !... et bien, je rentre dans mon appartement, dit-elle. — Ah ! c'est dommage, don Michelotto, cette petite commençait à m'intéresser.

— Peuh ! fit Michelotto avec insouciance, en descendant rapidement l'escalier.

Lui aussi avait vu le valet à la livrée de Borgia causer avec Ribaldo, il avait même remarqué que l'entretien avait duré longtemps, et il était inquiet. Ce Ribaldo était un coquin à double face qu'il avait vu mainte fois à l'œuvre.

Ribaldo se présenta tout à coup devant lui.

— Maître, dit-il, un billet du saint-père, très-pressé !

— Donne et ne t'éloigne pas, j'ai à te parler.

Ribaldo frémit intérieurement, sa conscience n'était probablement pas fort nette ; mais tout à coup on entendit retentir dans l'intérieur du palais des éclats de voix, et presque aussitôt une fenêtre du premier étage s'ouvrit.

Leona apparut, le visage effaré, et essaya d'appeler du secours ; mais don César l'arracha de la fenêtre, qu'il referma ensuite.

Le silence se rétablit.

Cependant Michelotto, en jetant les yeux sur le billet que venait de lui remettre Ribaldo, vit qu'en effet c'était pour affaire pressée : en conséquence, il renvoya à plus tard son entretien avec Ribaldo et courut remettre le billet à don César.

Cinq minutes après, don César et Michelotto descendaient la terrasse et gagnaient l'écurie en toute hâte.

César paraissait furieux.

— Fatalité ! disait il. C'est ce comte Caraccioli qui excite mon père contre moi en cette circonstance... mon père m'ordonne de venir le trouver sans délai... Rage et sang !... Cette petite sotte !... Oh ! ce soir je reviendrai, et il faudra bien... — Michelotto, partons. Mais à tout prix, avant ce soir, tâche de joindre ce maudit Caraccioli, et, en quelque lieu que ce soit, frappe, frappe sans pitié ! Tant que cet homme vivra...

Les deux chevaux étaient sellés, et moins d'une heure après ils repassaient la porte de Cavalligeri et entraient au Vatican.

Ce n'était pas sans motifs que Michelotto s'était inquiété de la longueur de l'entretien du valet inconnu avec Ribaldo ; car l'ex-hôtelier, en recevant le billet du saint-père, avait reçu également cent sequins dont il s'était bien gardé de parler.

Si Michelotto n'avait pas jugé, de par la grâce de ces sequins, que le service

du saint-père ne souffrait pas de retard, peut-être eût-il prévenu les événements qui se préparaient.

Dès que Caraccioli eut vu don César rentrer à Rome, il alla chercher donna Rosa Vanoza, qui l'attendait dans sa litière, prête à partir. La Vanoza était le renfort qu'avait promis le cardinal de la Rovera; et il n'était certes pas à dédaigner.

La litière de la mère des Borgia était traînée par un cheval qui marchait lentement, tenu en bride par un valet. Derrière la litière marchaient deux autres valets, et à sa droite se tenait un homme enveloppé d'un manteau et masqué.

— Il est à Rome, disait donna Rosa pendant la route, nous avons ainsi le champ libre. Si je ne réussis pas, votre brave Schiavone finira par découvrir où est votre fiancée. Je le garderai chez moi, il paraîtra attaché à mon service, et de la sorte on ne se méfiera point de lui. En attendant, je vais pénétrer dans cette villa qui appartient à mon fils César, et si, comme vous le supposez, la pauvre Leona y est enfermée... Comptez sur moi, monseigneur, je suis sa grand'mère; l'enfant de mon cher Francesco m'intéresse trop vivement pour que je ne néglige rien... Combien je rends grâces au cardinal de la Rovera de m'avoir révélé l'existence de cette enfant chérie de mon pauvre fils...

Ce cortége s'arrêta auprès du petit pavillon servant de logement à Jacobi, et l'homme masqué, qui n'était autre en effet que Caraccioli, frappa à la porte de la villa.

Jacobi parut à une petite fenêtre.

— Ouvre-moi, mon ami, dit donna Rosa.

— Plaît-il? demanda le concierge.

— Je vous dis de m'ouvrir, répéta la Vanoza.

— La signora se trompe assurément, répliqua le vieillard.

— Comment!...

— Çà, maraud, ouvriras-tu! Ne vois-tu pas à qui tu as affaire? dit Caraccioli avec véhémence.

— Je vous reconnais bien, vous, à votre voix, pour l'homme masqué à qui j'ai parlé ce matin, et pour le valet qui a eu tout à l'heure une conversation avec maître Ribaldo, mais je n'ai point l'honneur de connaître la signora.

— Misérable insolent! fit le comte furieux, malgré les instances de donna Rosa.

— Je ne crois pas être insolent en ne connaissant pas une dame qui vient me dire d'autorité : « Ouvrez-moi! » — Je n'ouvre pas.

Et le concierge disparut en refermant sa fenêtre.

— Rappelez-le, comte, dit la Vanoza, et offrez-lui de l'or.

Giovani se mit à frapper à coups redoublés contre la porte avec le pommeau de son épée; mais le concierge ne reparaissait pas, et l'on entendait derrière la porte le chuchotement de deux voix.

— Allons, mon ami, reprit le comte, soit plus traitable, que diable ! et daigne du moins écouter les propositions qu'on veut te faire.

La fenêtre se rouvrit ; seulement ce ne fut pas la tête du vieux Jacobi qui y parut cette fois, mais celle de Ribaldo.

— Voici du moins une figure de connaissance ! fit la Vanoza avec satisfaction.

— Que demandez-vous, mon maître ? dit Ribaldo.

— Tu me reconnais, toi, au moins, et tu sais que j'ai la main généreuse.

— Vous faites erreur, je ne vous ai jamais vu ! dit l'ex-tavernier avec effronterie.

— L'impudent coquin ! s'écria le comte.

— Ribaldo, ouvrez-moi, mon ami, dit donna Rosa d'une voix douce.

— Donna Rosa !... Ah ! signora, pardonnez-moi. Je ne vous avais pas reconnue d'abord, fit le drôle, qui mentait probablement.

— Je désire, mon ami, entrer chez mon fils ; est-ce qu'il y aurait une consigne qui s'y oppose ?

— Ah ! signora, c'est que...

— J'espère, du moins, qu'en ce cas elle ne me concernerait pas, moi personnellement, répliqua la Vanoza d'un ton de simplicité.

— Assurément... signora... fit Ribaldo avec embarras.

— Ami Ribaldo, j'ai appris que mon cher fils était parti pour sa villa et j'ai voulu l'y rejoindre, je m'ennuyais à Rome.

— Monseigneur est venu en effet, madame, mais il est reparti il y a bien quatre heures.

— En vérité ! s'écria la mère des Borgia. Ah ! c'est fâcheux ! N'importe, je suis fatiguée et je désire me reposer. Ouvrez-moi, Ribaldo.

— Impossible, madame. Ordre de monseigneur de ne laisser pénétrer ici qui que ce soit.

— Je vous répète que cet ordre ne peut me concerner.

Ribaldo fit un geste de refus poli, mais ferme.

— Tenez, mon ami, dit la Vanoza en donnant une bourse à un de ses gens, prenez ceci.

— La signora est bien bonne, dit Ribaldo en tendant le bras hors de la fenêtre, — mais...

— Prenez encore ceci, ajouta la Vanoza en passant à son valet la bourse du comte.

— Ah ! signora, que vais-je faire pour vous !... dit Ribaldo ébloui et subjugué, je risque certainement ma vie...

— N'ayez pas peur. mon ami, je vous prends sous ma protection.

— Ah ! signora, si vous n'étiez pas la digne mère de monseigneur...

— Ouvrez-nous.

Aussitôt la nuit venue, ils s'enfoncèrent dans les souterrains. (Page 235.)

— Ah! pardon, reprit Ribaldo avec circonspection, je veux concilier les choses et faire accorder ma conscience avec mon devoir. C'est pourquoi je n'ouvrirai qu'à vous seule, signora.

— Eh quoi! Ribaldo?

— Il en sera ainsi, signora, ou sinon rien de fait, je vous rends votre or.

Et le rusé coquin fit mine de vouloir rejeter les deux bourses, dont il avait cependant palpé et soupesé le contenu avec complaisance.

— Gardez-les! se hâta de dire la Vanoza. Il faut bien faire ce que vous voulez.

Le comte se rapprocha de donna Rosa et sembla lui faire des reproches, auxquels elle répondit vivement et de manière à le rassurer.

— Pardon, signora, reprit Ribaldo qui n'avait point quitté sa fenêtre ; mais avant que j'ouvre la porte, vous serait-il agréable de faire éloigner toute votre suite. J'ai confiance, assurément, mais trop de précaution ne nuit jamais, et mes ordres sont si sévères.

— Le misérable prévoit tout ! fit Caraccioli avec dépit.

La Vanoza mit pied à terre, aidée du comte, et s'avança seule vers le pavillon, tandis que ses gens et le comte s'éloignaient. Pendant quelques minutes, elle entendit derrière la porte les voix de Jacobi et de Ribaldo qui se disputaient. Enfin la porte s'ouvrit et, après avoir livré passage à la grande dame, se referma aussitôt.

Une fois entrée, la Vanoza repoussa Ribaldo et se dirigea sans retard vers le palais.

CHAPITRE XXXI

Où le masque tombe.

Donna Rosa fut obligée de parler d'abord à Cressida, qui s'offrit à sa rencontre.

C'était la première fois qu'elles se trouvaient en présence depuis l'entrevue qu'elles avaient eue, avant le départ de Cressida pour Florence.

— C'est vous, madame ! dit la Vanoza avec un accent de reproche.

— Madame, fit la comédienne sans pouvoir cacher son embarras, je n'osais pas troubler votre douleur...

— Cependant vous aviez eu le don de m'intéresser au sort de l'enfant que vous paraissiez rechercher avec tant d'ardeur.

— Madame, j'ai trouvé le moine à la main trouée, c'était bien Savonarole... mais, hélas ! ma fille est morte !...

— Et... que faites-vous ici, signora ?

— Madame, don César a ordonné, j'ai dû obéir.

— Prenez garde, signora, vous ne savez pas qui est cette jeune fille confiée à votre garde.

— Quelle jeune fille ?...

La Cressida, fidèle au rôle imposé par le fils, voulut éloigner la mère et prétendit lui donner le change ; mais la Vanoza ordonna, et la comédienne la conduisit à la porte de la chambre de la jeune fille : cette porte était fermée en dedans.

Un palais comme celui de don César était trop bien combiné en vue de toutes

les éventualités pour qu'on se trouvât arrêté par un aussi mince obstacle : une porte secrète s'ouvrit à peu de distance de celle apparente, et la mère des Borgia pénétra dans la chambre de la jeune fille.

Leona était à genoux, le visage caché dans ses mains, et appuyée sur un grand fauteuil. Des sanglots amers s'échappaient de sa poitrine, et il était probable qu'elle était depuis longtemps dans cette posture, car on avait servi son dîner sur une table, et elle ne s'en était pas même aperçue.

Vanoza la trouva dans cette position désespérée, et tellement abîmée dans sa douleur, qu'elle ne l'entendit pas approcher.

— Leona !... pauvre Leona ! murmura donna Rosa en se penchant vers elle.

— Qui m'appelle ? fit Leona sortant de sa torpeur ; — une femme !... qui êtes-vous, signora ?... demanda-t-elle avec méfiance.

— Vous le saurez, je viens pour vous sauver, dit la Vanoza, qui ne crut pas devoir perdre de temps.

— Me sauver !... O mon Dieu, que se passe-t-il ici ? Je ne sais, je ne comprends rien... Cet homme, ce comte Caraccioli... Oh !...

Et Leona cacha son visage, rouge de honte, dans ses deux petites mains.

— Que vous a-t-il dit ?

— Ce qu'il m'a dit, madame !... Je n'oserais le répéter... ses tentatives ! Oh ! non, mon père, mon noble père n'a pu choisir cet homme pour mon époux...

— Leona, j'ai connu votre père, et...

— Tenez, madame, laissez-moi ; je ne veux rien entendre, je ne veux plus voir personne jusqu'à l'arrivée de mon père ; car je doute de tout, je me méfie de tout le monde, je sens ma raison chanceler...

— Pauvre enfant ! fit la Vanoza avec l'expression de la plus sincère pitié.

— Laissez-moi, madame ; je vous le répète, je ne vous connais pas, et je ne sais si vous n'êtes point d'accord aussi, vous, avec cet homme... Oh ! c'est infâme !...

— Écoutez-moi, mon enfant, je n'ai pour vous que de tendres sentiments ; je commence à me faire vieille, et la vieillesse, d'ordinaire, inspire plus de confiance.

— Qui êtes-vous ? demanda Leona avec une brusquerie farouche.

— Une amie de votre père.

— Vous aussi ! comme cette comtesse de Forli qui n'est point venue à mon aide quand j'ai crié au secours... Ah ! madame, de grâce, laissez-moi à ma douleur, laissez-moi prier Dieu jusqu'à ce que mon père me rende au seul homme que j'aime, au seul qui soit digne de moi.

— Eh bien ! mon enfant, me croirez-vous quand je vous aurai dit que des liens sacrés m'unissent à vous ?

— Vous, madame ! fit Leona avec surprise en la regardant curieusement.

— Je suis... la mère de votre père, répondit la Vanoza.

— Vous, madame ! Vrai ? bien vrai?

Donna Rosa lui prit la main, la posa sur son cœur, et l'embrassa au front en la pressant tendrement.

— Oh ! oui, je vous crois... dit Leona avec une adorable expression. Béni soit Dieu ! il a répondu à mes prières ; j'aurai donc enfin près de moi quelqu'un pour m'aimer et me protéger !

— Embrasse-moi, mon enfant, embrasse-moi !... Oh ! oui, tu as bien dit, je t'aimerai, je te protégerai, car désormais je n'ai plus personne à aimer !

— Eh quoi ! madame, vous pleurez... de grâce... Oh ! mais il se passe quelque chose d'extraordinaire !... Dites-moi la cause de vos larmes, je vous en supplie... madame, dites-moi pourquoi vous pleurez... Dites-le-moi, ma mère !...

— Ta mère, oui, toujours... fit la Vanoza que ce titre sacré combla de joie.

— Est-ce moi, est-ce mon père dont le sort vous afflige à ce point?... Vous ne me répondez pas !... Oh ! non, ce n'est pas mon sort qui vous inquiète, vous ne me connaissiez pas, vous ignoriez peut-être mon existence... Madame, oh ! ayez pitié de mes angoisses... qu'est devenu mon père ?...

— Hélas !... Ton pauvre père... fit la Vanoza en sanglotant.

— Eh bien?... s'écria Leona en pâlissant.

— Malheureuses sommes-nous, toutes deux !...

— Il est mort ! fit la jeune fille avec explosion.

— Il est mort... répéta Vanoza d'une voix brisée et sifflante.

Leona chancela, sa tête se renversa en arrière, et elle tomba sur le tapis avant que donna Rosa eût eu le temps de la retenir. Quand elle rouvrit les yeux, elle retrouva auprès d'elle celle dont elle n'avait plus le droit de soupçonner la véracité.

— Mon père est mort !... redit-elle, les yeux fixes, les mains pendantes.

— Hélas ! ma pauvre enfant, dit la Vanoza, il y a à peine un mois qu'il est mort, et j'ai déjà versé toutes les larmes de mon corps... C'est une perte irréparable que nous avons faite... Il était si bon, si noble, si grand !...

— Mon père est mort !... répéta Leona, dont les sanglots redoublèrent.

— Mort assassiné... Oh ! quel est son meurtrier, je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir... Pauvre enfant, ne crois point que te voilà désormais sans protecteur en ce monde, je te remplacerai cette affection perdue, comme tu la remplaceras pour moi... Tout l'amour que j'avais pour mon fils, avec quelle joie je le reporterai sur son enfant !...

— Oh ! douleur !... mon père est mort ! dit encore Leona qui n'entendait qu'à peine ces bonnes paroles.

— Écoute, mon enfant, reprit la Vanoza, il faut avant tout songer à te sauver.

— Me sauver?... Oh ! oui, vous avez raison, sauvez-moi de ce comte Carac-

cioli que je ne puis aimer et que je ne veux pas épouser... Mon père vivrait qu'il me comprendrait, et ne me forcerait pas à sacrifier ainsi le doux rêve de ma vie... n'est-ce pas, madame, n'est-ce pas, ma mère?.,. Oh! dites-moi que je n'épouserai pas le comte Caraccioli...

— Eh! pauvre abandonnée, il ne s'agit point du comte Caraccioli...

— Que voulez-vous dire?

— L'homme qui te tient ici prisonnière, — car tu es prisonnière, — l'homme, en un mot, qui t'a enlevée au véritable époux que te destinait ton père, ne se nomme pas le comte Caraccioli.

— O ciel!

— Tu es ici au pouvoir d'un ravisseur.

— Un ravisseur! Expliquez-vous...

— Je ne dirai pas qui il est, oh! non, non... car j'en rougis...

— O mon Dieu! mais je me perds dans cette succession de crimes et d'infamies; je ne sais s'il faut que je vous croie aussi, vous!... Qui me prouve que vous êtes la mère de mon père?...

— Hélas! pauvre enfant, un mot te le prouvera, répondit Vanoza avec tristesse.

— Eh bien, madame, il faut le dire, il faut tout dire... J'ignore qui je suis, j'ignore le nom de mon père, et de quelque côté que je me tourne, je ne vois qu'embûches et ténèbres!... J'ai peur... Oh! j'ai peur, madame! Ordonnez qu'on m'ouvre les portes de cette maison, je veux sortir d'ici, et je m'en irai, seule, à pied s'il le faut, je traverserai l'Italie, je retournerai à Venise, vers ceux qui m'ont élevée, vers ceux qui m'aiment... Giovanni!... Giovanni!...

Et elle prononça ce nom avec un accent déchirant et comme appelant à l'aide.

— Giovanni, c'est le nom de celui que tu as aimé à Venise et qui t'aime, lui, de toutes les forces de son âme.

— Vous le connaissez?... s'écria Leona qui, à cette pensée, sembla se rattacher à la vie.

— Je le quitte à l'instant, répondit la Vanoza.

— Il est ici, oh! qu'il vienne! lui seul sera mon protecteur, et il me protégera bien, j'en suis sûre!

— Jusqu'à présent tu ne l'as connu que sous ce modeste nom de Giovanni, tu as cru qu'il n'était qu'un simple officier, réjouis-toi : Giovanni est un grand seigneur, un des puissants de Venise.

— Oh! tant mieux, les ennemis de mon père et les miens n'oseront l'attaquer.

— Hélas! tu es au pouvoir d'un homme qui ose tout! fit la Vanoza en secouant la tête.

— Mais quel est-il enfin, cet homme?

— Tu veux savoir son nom? fit Vanoza douloureusement.

— Oui, madame, je l'exige.

— C'est un nom terrible, enfant, un nom qui fait trembler tout un royaume, un nom qui jette l'épouvante dans tous les cœurs et qui, depuis un mois, me fait mal à prononcer, à moi, moi, sa...

— De grâce, quel est-il? demanda Leona en prenant les mains de la grande dame et les serrant avec force.

— César Borgia... fit en baissant la tête la mère des Borgia.

Leona eut comme un éclair de vertige, elle se leva sur ses pieds et aspira l'air, semblable au généreux coursier qui flaire l'abîme ouvert sous ses pas et s'en recule avec épouvante.

— Je suis au pouvoir de Borgia! s'écria-t-elle enfin, quand elle put parler.

Elle chercha autour de la chambre, remarqua alors pour la première fois la table servie, et se jeta sur un couteau qu'elle éleva au-dessus de sa tête, animée d'une effroyable énergie.

— Malheureuse!... s'écria la Vanoza en se précipitant, effrayée, vers elle.

— Oh! ce n'est pas moi que je veux frapper! dit Leona d'une voix sombre.

— Pauvre enfant, il t'aurait bientôt désarmée, et, d'ailleurs, il porte toujours une cotte de mailles sous ses habits.

— Que faire, alors, que faire? O mon Dieu! soutenez mon courage!... s'écria douloureusement Leona en laissant tomber le couteau à ses pieds et retombant anéantie sur le sofa.

La Vanoza prit un scapulaire à son cou et le posa à celui de Leona en l'embrassant tendrement.

— Tiens, ma pauvre enfant, dit-elle, voici un scapulaire béni, trouvé sur le corps de ton père... Je le lui avais passé au cou quelques heures avant sa mort.. Puisse-t-il te protéger mieux qu'il n'a protégé mon malheureux fils!

— Ma mère, par pitié, ne m'abandonnez pas!... dit Leona en baisant le scapulaire.

— T'abandonner!... sois tranquille, fit donna Rosa, qui pourtant se leva.

— Vous me quittez?... demanda Leona effrayée.

— Écoute, il faut à tout prix te tirer d'ici. Je vais rejoindre le comte Giovanni.

— Le comte Giovanni?...

— Oui, celui que tu aimes, le simple officier de Venise; c'est celui-là qui est le véritable comte Caraccioli...

— Oh! quel abîme!...

— Dom César est à Rome, il n'y a rien à craindre pour le moment. Giovanni pénétrera avec mes gens dans ces murs et t'en arrachera. Compte sur moi.

— Ne tardez pas, madame, car je meurs d'effroi!

— Sois tranquille... — Embrasse-moi !...

Comme donna Rosa allait quitter cette chambre accompagnée par Leona, la Cressida entra.

— O madame, madame, lui dit Leona avec l'expression du plus suprême dédain, quel rôle ignoble vous avez joué !...

— Que s'est-il donc passé?... demanda Cressida en regardant tour à tour la jeune fille et celle qu'elle ne connaissait pas encore pour l'aïeule de sa prisonnière.

— Je sais tout, madame, je sais que vous avez prêté les mains au rapt le plus infâme; que vous avez servi d'instrument à la pensée la plus exécrable; que vous êtes enfin la servante d'un homme dont le nom seul est une honte!

— Dites-moi,..

— Sortez, madame, sortez! Allez vous faire payer votre salaire : vous l'avez noblement gagné!

— Leona...

— Je vous ai dit de sortir, madame! dit Leona avec un geste dans lequel tout son mépris et toute son indignation avaient passé.

La Cressida baissa la tête, et sortit toute rouge de honte.

— Oh! je l'ai mérité!... murmura-t-elle.

La Vanoza embrassa encore Leona, et la jeune fille resta seule.

— Trahison! trahison!... s'écria-t-elle, la trahison de tous côtés... O Seigneur! prêtez-nous assistance... Oh! que j'ai froid! d'où vient que tout semble s'écrouler et tourner autour de moi; c'est du délire, un vertige horrible. O Seigneur! donnez-moi de la force et du courage!... sauvez-moi de cet infâme!... oh! mais je ne veux pas rester dans cette chambre...

Elle s'approcha de la porte, mais cette porte était refermée.

— Encore enfermée! s'écria-t-elle. Que vais-je devenir? Ma mère! ma mère!...

Mais rien ne répondit à cet appel déchirant. Tout à coup une pensée horrible se présenta à son esprit.

— Giovanni qui va venir!... ils le tueront! oh! j'en deviendrai folle!...

Elle allait par la chambre, tournant sur elle-même, et quand elle s'approcha de la fenêtre, elle vit au bas, dans le jardin, deux ou trois figures sinistres qui la regardèrent en ricanant.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit-elle dans un élan extraordinaire d'ardente ferveur, est-ce que vous n'aurez pas pitié d'une malheureuse créature qui ne vous a jamais offensé!... O Seigneur! ma vie est entre vos mains, prenez-la, mais que du moins je puisse me venger!...

Et elle se précipita sur le couteau, qu'elle ramassa et serra entre ses doigts frêles avec une énergie désespérée, en s'asseyant pâle, calme et les yeux brillants d'une sombre flamme.

— Je verrai, dit-elle d'une voix sourde, si, en effet, César Borgia porte une cuirasse.

CHAPITRE XXXII

Une idée de Ribaldo.

Maître Ribaldo était un coquin de la plus fine espèce, et don Michelotto avait sagement agi en l'installant à la villa comme majordome. Il avait trouvé un ingénieux moyen de paralyser l'action de donna Rosa, et il se dirigeait en toute hâte vers le pavillon de Jacobi, afin d'achever l'œuvre en renvoyant au plus tôt le seigneur masqué, resté au dehors avec les gens de la mère des Borgia.

— Eh bien! qu'as-tu fait? lui demanda le concierge en le voyant arriver tout doucement, et comme s'il craignait de faire entendre le bruit de ses pas.

— Chut!... fit Ribaldo. Tout va bien, j'ai enfermé donna Rosa d'un côté et la jeune fille de l'autre. Diviser pour régner.

— Enfermer donna Rosa, la mère de don César! as-tu bien songé à ce que tu as osé faire là?

— Certes. Je sais bien que c'est un peu risqué, mais bah! don César me pardonnera en faveur de l'intention; cela le fera passer sur le fait de l'introduction... Ah! nous avons agi bien légèrement!... je crains que tout tourne mal pour nous!

— Tu veux dire pour toi, car je m'y suis assez opposé.

— Que fait notre seigneur masqué? demanda Ribaldo à voix basse.

— Il est assis près de la porte, et s'impatiente fort.

— Diable! il s'agit maintenant de le renvoyer, car monseigneur ne va point tarder à arriver. Le jour baisse.

— Parle-lui; quant à moi, je ne m'en charge pas. Il tient à la main des pistolets, et si ma harangue lui déplaisait il pourrait bien...

— Allons, tu es un poltron.

— Chut! je l'entends qui s'approche. Si tu m'en crois, tu ne répondras point.

Le comte frappa, non plus, cette fois, à la porte du pavillon de Jacobi, mais à celle de la villa, car il avait entendu, malgré leurs précautions, les chuchotements des deux hommes.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda Ribaldo en s'approchant de cette porte, car les pistolets annoncés par Jacobi lui avaient ôté le désir de paraître à la fenêtre du pavillon.

— Va dire à donna Rosa que le temps marche, dit Giovanni à travers la porte.

— Il faut convenir que vous parlez bien haut, l'ami, pour un serviteur à livrée.

Et lui saisissant un bras, il s'y cramponna avec une telle énergie... (Page 240.)

— Je parle comme il me plaît, maraud! Fais ce que je te dis, répliqua le comte.

— Je le veux bien! fit Ribaldo, qui s'éloigna à quelque distance et revint ensuite, au bout de cinq minutes.

— Eh bien! que t'a dit donna Rosa? demanda aussitôt Giovanni qui l'avait entendu marcher.

— Donna Rosa m'a chargé de vous dire qu'elle est fatiguée et qu'elle passera la nuit à la villa.

— Hein ! tu veux rire, je crois ! s'écria Caraccioli.

— Pas le moins du monde. Donna Rosa a ajouté que vous vous êtes trompé ou que vous avez été mal renseigné. Et en conséquence elle vous prie de retourner à Rome avec ses gens et sa litière.

— Tu mens ! s'écria Caraccioli, c'est impossible !

— Je vous jure, monseigneur, que je dis la vérité. Donna Rosa est incapable pour le moment de venir vous joindre.

— O race des Borgia! murmura le comte, la mère m'abandonne, lâche égoïsme!

— Il est crédule ! fit Jacobi en touchant le coude de Ribaldo.

— Chut!...

— Holà ! camarades, s'écria le comte, en s'adressant aux valets de donna Rosa, puisque ce misérable refuse de m'ouvrir la porte, aidez-moi à escalader cette muraille.

— Diable! fit Ribaldo en saisissant un sifflet dont il tira deux sons aigus, auxquels répondirent trois condottieri, armés jusqu'aux dents, qui accoururent aussitôt.

— Monseigneur, dit Ribaldo en s'adressant au comte, je vous préviens que nous avons ici de bonnes arquebuses, et que nous ferons feu sur le premier d'entre vous qui montrera seulement son nez.

— Rage! fit Giovanni, oh! mais je reviendrai, et malheur à vous si vous m'avez trompé !

Tous s'éloignèrent, à la grande satisfaction de Ribaldo.

— Cela s'est assez bien passé, dit Jacobi.

— Voilà ce que c'est, caro mio, dit l'ex-tavernier, que d'avoir de la présence d'esprit. — Je vais attendre ici don César, afin de l'avertir, dès son arrivée, de toutes ces algarades ; il vaut mieux prévenir le mal.

— Mais s'il lui prenait fantaisie de venir par le souterrain?... fit observer Jacobi.

— Tu as raison. Au fait, il vaut peut-être mieux qu'il ignore tout, jusqu'à nouvel ordre. C'est un homme de tête et qui ne se laisse pas dominer par les circonstances. Enfin, nous y réfléchirons.

Le comte Caraccioli ne perdit pas de temps, et jugeait bien que, dans cette circonstance, il serait abandonné du pape tant qu'il n'aurait pas la sanction officiellement notifiée du gouvernement de Venise; or, il avait bien envoyé un courrier, mais c'était sur lui-même qu'il comptait. Au lieu de rentrer dans Rome par la porte Cavaleggeri, il obliqua à droite, afin de gagner la porte San Pancrazio et d'arriver au Colisée par le Ponte Rotto.

Il laissa la litière et les gens de la Vanoza au Campo-Vaccino, avec ordre d'attendre son retour, et se dirigea en toute hâte vers le grand amphithéâtre romain, où il était certain de trouver Schiavone et Pasquino.

Schiavone était revenu du coup d'épée de don César, grâce aux soins de Zambulo et de sa troupe, qui l'avaient trouvé sur la route, furieux, eux aussi, de leur insuccès. D'ailleurs c'était une nature trop fortement trempée pour ne pas surmonter toute fatigue et vaincre toute douleur.

Il était sur pied, s'appuyant sur une épée nue au lieu d'un bâton, et prêt à marcher, lui et Pasquino, sur le premier mot du comte. Caraccioli vit autour d'eux une douzaine de figures assez peu rassurantes d'aspect pour un indifférent; mais en ce moment il n'avait pas à se montrer difficile. Schiavone et Pasquino lui avaient promis des auxiliaires, peu importait que ces auxiliaires fussent des gens de sac et de corde, comme le pouvaient être les compagnons de Zambulo.

Aussitôt la nuit venue, ils s'enfoncèrent dans les souterrains et se trouvèrent, après une bonne heure de marche dans les ténèbres, hors des murs de Rome.

CHAPITRE XXXIII

La mère de Léona.

La nuit commençait à venir. A peine si on apercevait au loin les clochetons de Saint-Pierre, embrasés par le soleil couchant pour quelques minutes encore. Dans les appartements de la villa Borgia, l'obscurité était déjà compacte, et Leona, restée seule dans sa chambre, enfermée par Ribaldo, n'était pas dans une disposition d'esprit à s'inquiéter du plus ou moins de lumière qui l'entourait.

Cependant elle vint à songer que l'obscurité pourrait lui être fatale et que, d'ailleurs, elle pourrait l'empêcher de trouver l'endroit favorable où frapper son infâme ravisseur.

Elle allait se lever pour demander des flambeaux, lorsqu'elle prêta l'oreille à des bruits extérieurs arrivés jusqu'à elle.

— C'est lui!... fit-elle en se réfugiant dans un coin de la chambre.

On entendit murmurer quelques paroles derrière la porte, puis la clef tourna dans la serrure.

— O mon Dieu! se dit Leona en serrant avec force le manche de son couteau, faites que ma main ne tremble pas autant que mon cœur!...

Don César entra seul et la chercha des yeux. Il se dirigea vers elle, guidé par la blancheur de sa robe.

— Vous n'avez pas de lumière, Leona?... Que faites-vous donc là, dans ce coin?... Me gardez-vous rancune de ma témérité de tantôt?... C'est de l'enfantillage, vraiment, car je vous aime!...

Leona ne répondit pas, elle était pétrifiée de terreur.

Don César alla ouvrir la porte et demanda de la lumière. Ce fut Michelotto

qui obéit à cet ordre. Il déposa un flambeau à plusieurs branches sur la table et se retira, non sans jeter un regard significatif du côté de Leona.

— Comme vous êtes pâle, Leona! dit don César; vos yeux sont égarés, qu'avez-vous?

Il voulut lui prendre la main, mais elle la retira vivement en le regardant avec effroi : elle semblait frappée de vertige.

— Madame, s'écria Borgia, quelqu'un m'a trahi!

Leona éclata d'un rire sec et sinistre et releva la tête.

— S'il y a ici un traître, dit-elle d'une voix forte, c'est vous!

César sauta sur lui-même, son visage s'injecta de sang, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Malédiction! fit-il avec explosion, quelqu'un vous a parlé!

— Je sais qui vous êtes, reprit Leona; je sais votre nom, un horrible nom, Borgia!

Et elle prononça ce nom comme si elle le lui crachait au visage.

— Ah!... fit César dans un transport de rage sourde.

— Tiens, Borgia, je voulais te tuer, j'y renonce!...

Et elle jeta le couteau au pied de César écumant.

— J'y renonce, continua-t-elle; j'aime mieux que tu me tues après que je t'aurai dit toute l'horreur que tu m'inspires.

— Leona!... fit César en levant les bras au ciel.

— Crois-tu donc, insensé, reprit-elle, que le ciel peut permettre une succession non interrompue de crimes et d'infamies?... Non, le ciel se lasse, à la fin!... Va-t'en, maudit! va-t'en, meurtrier! tu as du sang après les mains, le sang de ton frère!...

César voulut se jeter sur elle, déjà ses doigts se crispaient pour une sauvage étreinte; mais il recula, chancelant, et se laissa tomber sur un pliant. Un moment de silence se fit entre ces deux êtres, entre lesquels s'était élevée désormais une barrière infranchissable.

Enfin, César retrouva la parole.

— Leona, tu l'as vu, je suis resté calme devant tes injures, moi! moi!... César Borgia! dont personne jusqu'à ce jour n'a osé affronter la colère... Voyons, Leona, ce Borgia, ce terrible Valentinois est-il donc si redoutable?... Si je n'ai pas levé le bras pour punir, enfant, ce n'est point par remords, ce n'est point par pitié, mais parce que je t'aime...

— Oh!... fit Leona en se cachant le visage.

— Oui, je dois te faire horreur... j'ai mérité ta haine, ton mépris... mais je t'aime!... Écoute, Leona : mon nom fait trembler, mais il excite l'envie; le roi de Navarre m'offre sa sœur, je la dédaigne pour toi, si tu veux... Leona, tu peux me ramener dans la bonne voie, ton amour peut racheter mes fautes... mes

crimes... Oui, l'amour que j'ai pour toi m'a transfiguré... Réponds... réponds! Tu serais la première de l'Italie, car bientôt ma puissance...

— Taisez-vous, taisez-vous!... fit Leona. O mon Dieu, qui l'aurait pensé? C'est horrible!...

— Leona, reprit César on faisant un pas vers elle, deviens aux yeux de tous mon épouse, et alors...

— L'épouse de César Borgia!... fit Leona avec l'expression de la plus souveraine répulsion.

— L'épouse d'un homme qui t'aime!

— Être la femme d'un Borgia!... dit la jeune fille; — quelle est la créature assez abandonnée de Dieu et des hommes pour ambitionner une telle destinée!

— Leona, tu me vois avec les préventions de la haine que t'ont inspirée mes ennemis, mais tout le peuple ne parle pas ainsi de moi; je te le répète, je puis prétendre à des alliances royales... Leona, il en est temps encore... Plus tard, je n'implorerai plus.

— Infamie!... reprit Leona.

— Leona, plus tard je ne pardonnerai plus.

— Eh bien! tue-moi donc tout de suite, ou laisse-moi courir vers le seul homme que j'aime!

Ce mot réveilla la colère du lion.

— Leona, fit-il avec une sorte de sourd rugissement, Leona, ne dis pas cela!...

— Oui, le seul, reprit Leona animée d'une frénésie insensée, et il sera mon époux, celui-là, car il est noble et généreux; il n'est point un Borgia, lui!

— Pauvre folle!... dit César tristement et avec un sourire froid, sais-tu seulement de qui tu es née?

— Qu'importe, je te hais!

— Tu es de ma famille, enfant! fit César lentement.

— Moi!... s'écria Leona au comble de l'étonnement.

— Oui, tu es une Borgia; tu es la fille de Francesco, duc de Gandia; tu es la fille de mon frère!

Leona crut tomber à la renverse et se retint après un meuble.

— Mon père est mort!... s'écria-t-elle avec un sanglot déchirant... et c'est cet homme qui l'a tué!

Don César garda le silence.

— Tu ne t'en défends pas, lâche, reprit-elle; la voix du peuple avait donc bien raison de t'accuser, tu as tué mon père!...

— Prends garde!... fit César en se levant; je tuerai celui que tu aimes, si tu me résistes.

— Ah!... répondit Leona en prêtant l'oreille, on vient à mon aide!

— Celui qui oserait venir m'attaquer ici le payerait de sa vie!

— César, entends-tu ce bruit de chevaux?...

— Enfant, ce sont des voyageurs qui passent, répondit César avec insouciance.

— Entends-tu ces voix confuses?

— C'est le murmure du vent dans les arbres, répondit César dont l'idée d'une résistance enflammait les désirs.

Mais son apparente sécurité disparut tout à coup, car on entendit, malgré l'éloignement, frapper assez rudement à la porte extérieure de la villa.

— Ils frappent à la porte, César, l'entends-tu?... fit Leona d'une voix triomphante.

— Malédiction!... s'écria César entre ses dents; mais on n'ouvrira pas.

Leona s'était précipitée vers la fenêtre et vit briller de l'autre côté du mur de la villa la lueur rougeâtre des torches enflammées.

— Regarde, dit-elle, ce ne sont pas des voyageurs, ceux-là!... C'est la délivrance!

César s'avança vers elle, lui prit la main et voulut l'entraîner au dehors; mais Leona se cramponna après les barreaux de la fenêtre, et il ne put parvenir à l'en arracher.

— Une dernière fois, suis-moi!... fit César sentant sa patience échapper, et qui ne pouvait se résoudre à broyer dans ses doigts de fer les membres délicats de la jeune fille.

— Jamais! répondit Leona avec énergie.

En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit et la Cressida entra, suivie de Michelotto et de Ribaldo.

— Monseigneur, dit-elle, on brise la porte de la villa : ce sont des soldats à mines farouches...

— Michelotto, dit César, allons les combattre... Et toi, ajouta-t-il en s'adressant à Ribaldo, de gré ou de force entraîne cette femme, et enferme-toi avec elle dans le souterrain jusqu'à mon arrivée.

Et il partit, suivi de Michelotto, vers la porte de la villa, dont en effet les hommes de Schiavone et de Pasquin avaient commencé le siége sous les ordres du comte Caraccioli.

Ribaldo s'approcha assez brutalement de la jeune fille et la saisit dans ses bras; mais celle-ci ne lâchait pas les barreaux.

— Allons, ma belle, un peu de bonne volonté, disait le sbire.

Cressida contemplait d'un œil triste cette lutte, qu'elle eût voulu empêcher; mais elle s'était faite en quelque sorte l'esclave de don César, jusqu'au moment où il la payerait de ses services, de la manière qu'elle avait fixée.

— Misérable! s'écria Leona en se débattant dans les bras de Ribaldo, peux-tu te rendre l'instrument d'un aussi exécrable forfait! Lâche-moi, et tu seras récompensé.

Un ricanement de Ribaldo fut sa seule réponse, et il serra davantage en essayant un effort violent pour arracher les faibles mains des barreaux qu'elles étreignaient ; mais Leona profita de cet effort, suivi d'un relâchement, pour se débarrasser de ses bras et se réfugier au fond de la salle, où elle mit une table entre le sbire et elle, en s'écriant, à genoux et les mains levées au ciel :

— Notre-Dame des Sept-Douleurs, protégez-moi !...

A ces mots, prononcés d'une voix déchirante, la Cressida sortit de son immobilité et bondit vers elle, en barrant le passage à Ribaldo.

— Qu'as-tu dit là, jeune fille?... s'écria-t-elle. Répète ces paroles!...

— Laissez-moi, madame, dit Leona, qui, à bon droit, comptait la comédienne au nombre de ses ennemis.

— Qui t'a appris cette prière... dis... réponds?... O mon Dieu!... fit-elle avec instance, et en passant sa main sur son front avec un regard de suprême espoir.

— C'est ma mère, répondit Leona, qui crut se l'attacher peut-être ou du moins gagner du temps.

— Ta mère !... fit Cressida en chancelant. — Oh! mais je deviens folle!... N'est-ce pas un songe?... Tu as dit que ta mère... Oh! mais tu serais donc la fille de Francesco Borgia?...

— On vient de me l'apprendre, répondit Leona.

— Et ta mère s'appelait Paula...

— Paula Severino, acheva Leona en la regardant, pleine d'angoisses.

— Justice du ciel, c'est ma fille!... s'écria la Cressida en voulant se précipiter vers elle; mais elle fut retenue par Ribaldo.

— Vous êtes ma mère?... demanda Leona en joignant les mains vers elle par-dessus la table et sans oser encore quitter cette retraite.

— Laisse-moi, Ribaldo, tu vois bien que c'est ma fille.

— Je ne sais pas ce que cela veut dire, j'ai des ordres, répondit l'ex-tavernier.

— Cela veut dire, mon bon Ribaldo, que cette jeune fille est à moi, que voici quinze ans que je l'ai perdue... Cela veut dire, enfin, que je suis Paula Severino, aimée autrefois par François Borgia.

Mais Ribaldo s'était mis entre elles deux, et entraînait loin de Leona ce défenseur imprévu.

— Que m'importe tout cela?... dit-il... la belle appartient à monseigneur, et il faut...

Il lâcha la Cressida, et se précipita de nouveau vers Leona; mais celle-ci tourna autour de la table et se jeta vers la comédienne.

— O ma mère, protégez-moi ! fit-elle avec une voix glacée de terreur.

Ribaldo put parvenir à la saisir au passage et voulut l'entraîner, mais la Cressida se jeta sur lui et l'empêcha d'avancer.

— Misérable, fit-elle d'une voix sourde de fureur, tu ne l'auras pas!...

— Par le diable, lâchez-moi, madame !... s'écria Ribaldo.

— Plutôt la mort!

— Eh bien! c'est vous qui l'aurez voulu! dit Ribaldo en saisissant son poignard d'une main, tandis que de l'autre il retenait toujours la jeune fille.

Mais la Cressida s'était tout à coup baissée, et, ramassant le couteau jeté précédemment aux pieds de César par la jeune fille, elle se releva; puis, d'une main dont la force était quintuplée par l'amour maternel, elle le plongea dans la gorge du sbire.

Ribaldo poussa un effroyable cri de douleur, et lâcha Leona en même temps que son poignard, mais il se jeta à son tour du côté de la Cressida, et lui saisissant un bras, s'y cramponna avec une telle énergie, celle de la mort, qu'il le lui broya.

La Cressida, vaincue par les émotions poignantes de cette scène rapide, s'affaissa sur elle-même et tomba évanouie.

— A moi, monseigneur!... s'écria Ribaldo d'une voix éclatante en s'élançant au dehors; mais il n'avait pas fait trois pas dans le salon voisin qu'il tomba à la renverse et expira.

Cependant le bruit de la lutte extérieure avait redoublé. Leona, jugeant que le plus pressé était de fuir, et comptant bien que sa mère saurait la rejoindre, traversa les salons et descendit les escaliers en chancelant, comme insensée; mais au bas des degrés elle se trouva tout à coup en présence de don César et de Michelotto, qui revenaient l'épée à la main et rugissants de fureur.

Elle voulut remonter, mais saisie aussitôt par ces deux hommes, elle fut emportée à travers les chambres, et bientôt une porte secrète, cachée dans les boiseries d'une grande salle, glissa dans l'épaisseur du mur. Une bouffée d'air humide et glacé se répandit dans l'atmosphère, et Leona ferma les yeux. Cette fois, elle se sentait perdue.

La porte du souterrain se referma sur les ravisseurs.

La porte de la villa avait cédé sous les coups des assaillants, et c'était devant l'irruption de ces hommes que don César et Michelotto reculaient.

Giovani et Schiavone, abandonnant la villa aux compagnons de Zambulo, ne se préoccupaient que du soin de trouver Leona. Ils délivrèrent ainsi donna Rosa, qui les conduisit à la chambre de la jeune fille. La Cressida était à terre, et aux bruits des nouveaux arrivants elle rouvrit les yeux. Puis, la mémoire lui revint tout à coup.

— Ma fille!... s'écria-t-elle, où est-elle?... Leona!...

Au même instant entra Caraccioli.

— Leona, dit-il, où est Leona?...

— Enlevée! répondit Cressida; ils ont fui par le souterrain, il y a un souterrain... mais où en est l'entrée, je ne sais!

— Et vous ne l'avez pas défendue! fit le comte.

— Moi! répondit Cressida en montrant le couteau ensanglanté, voyez!...

Mais il possédait des connaissances infinies dans ce qu'on appelait alors la science des drogues et des simples. (Page 242.)

— Où est-elle? où est-elle?... demandèrent à leur tour la Vanoza et Schiavone, qui n'avaient pas marché aussi vivement que Giovanni.

— Elle est morte? fit Schiavone à la vue du couteau ensanglanté.

— Non, répondit Cressida, mais cela vaudrait mieux peut-être.

— Ah! fit le comte en frissonnant, qui êtes-vous donc, madame, pour oser exprimer un semblable souhait?

— Je suis sa mère! dit Cressida.

— Vous êtes Paula Severino? demanda Schiavone.

— Oui, et puisque nous voilà tous animés du désir de la retrouver, jurez-moi que, si nous échouons, vous m'aiderez pour la vengeance.

— Je vous le jure !... répondirent le comte et Schiavone en étendant la main.

— O César !... fit la Vanoza avec un sanglot, pourquoi es-tu mon fils !...

Le comte, la Cressida et Schiavone, et ensuite Pasquin, abandonnèrent cette villa maudite à la bande de Zambulo, laquelle se mit à la piller sans vergogne.

CHAPITRE XXXIV

L'œuvre des ténèbres.

Le souterrain conduisait au Vatican ; c'était un des embranchements de ce fameux chemin couvert, par lequel le pape Clément VII parvint plus tard à s'évader, lors du siége de Rome par le connétable de Bourbon, en 1527.

Don César déposa Léona sur le lit de sa chambre secrète, et envoya au plus vite Michelotto chercher le juif Corozaïm.

Ce juif, dont nous n'avons entrevu jusqu'à présent qu'une pâle silhouette, était un des plus riches argentiers du Ghetto. S'il était connu déjà pour avoir traité souvent des opérations de finances avec Alexandre VI, qui, comme on le voit, ne nourrissait pas de trop grands préjugés à l'égard des descendants des mécréants qui n'avaient pas craint de mettre à mort le Dieu dont il s'intitulait le représentant sur la terre, il avait encore d'autres droits à l'attention du lecteur.

Non-seulement il lisait très-couramment dans les astres, mais il possédait des connaissances infinies dans ce qu'on appelait alors la science des drogues et des simples, laquelle science nous désignons aujourd'hui du précieux mot de chimie.

Michelotto ne fut pas longtemps absent : le Ghetto n'est pas d'ailleurs très-éloigné du Vatican ; mais, de plus, il avait trouvé le juif debout et étudiant sérieusement, avec la conviction du savant dont les calculs ont été souvent vérifiés par l'événement, la conjontion des astres de la nuit.

— Corozaïm, fit don César en se levant à l'entrée du juif, et désignant Leona qui, brisée par toutes ces émotions, n'avait pas rouvert les yeux, — il faut que cette jeune fille...

— Ah ! fit le juif en s'avançant vers le lit, c'est bien cela : la conjonction de Pallas n'a pas menti, et Mars et Vénus se sont prononcés d'une manière extraordinaire.

— Que veux-tu dire ?...

— Monseigneur, au moment où don Michelotto est venu me faire connaître votre volonté, mon attention était fortement occupée par la marche de la constellation qui a l'honneur d'être vôtre.

— Et que disait cet astre ?... demanda don César en souriant avec mépris.

— Monseigneur, dites-moi d'abord si cette jeune fille tient à vous par les liens du sang.

— Non, fit vivement don César ; mais il se ravisa aussitôt, car il oubliait de qui Leona était fille : — C'est vrai, reprit-il, je n'y pensais pas, elle est, en effet, ma... parente.

— Eh bien ! monseigneur, l'influence de l'astre de l'un de vos parents était cette nuit très-manifeste sur votre étoile : il y a danger.

— Danger, dit César en haussant les épaules, pour qui?

— Pour vous, monseigneur, prenez garde!

— Eh bien! puisque tu sais si bien voir le mal, tu dois connaître également le remède ; quel est-il ?

— En supprimant la cause, l'effet n'a pas lieu.

— Alors, à ton compte, il faudrait trancher le fil, à peine tissé, des jours de cette enfant ? C'est de la folie, maître Corozaïm.

— Non, mais de la prudence.

— Et c'est à moi que tu oses conseiller des choses si contraires à mes habitudes ! Est-ce que j'ai jamais été arrêté dans mes entreprises par le sentiment de la peur? N'ai-je pas continué de briser les obstacles, quels qu'ils soient ?

— Eh bien! monseigneur, c'est précisément parce que je sais cela que je vous dis en cette circonstance : n'hésitez pas.

— Assez, maître, dit César avec impatience, je ne crois pas à tes prédictions ; ta science est menteuse et ne supporte pas l'examen qu'en peut faire un esprit solide et vigoureusement trempé. Quelque bonne volonté que j'aie essayé d'y apporter, je n'ai jamais pu admettre pour vérité l'art mensonger de prédire l'avenir par les aspects, les positions et les influences des corps célestes.

— Monseigneur, il y a eu tout à l'heure opposition sextine...

— Assez, te dis-je, je ne veux ni de ton jargon ni de tes calculs. Ce n'est pas à ta prétendue connaissance des constellations que je fais appel en ce moment, mais à ta science plus positive des lois naturelles.

— Monseigneur, encore une fois, ne rejetez pas mes avis, ils sont l'expression de la vérité.

— Et de l'intérêt de tes divers commerces, j'en suis sûr, car ma vie t'importe peu.

— Votre vie m'est plus précieuse que celles de millions d'hommes, car j'ai lu dans votre destinée, et j'y ai vu pour moi la source de richesses incalculables.

— Ah! ah!... je savais bien que ta cupidité était en jeu... mais tu disais avoir lu dans ma destinée...

— Votre étoile brille d'un éclat extraordinaire depuis que les nuages qui la cachaient presque constamment se sont dissipés à tout jamais.

— A tout jamais? Et depuis quand la disparition de ces nuages?

— Depuis la nuit du 14 au 15 juin.

— Tais-toi !... fit César que cette date parvenait toujours à troubler.

— Monseigneur, croyez aux avertissements des astres. Je vous le répète, cette jeune fille est placée fatalement sur votre route, c'est le grain de sable qui peut faire chavirer la barque de votre fortune.

— Et de la tienne, maudit! fit César en riant; allons, tu pourrais bien avoir raison!... Mais regarde Michelotto, il paraît que tes savantes divagations n'ont pas eu le don de l'intéresser prodigieusement, car il dort du meilleur sommeil. Holà! Michelotto!

Le sbire se réveilla en sursaut, sous la main amicalement pesante de son maître, et se frotta les yeux.

— Allons, à l'œuvre! dit don César.

Don Michelotto se leva, et s'avança vers un panneau de la chambre sur lequel étaient sculptées les armes de Borgia, qui sont d'or à la vache passante de gueules. Il appuya légèrement un doigt sur une des cornes de la vache, et cette corne s'enfonça dans la tête; en même temps il appuya fortement le pied sur une pédale qui venait du jaillir du mur, à deux ou trois pouces du plancher.

Un bruit de lourd contre-poids se fit entendre, et une porte s'ouvrit, par laquelle il s'échappa comme une forte odeur de résine et de liqueurs en fermentation. Don Michelotto prit un flambeau, et entra dans la chambre à laquelle donnait accès cette porte, et éclaira une quantité considérable de fioles de toutes grandeurs, de bocaux de toutes contenances, rangés et étiquetés soigneusement sur des étagères fixées contre les murs.

Au milieu de cette chambre était une table surmontée de balances de cuivre et surchargée de livres et de parchemins.

Corozaïm entra dans ce laboratoire mystérieux en frottant ses mains ridées.

Il y fut suivi de Michelotto et de don César.

— Monseigneur, s'écria le juif, réjouissez-vous : j'ai enfin trouvé un agent actif et sûr, un de ces secrets qui valent le pesant d'or d'un homme et que vous apprécierez à sa valeur, j'en suis certain.

— Qu'est-ce donc? demanda César, qui, sans fermer la porte du laboratoire, écoutait s'il ne venait aucun bruit de la chambre où il laissait Leona.

— Monseigneur, je prends un porc ou un sanglier, — le sanglier est préférable, — et je lui fais boire un demi-verre de certaine substance. Aussitôt ingurgitée, je fais suspendre l'animal à une solive par les pieds de derrière, et dans cet état on le roue de coups de bâton. Le sanglier devient furieux, puis enragé. De sa gueule s'échappe une bave épaisse et verdâtre, recueillie avec soin, et qui, desséchée et réduite en poudre, a des effets surprenants. Malheureusement je n'ai pu encore l'expérimenter que sur des chiens.

Et l'exécrable savant poussa un soupir de douleur en montrant une petite fiole.

— C'est là ce fameux secret? demanda César en l'examinant avec attention.

— Oui, monseigneur.

— Et quelle est la substance que tu fais avaler à ton sanglier?

— Ah! monseigneur, c'est quand vous aurez reconnu l'excellence de cet admirable agent de destruction que nous causerons de cette substance et du prix que j'y mets.

— Eh bien! je te promets de l'expérimenter bientôt, fit César avec un sourire sinistre.

— Tout de suite, monseigneur, si vous voulez.

— Tais-toi, misérable!

Don César rentra dans sa chambre, jeta un regard triste sur Leona et referma ensuite sur lui la porte du cabinet.

Ce cabinet, dont personne n'eût pu certifier l'existence et encore moins préciser la situation, était cependant bien fameux à Rome. C'était là que la famille des Borgia préparait ces poisons devenus célèbres dans les annales du crime.

Le lendemain matin, le comte Caraccioli faisait ses préparatifs de départ. Il voulait se rendre en toute hâte à Venise, car il renonçait à invoquer l'aide du pape; et quant à s'attaquer personnellement à don César, il savait, par l'expérience de tant d'autres, qu'il était aussi difficile de lutter avec lui de ruse qu'insensé de prétendre l'appeler en champ clos.

Le malheureux Caraccioli comptait sur l'amour de Leona pour résister aux tentatives de don César, et il se persuadait qu'il avait le temps de négocier officiellement par l'entremise du gouvernement vénitien.

Le chevaux étaient prêts, et il donnait ses dernières instructions à Schiavone, qui, aidé de Pasquin et de quelques amis habiles, devait épier toutes les démarches de César, lorsqu'un assez grand bruit retentit tout à coup dans la cour de sa maison.

Il mit la tête à la fenêtre, et poussa un cri d'épouvante.

Deux hommes, accompagnés d'une foule nombreuse, amassée simplement dans un but de curiosité, venaient de déposer au milieu de la cour un brancard sur lequel était une femme dont le visage pâle avait l'immobilité de la mort.

C'était le corps de Leona.

Peindre la douleur de Giovanni et de Schiavone serait chose superflue. Cet événement inattendu, cet horrible dénoûment d'une aventure ténébreuse, venant tout à coup renverser tous les projets enfantés déjà par l'imagination du comte, qui se flattait de pouvoir réussir à arracher sa fiancée des mains de l'infâme Borgia, il n'en fallait pas davantage pour ébranler la raison d'un homme moins fort

Quand il arriva auprès du corps de Leona, les porteurs avaient disparu. Aidé

de Schiavone, il le transporta dans la salle principale de la maison, et quand ils eurent épuisé en vain leurs voix à rappeler à la vie cette adorable enfant, ils relevèrent spontanément la tête en entendant marcher dans la salle.

Un homme d'apparences douces et simples était devant eux.

Le comte reconnut en lui l'abbé Berolla, le secrétaire de l'ex-cardinal de Valence.

— Monsieur le comte, lui dit Berolla d'une voix grave, cette dame, qui m'est inconnue, s'est donné la mort elle-même... le poison...

— Oh!.. fit le comte en sanglotant.

Mais bientôt il releva la tête avec fierté en pensant que la généreuse fille avait préféré la mort à la honte.

— Monsieur le comte, reprit l'abbé, Mme Vanoza m'a envoyé vous dire que, par ses ordres, le tombeau de monseigneur le duc de Gandia venait d'être ouvert.

— Merci, monsieur, répondit Giovanni.

L'abbé se retira, laissant ces deux hommes abîmés dans l'immensité de leur douleur.

— La pauvre enfant... fit le comte en serrant la main de Schiavone par-dessus le corps virginal de sa fiancée, elle reposera du moins auprès de son père.

— Et la vengeance ?... demanda Schiavone avec énergie.

— Nous y songerons demain, sois tranquille, répondit le Vénitien.

CHAPITRE XXXV

Italiens et Français.

Le surlendemain, conformément à la coutume italienne, le corps de la pauvre Leona fut conduit, le visage découvert et la tête couronnée de roses blanches, symbole de sa pureté, à l'église Santa Maria del Popolo. Elle fut descendue dans le caveau funèbre où reposait déjà son père, l'infortuné duc de Gandia.

Le même jour, M. de Villeneuve, ambassadeur du roi Louis XII, avait remis au pape les lettres patentes par lesquelles Sa Majesté Très-Chrétienne faisait son fils duc de Valentinois, et le soir même don César était parti pour la France.

Le cardinal de la Rovera l'y avait précédé, porteur de la bulle du divorce.

Le nouveau duc s'était réservé la bulle de dispense par laquelle Alexandre VI consentait au mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne, sa parente.

La cour était alors à Chinon, à dix lieues au sud de Tours.

Le fils du pape y fit une entrée royale. C'était le mercredi 18 décembre.

Les premiers gentilshommes de la cour étaient venus jusqu'au bout du pont

élevé sur la Vienne, pour lui faire honneur. Ses richesses, déjà immenses, lui avaient permis de déployer en cette circonstance une magnificence inouïe, dont Brantôme nous a laissé le naïf récit, réduit, dit-il, en prose au plus clair et net langage, d'après des *rimes* trouvées par lui dans le trésor des archives de sa famille.

C'étaient d'abord soixante-dix mulets, menés en main, harnachés magnifiquement, les uns couverts de housses de soie, les autres de drap d'or ras ou frisé, portant coffres et bahuts de bois précieux contenant les présents que le duc comptait offrir à la fiancée dont le roi lui avait fait promettre la main par son ambassadeur.

Après venaient seize coursiers harnachés en guerre, menés en main également, et suivis de dix-huit pages à cheval, vêtus de velours et de satin.

Deux d'entre eux, vêtus de drap d'or fin, excitaient vivement la curiosité. Ils étaient d'une beauté surprenante, et leurs formes mignardes donnèrent fort à penser aux dames; mais il y eut des méchantes langues qui prétendirent que ces deux pages n'étaient autres que des mignonnes; — tandis que d'autres, moins indulgents à la vue de ces beaux fils d'Italie, osèrent hasarder des suppositions moins longues d'une syllabe.

Marchaient ensuite à l'amble, cette allure étudiée pour la douceur des promenades et la sensibilité des dames, six belles mules enharnachées de selles à planchettes et vêtues de housses de velours cramoisi, menées par des laquais vêtus de même. Deux mulets porteurs de coffres exquis et couverts de drap d'or excitaient les conjectures : ce ne pouvaient être que les pierreries du duc, disaient les uns, des bulles d'indulgences ou de saintes reliques, prétendaient les âmes dévotes. Et l'on sait qu'Alexandre VI tenait marché ouvert d'indulgences, et qu'en ces temps de crédulité et de superstition c'était l'un des moyens les plus sûrs de remplir son trésor sans cesse mis à sec.

La maison du duc se composait de trente gentilshommes des premières familles d'Italie, vêtus de drap d'or et d'argent, les uns à la mode de France, les autres à la mode d'Espagne, pour faire honneur au roi et au roi de Naples.

Des musiciens non moins richement montés et vêtus précédaient vingt-quatre camerieri, lesquels entouraient le duc de Valentinois, marchant côte à côte avec le cardinal de Rouen.

Don César était monté sur un superbe coursier, harnaché fort richement avec une robe à bandes de satin rouge et de drap d'or, — étoffe dont, par parenthèse, Brantôme ne peut comprendre la façon dont elle fut tissue, cette robe du cheval, brodée de pierreries et de perles. La toque de César était ornée de douze rubis, sur deux rangs, de la grosseur du pouce, jetant un grand éclat, continué par une véritable constellation répandue sur sa barrette : ses bottes mêmes étaient *lardées* de cordons d'or et de perles :

Et un collier, pour en dire le cas,.
Qui valait bien trente mille ducas.

Nous ne parlons pas de vingt-quatre autres mulets et de dix chariots dont les roues criaient sous le poids des bagages de toutes sortes.

Le roi était avec toute sa cour aux fenêtres du château, et quand il vit tout cet attirail monter la colline et s'avancer vers lui, il se laissa aller à dire que tout cela était trop pour un petit duc de Valentinois; mais les plus rapprochés virent bien qu'il se moquait jaune et qu'il lorgnait toutes ces richesses d'un œil avide.

— Après tout, ajouta-t-on tout bas, il faut bien supporter le faste d'un prince, quel qu'il soit, quand ce prince apporte une bulle qui permet de se parjurer.

— Il faut, dit un capitaine, que ces Borgia aient dévalisé le sultan en personne, pour que l'un d'eux fasse tant d'étalage.

Mais ce qui fit crier le plus, par exemple, la tourbe des courtisans envieux, c'est que l'on s'aperçut que les seize coursiers, harnachés en guerre, chose extravagante et jusqu'alors inconnue dans la chrétienté, avaient aux pieds des fers d'or massif et les six mules des fers d'argent.

Et le pire, ce qui ne fit pas rire tout le monde, c'est qu'en arrivant au château, et vu, sans doute, la difficulté de la montée, il se trouva que presque tous ces coursiers étaient déferrés.

Un écuyer du roi voulut faire rechercher ces fers précieux, mais don César le pria de n'en rien faire.

— Je n'aurais jamais osé faire largesse au bon peuple de Sa Majesté Très-Chrétienne, dit-il, c'est Dieu qui s'en est chargé.

Cette munificence gagna aussitôt au duc les cœurs d'un grand nombre de seigneurs, affriandés par cet or ultramontain, et deux jours ne s'étaient pas écoulés qu'il avait autant de courtisans que le roi lui-même.

Cependant, il y avait un nuage entre Louis et don César. Le roi, en lui octroyant l'investiture de la ville de Valence, érigée en duché, avec vingt mille livres de revenus, en outre des vingt mille autres livres pour l'équipement d'une compagnie de cent lances qu'il lui donna, comptait bien sur du retour. Or, César voulait ruser.

Il prétendait épouser dona Carlota, fille du roi de Naples, préférablement à cette autre Carlota, qui n'était que la fille du roi de Navarre; de sorte qu'il avait résolu de ne livrer la dispense qu'après avoir obtenu du roi la satisfaction de ses désirs. Or, l'évêque de Ceuta, un Portugais, nonce du pape auprès de la cour de France, avait confié à Louis XII que cette dispense était entre les mains de don César, bien qu'il feignît d'en attendre toujours l'expédition de Rome.

Louis XII n'en demandait pas davantage, et, appuyé par une délibération des plus fameux théologiens, il procéda à son mariage et épousa Anne de Bretagne.

Aidé de Schiavone, il le transporta dans la salle principale. (Page 246.)

César dévora sa mortification, mais il se vengea de l'évêque de Ceuta. Ce fut snr ce prélat indiscret qu'il étudia les effets de cette poudre, étrangement obtenue de la rage d'un sanglier, et que lui avait confiée Corozaïm.

Malgré ses griefs, le roi de France fit constamment fête et rendit tous les honneurs possibles au fils du saint-père ; toutefois la princesse de Naples refusa hautement d'épouser le duc de Valentinois, et la réponse qu'elle fit à cette occasion avait de quoi couvrir encore César de confusion, s'il n'eût eu un front

d'airain et, surtout, la volonté arrêtée de faire bon marché des moyens, pourvu qu'il en vînt à ses fins.

C'est alors que revint sur l'eau le projet du pape, projet plus réalisable : et dona Carlota d'Albret, la fille du roi de Navarre, ne fit aucune difficulté d'épouser « ce prêtre, fils de prêtre, sanguinaire, fratricide et infâme, » comme avait osé dire la fille du roi de Naples.

Le lendemain du mariage, don César était enfermé dans un cabinet de l'appartement mis à sa disposition par le roi, en compagnie de don Michelotto et de l'abbé Berolla, son secrétaire. Celui-ci était assis devant une table et écrivait sous la dictée du duc.

— Où en êtes-vous, Berolla? demanda don César, — ou plutôt relisez-moi la dernière page.

Le secrétaire lut ce qui suit. C'était une lettre adressée au pape :

« Après la cérémonie de la remise de la barrette à monsieur de Rouen, le roi Louis s'enferma avec moi et remit en question la négociation d'un mariage avec l'infante Carlota. Assurément cette union avait de quoi flatter mes projets, et me donnait en quelque sorte des droits à la succession au trône de Naples, mais j'avais eu vent de certaines répugnances du roi Frédéric à ce sujet; de sorte que je manifestai à Sa Majesté Catholique le désir de voir d'abord cette princesse se prononcer sur ce grave sujet. Bien m'en prit, très-cher père, car dona Carlota fit à la proposition une réponse tellement insultante, que j'ai conçu le plan d'une invasion dont je vous parlerai : invasion que me facilitera le roi Louis, j'en ai l'assurance, car il a aussitôt ramené ses vues sur une autre Carlota, celle dont vous m'aviez parlé à Rome, la sœur du roi de Navarre. Félicitez-vous, mon père, tout marche à merveille, et la fortune me comble de ses faveurs. Carlota d'Albret est aujourd'hui duchesse de Valentinois, et dans quelques heures le roi va me conférer l'ordre de Saint-Michel, le premier et le plus respectable de la couronne de France... »

— Nous en sommes restés là, monseigneur, dit le secrétaire qui s'était arrêté.

— Eh bien! mon ami, nous continuerons ce soir avant le coucher. Laissez-moi seul avec don Michelotto et faites-vous rendre compte de ce qui sera dit à mon sujet chez Sa Majesté ou ailleurs. Vous n'aurez qu'à prononcer le mot *nihil* à tous ceux qui désireront m'approcher pour qu'ils vous instruisent aussitôt. Surtout ayez bonne mémoire jusqu'à ce soir, et soyez discret.

— Monseigneur sait bien que j'ai plutôt des oreilles qu'une langue.

— Allez, allez, mon ami, fit César en le congédiant d'un geste affectueux.

L'abbé s'inclina et sortit.

— Tiens, Michelotto, dit César en le suivant des yeux, voilà un homme précieux et comme les princes doivent les choisir s'ils veulent demeurer entiers.

— Homme de plume ! fit le capitaine avec une moue dédaigneuse.

— Homme de plume, oui, mais cœur dévoué, tombeau de ma pensée.

— Eh ! monseigneur, qui sait? L'avez-vous mis en face d'un quintal d'or, ou en présence de la torture?

— Allons, ne sois point jaloux. J'estime les hommes de plume comme Berolla, mais j'aime les hommes d'épée comme don Michelotto, dit le duc en lui passant familièrement la main derrière la tête.

— Monseigneur, je suis un rude homme de guerre, et j'ai peu l'habitude des paroles emmiellées ; mais vienne l'adversité, et vous me jugerez!

— Ne vas-tu pas t'attendrir? — Et puis, que parles-tu d'adversité?... Es-tu fou? Est-ce que l'adversité peut m'atteindre, moi! Regarde un peu si, depuis que je suis au monde, quelque chose a tourné contre moi. Je parle des grandes affaires et non des bagatelles. La fortune a-t-elle cessé un instant de me favoriser? Tout n'a-t-il pas réussi au delà même de mes désirs? Va, crois-moi, brave Michelotto, le malheur ne m'atteindra pas! J'ai dans mes mains un monde d'éléments divers; ils serviront à consolider ma puissance et à augmenter l'éclat de mon nom, jusqu'à le rendre le plus redoutable et le plus illustre de mon siècle. Je sens en moi une force immense : cette force veut déborder, elle brisera les obstacles, elle franchira toutes les distances ; elle me pousse, je dois marcher en avant, je marcherai.

— Monseigneur, Goliath fut abattu par une pierre, parce qu'il n'avait pas assez enfoncé son casque sur son front. Baissez la visière du vôtre.

— Que veux-tu dire par là? demanda le duc de Valentinois en fronçant le sourcil.

— Ce qui perd les hommes forts, les hommes comme vous, ce ne sont jamais les entreprises gigantesques, — mais les mesquines embûches de la haine ou les ressentiments fiévreux des passions heurtées. — Rappelez-vous Leona. Le comte de Caraccioli est Vénitien, et les Vénitiens sont experts en trahisons.

— Ne me rappelle pas ces noms-là. Le nom de Caraccioli surtout me fait bouillir le sang dans les veines, et Leona!... Rage et impuissance! Oui, tu avais raison, les hommes les plus forts sont petits devant les passions.

— L'amour est une fièvre maligne dont on se guérit par la possession.

— Ne me parle pas de cela, te dis-je!... fit César avec emportement. L'amour, sotte chose en effet, et pourtant immense pouvoir!... Michelotto, as-tu jamais cru à l'amour? Non, n'est-ce pas? — Dans ta vie, as-tu aimé quelqu'un, as-tu senti ton sang bouillonner à la seule vue de l'être adoré? as-tu été jaloux, jaloux de tout, — même d'une ombre? jaloux jusqu'à tuer, jusqu'à pleurer... Oh ! non, ne me réponds pas, car tu n'as jamais aimé comme cela, toi!

— Non, certes! fit le sbire en haussant les épaules, et si ce que j'appelle mon cœur avait jamais pu se laisser dominer par de telles faiblesses, je me fusse arraché la poitrine pour le donner à dévorer à quelque chien galeux. — L'amour, belle guenille, ma foi! c'est un serpent qui se mord la queue! Il abrutit une

intelligence plus rapidement que ces poisons d'Orient que vendent les juifs du Ghetto, et que confectionne votre Corozaïm damné!

— De sorte que tu n'y crois pas?

Michelotto redressa sa haute taille et secoua sa rude chevelure à la manière d'un lion.

— Un jour, monseigneur, dit-il d'un ton doctoral, je n'avais pas un sou en poche et je me creusais la tête pour arriver à remplir mon estomac, qui criait depuis trente heures pour le moins : c'était à Rome, lors de l'entrée du roi Charles VIII ; la famine désolait la population, et il n'y avait pas moyen de conquérir la moindre bouchée à la pointe de son épée, vous vous le rappelez. Par bonheur, j'avisai une masure abandonnée, où je m'installai avec l'intention placide de chercher dans le sommeil un repas imaginaire, lorsque, au bout d'une heure, j'aperçus plusieurs gros et respectables rats qui grignotaient une vieille tapisserie ; leur exemple m'encouragea, et, dédaignant leur festin, je m'emparai des plus gras de la bande. Ma foi, je vous avoue que je trouvai leur chair excellente. — En amour, je fais de même ; je paye une ribaude et je m'en contente ; je me figure que je l'aime jusqu'au lendemain, et, quand je sors de son taudis je m'appartiens et je suis toujours libre. — J'ai vu avec peine votre engouement pour cette petite Leona.

— C'est vrai.

— D'autant plus que Caraccioli se tait, et bien qu'il y ait longtemps déjà que ces événements se soient passés...

— Où est-il à présent, ce Caraccioli?

— A Venise, pardieu! ce n'est que là qu'il se sent fort.

— Ce n'est pas lui qui m'inquiète, un homme comme lui a mille choses qui le détournent d'une passion, surtout quand l'objet de sa passion est supprimé ou... à peu près ; mais il a deux agents actifs et insaisissables, deux hommes que mes espions ne connaissent pas, ne peuvent joindre et ne peuvent, par conséquent, ni supprimer, ni acheter. — Quant à l'appui que Caraccioli pourrait trouver dans le sénat de Venise, je suis tranquille de ce côté : il a déjà échoué, et, pour l'avenir... c'est encore plus certain, car la sérénissime république n'attend que mon consentement pour m'admettre au nombre de ses citoyens. Je n'ai qu'un mot à dire pour recevoir les lettres patentes qui me feront noble vénitien. Je le dirai, ce mot, après mon retour à Rome. — Quelle heure est-il, Michelotto?

— Je ne sais, monseigneur ; il n'y a pas abondance d'horloges dans le château du roi de France.

— Il doit être bientôt l'heure de l'audience royale. Je passe chez la duchesse de Valentinois. — Dis donc, Michelotto, il y a quelques mois j'étais cardinal, et me voilà marié : que de chemin!

— Ou plutôt que de reculade! dit le capitaine.

— Bah! j'ai mon épée, qui vaut mieux que les clefs de saint Pierre. Quant à la duchesse, — il faut bien avoir des héritiers.

A sa grande surprise, mais aussi à son grand contentement, don César trouva chez la duchesse le roi de France. Louis fit mine de vouloir se retirer ; mais le duc de Valentinois vit bien qu'il n'était pas venu uniquement pour faire sa cour, et qu'il désirait être retenu.

— Mon cher duc, dit le roi, félicitez-vous : votre femme n'est déjà plus ni Nivarraise, ni ma cousine ; elle est devenue Italienne, absolument, et toute disposée à me combattre, si besoin est !

— Est-il vrai, madame ? demanda César avec galanterie.

La duchesse s'inclina en signe d'assentiment, mais le roi reprit :

— Le diable m'emporte ! on voit qu'elle a déjà apprécié le mari que nous avons été heureux de lui donner, et qu'elle s'attend à commencer avec lui une brillante destinée.

— Sire, dit César, ma destinée est attachée surtout à la continuation des bonnes grâces dont Votre Majesté daigne me combler.

— Elle repose surtout sur votre épée, duc.

— Mon épée ne sera qu'un hochet brillant, pendu à mon flanc, si elle n'est pas étroitement unie à celle de Votre Majesté.

— C'est mon plus grand désir, croyez-le, mon cher duc, et la meilleure preuve est que nous avons voulu vous faire notre sujet et féal, en vous investissant d'un duché français.

Don César sourit finement et regarda le monarque.

— Sire, dit-il, je vois bien que, malgré toutes mes précautions, Votre Majesté veut que ce soit moi qui commence à promettre. Sire, le Milanais et Naples sont à vous de droit.

— Et non de fait, duc, car les Sforza sont encore à Milan, et l'Espagne commande à Naples.

— Sire, répliqua César, n'avez-vous donc jamais pensé que les limites naturelles de la France étaient les deux mers, les Pyrénées, les Alpes et... le Rhin?

— Quelquefois, dit le roi.

— Avez-vous jamais pensé aux prétentions envahissantes de la maison d'Autriche, qui veut englober l'Italie entière dans son empire ?

— J'y ai songé souvent, dit le roi avec une sorte de tristesse.

— Sire, les souverains du Nord verront toujours d'un œil d'envie les riches provinces de la France et de l'Italie ; il y aura toujours lutte entre les races du Midi et celles du Nord, et ce n'est qu'à la condition d'une union indissoluble entre l'Italie et la France que le monde sera tranquille. Unis d'intérêts et de volonté, les soldats de ces deux pays seront toujours assez forts pour lutter contre tous les autres, même coalisés.

— L'Italie n'est qu'une aglomération de petits États, se jalousant entre eux

et qu'une même pensée ne pourra jamais réunir pour une cause commune.

— Sire, commençons par rassembler les tronçons du corps. Il marchera ensuite, mû par la volonté que manifestera sa tête. Supprimons les éléments de discorde et de division, supprimons tous ces petits tyrans qui se partagent cette belle terre; faisons, en un mot, ce qu'a fait Louis XI, et, sur les débris de tous ces petits royaumes, impuissants et nuisibles, établissons une nationalité solide, un faisceau résistant, une barrière à l'ambition des Allemands.

— Duc, le pape est de votre famille : là est l'écueil.

— C'est le salut, au contraire. Avec sa coopération, je puis tout entreprendre : pas d'entraves à craindre, il partage mes idées ; il veut une Italie grande et unitaire, seulement...

— Seulement? demanda le roi.

— Il la veut pour lui. Il l'aura, mais par moi.

— Ce qui signifie que son successeur...

— Sire, que je réussisse, et le successeur d'Alexandre VI ne sera pas de ma famille... ni de la vôtre. Il y a, dans le sein du sacré collége, des cardinaux à ma dévotion et qui n'ont jamais rêvé la tiare.

— Prenez garde : une fois sur le saint-siége, on n'est plus Colonna, Orsini, Piccolomini, Malatesta ou Montefeltro, on est pape.

— Mieux que personne je vois de près ce que c'est que la papauté, et je sais le moyen de l'amoindrir sans rien lui ôter de sa grandeur.

— Le diable m'emporte ! — on sait que c'était le juron favori de Louis XII, — duc, quand j'aurai le Milanais et Naples, je vous les donnerai, à condition...

— Achevez, sire...

— Ayons-les d'abord, je vous le dirai après.

— Les Romagnes et Florence seront à moi dans un an. La compagnie de cent lances que vous m'avez donnée, sire, vaut une armée; car ce ne sont pas seulement les cent braves chevaliers qui combattront sous mes ordres et au premier rang de mes troupes, ce sera le nom de la France et celui de son roi.

— J'en suis aise, duc. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la politique que vous voulez suivre est en quelque sorte la mienne. Je vois, comme vous, les envahissements que la maison d'Autriche projette et son désir constant de recommencer à son profit l'empire de Charlemagne; mais il faut que l'Autriche garde ses limites, que ces races germaniques ou slaves se contentent des régions que Dieu leur a départies. L'Occident s'opposera aux empiétements du Nord, c'est moi qui vous en donne la garantie, mais à la condition de marcher dans des vues communes et de ne s'occuper d'abord que de la question générale : les personnes et les partages viendront après.

— Sire, fût-elle réduite à une seule province, la France sera toujours considérée comme l'avant-garde des nations. C'est par elle seule que les grandes choses pourront se faire, et c'est pour cela que je suis venu à vous.

— Duc, ne changez pas de manière de voir et d'agir.

En ce moment dona Carlota se leva et s'avança entre les deux princes.

— Sire, dit-elle, je serai toujours là pour rappeler à mon époux la foi promise au grand roi qui, pour moi, a été comme un second père.

— Madame, dit galamment César, un aussi charmant auxiliaire est toujours sûr de son succès.

Le roi offrit la main à la duchesse de Valentinois et, suivi de don César, marcha vers la grande salle du château, où un trône avait été préparé. La nouvelle reine Anne les y attendait déjà, ainsi que toute la cour. Personne ne savait quelle était la cérémonie qui allait avoir lieu, mais la curiosité était vivement excitée.

— Messieurs, dit le roi, nous avons voulu, par un témoignage éclatant, rendre hommage au saint-siége, qui a répandu sur la France et sur nous le trésor de ses grâces et l'inappréciable don de ses indulgences. Nous sommes heureux de l'attachement que le noble duc de Valentinois porte à notre royale personne, et de la paternelle sollicitude du chef de l'Église pour le royaume de France. Nous n'oublierons jamais que la couronne relève du Très-Haut et de son représentant sur la terre ; aussi avons-nous l'intention de visiter quelque jour la ville sainte et de porter aux pieds du glorieux successeur de saint Pierre la pieuse assurance de notre gratitude et de notre soumission filiale. — Approchez, cher duc.

Don César, qui s'était placé à la droite du roi, sur un pliant disposé à quelque distance du trône, se leva et vint s'incliner devant le roi.

— Messieurs, continua le roi, nous avons résolu d'élever à la dignité de chevalier de l'ordre de Saint-Michel M. le duc de Valentinois, et c'est pour notre cœur une bien grande satisfaction de lui conférer cet honneur au milieu de notre cour, entouré des nobles gentilshommes dont la plupart ont versé leur sang pour la plus grande gloire de notre royale couronne.

Un murmure approbateur courut dans la foule, et le maître des cérémonies fit agenouiller César sur les marches du trône. Louis XII, se dépouillant du riche collier de l'ordre qu'il portait, le passa au cou du duc ; après quoi, prenant l'épée nue des mains de l'officier tenant l'emploi du connétable absent, il en frappa trois fois l'épaule du duc, en disant :

— Duc de Valentinois, je vous fais chevalier. Relevez-vous et recevez l'accolade de votre cousin et fidèle allié.

Pendant que le roi et don César étaient dans les bras l'un de l'autre, les courtisans éclatèrent en acclamations chaleureuses.

Le cardinal de la Rovera, placé dans un groupe à la droite du roi et derrière le siége qu'avait occupé César, se retourna vers don Michelotto, dont le costume magnifique, rehaussé d'or et de pierreries, rivalisait avec celui des plus grands seigneurs, et tous deux échangèrent un sourire.

— Voilà un collier de Saint-Michel qui coûtera gros à la France! dit le cardinal de Rouen à M. de Villeneuve.

— J'en ai peur, répondit l'ambassadeur, car les Borgia n'acceptent rien pour rien.

Sauf quelques variantes de mots, ces deux réflexions étaient à peu près la traduction du sourire des deux Italiens. Mais le silence se rétablit.

— Sire, dit César, je n'aurai pas assez de toute ma vie pour conserver à votre gracieuse Majesté la reconnaissance et le dévouement que lui méritent ses inappréciables faveurs. Vous savez, sire, que notre très-saint père en Jésus-Christ a pour vous la plus haute estime et qu'il brûle de vous la témoigner grandement.

— Bientôt, monsieur le duc, reprit Louis XII, je serai en position de mettre à l'épreuve ce dévouement généreux que vous m'offrez. Depuis que je suis roi de France, un projet mûrit dans ma pensée, pensée déjà vieillie en moi et que les circonstances seules m'ont empêché de suivre. — Je n'ai rien tant à cœur que de recouvrer le duché de Milan, que je regarde comme mon patrimoine, et qui m'appartient légitimement, du chef de Valentine, mon aïeule. Le défunt roi Charles VIII, sous un sage prétexte de *bien public*, me fit longtemps attendre des secours pour tenter cette revendication les armes à la main; mais aujourd'hui, ma volonté fait loi, et je compte partir sous peu de temps pour aller prendre possession de mon duché. Dieu veuille que mon bon droit ne soit point forcé d'en appeler aux armes pour se faire respecter et reconnaître. — Du reste, les Milanais pouvaient repousser le duc d'Orléans; leur intérêt leur commandera d'accueillir le roi de France.

— La cause de Votre Majesté est juste, la victoire facile, et le fruit qu'elle en retirera digne d'être acheté par de longs travaux. Mais quel prince oserait résister au premier et au plus puissant monarque de la chrétienté? La gloire du nom français est établie dans le monde entier, et les armes de la France sont la terreur de toutes les nations[1].

— Vos éloges à la valeureuse nation que je gouverne, mon cousin, me touchent le cœur, et ce qui la mettra toujours n position de la mériter, c'est que son esprit et son essence sont toujours à la tête d'un mouvement généreux; c'est que le sentiment de la justice et l'appui dû aux faibles sont écrits dans les lois de la chevalerie.

Un murmure de discrète approbation accueillit ces paroles du monarque, qui continua, en s'appuyant sur le pommeau de l'épée du connétable qu'il avait conservée :

— Après la conquête du Milanais, nous poursuivrons celle du royaume de Naples, que le roi Charles a laissée inachevée, et que la couronne de France revendique à aussi bon droit que nous personnellement le duché de Milan. La ba-

1. Guicciardini.

Louis XII, se dépouillant du riche collier de l'ordre, le passa au cou du duc. (Page 255.)

taille de Seminara[1], que le comte d'Aubigny gagna, m'est un sûr garant de succès. Ferdinand n'a pas été rappelé par ses sujets, il a indignement volé ce royaume qui m'appartient; et, quant à Gonzalve de Cordoue, qui fait sa force, je sais le moyen de neutraliser le génie de ce vaillant capitaine. Le roi Charles avait contre lui une ligue formidable : — l'empereur, le pape, le roi d'Aragon,

1. L'inconstance de la fortune se vérifie dans la personne du plus brave guerrier que Charles VIII ait amené en Italie, car le comte d'Aubigny, celui qui, avant Bayard, fut appelé *le chevalier sans reproche*, fut battu, huit ans plus tard, à Seminara même.

Henri VII et les Vénitiens. — Moi, j'aurai avec moi, cette fois, d'abord les Vénitiens, puis le roi d'Espagne, et, selon vos promesses, duc de Valentinois, le saint-siége secondera mes armes. Avec ces éléments, le succès est encore certain. Si le roi Louis XII, parvenu au trône, n'a pas voulu venger les injures faites au duc d'Orléans, il n'a garde d'oublier ce qui lui est dû.

— C'est sagement penser, sire, répliqua César, et ce sera non moins sagement agir. Dieu secondera les vues de son plus puissant serviteur.

— Messieurs, dit le roi en élevant la voix et s'adressant à l'assistance, préparez-vous à entrer bientôt en campagne. Les plaines de l'Italie vont revoir vos escadrons, et sous ce beau soleil reluiront les casques et les épées.

En disant ces mots, Louis XII brandit son épée, et à ce geste la cour tout entière répondit par un cri unanime de : Vive le roi!

— Mon cher duc, reprit ensuite le roi en posant la main sur l'épaule de don César et s'en aidant pour descendre du trône, — nous sommes attendus à la sainte table, et nous espérons que vous voudrez bien communier avec nous : ce sera le gage étroit et fraternel de notre alliance.

— Votre Majesté va au-devant de mes désirs, répondit César.

Et tous marchèrent vers la chapelle, où s'accomplit un de ces pactes étranges que les superstitions de l'époque expliquent, mais qui n'en étaient pas moins violés lorsque la raison d'État ou le caprice l'exigeait.

Le soir, avant le souper, le cardinal de la Rovera et don César s'abordèrent.

— Eh bien? fit le duc de Valentinois.

— Monseigneur, cette alliance va relever l'autorité d'Alexandre VI en vous donnant la moitié de l'Italie ; mais, prenez garde : une fois que les Français auront mis le pied en Italie, la difficulté sera de les en faire sortir.

— Ceci est mon secret, fit César en souriant.

— Duc, reprit Juliano, écoutez-moi. Je suis avec votre pensée et je veux votre triomphe, car je suis Italien avant d'être cardinal; mais, croyez-moi, si vous voulez vaincre, abaissez vos regards vers la terre, quittez un instant des yeux le but où vous marchez pour considérer le chemin qui y mène, et voyez-le semé d'écueils.

— Que voulez-vous dire?

— Un homme loyal doit la vérité partout et toujours. Vous avez des ennemis puissants, un entre autres, le comte Caraccioli : celui-là, sa haine, son désir de vengeance peuvent s'endormir, mais s'il lui venait à l'esprit une pensée...

— Quelle pensée?

— Le jour de notre départ de Rome, dona Vanoza, votre mère, m'a dit ceci : « Malgré qu'on l'ait portée en terre, est-il bien sûr que la fille de mon fils Francesco soit morte? »

— Elle a dit cela! s'écria César, dont le visage pâlit tout à coup d'une manière effrayante.

— Jugez, duc, de ce qui pourrait arriver si la même pensée venait au comte Caraccioli.

Don César frissonna.

Le soir même, il appela Michelotto.

— Tu vas partir pour Rome immédiatement, dit-il, et sans t'arrêter en chemin. Avant d'entrer dans la ville, tu entreras dans l'église de Santa Maria del Popolo. Là, tu te feras ouvrir le caveau de mon frère...

— Et puis, monseigneur?

— Quand j'arriverai, tu me diras... ce que tu auras vu.

CHAPITRE XXXVI

Les caveaux de Santa Maria del Popolo.

Lorsque Cressida était revenue à elle, dans la chambre de Leona et à deux pas du cadavre de Ribaldo, la villa était déserte. Son premier mouvement fut de bondir vers la porte et de gagner Rome à pied; mais elle se dit bientôt que toute tentative serait inutile et qu'elle sacrifierait en vain sa vie, sans utilité ni pour sa fille ni pour elle-même. Elle connaissait bien César. La mort de Ribaldo lui garantissait du moins le secret touchant sa maternité, et pourvu que Leona pût le garder, elle avait la certitude de pouvoir faire servir cet incognito contre l'odieux ravisseur de sa fille.

Quand elle rentra à Rome, elle attendit le jour avec impatience et se rendit au palais de don César; mais don César n'était pas visible pour elle. Elle comprit facilement que le Valentin lui gardait rancune de son manque de surveillance à la villa; car s'il eût eu connaissance des liens qui l'attachaient à Leona, nul doute qu'elle ne fût déjà morte ou, pour le moins, enfermée dans un des cachots secrets du château Saint-Ange. Avec une courtisane, César ne se serait pas cru tenu à de grands ménagements.

Nous avons dit que son palais était situé au Campo di Fiore. Elle venait d'y rentrer, lorsque des chants funèbres retentirent au-dessous de ses fenêtres. Le fait se présentait fréquemment; mais cette fois elle se sentit bouleversée jusqu'au fond des entrailles et se précipita vers la fenêtre. Elle jeta un cri déchirant.

Elle venait de reconnaître Leona, que des serviteurs du Valentin portaient, morte, au palais de l'ambassade de Venise. Sa première impression fut la folie, une sorte de frénésie qui la fit bondir dans ses chambres, au grand effroi de ses nombreux laquais et servantes; puis elle tomba, abîmée dans une douleur profonde.

Le soir, elle se rendit, masquée, chez le comte Caraccioli, et passa toute la

nuit en prières auprès du corps de sa fille ; elle se plut à lui faire cette toilette suprême qui, en Italie, contribue à présenter la mort sous un aspect moins redoutable que chez nous, où le cercueil fermé et le linceul jettent l'épouvante dans les cœurs.

Elle baisa le scapulaire de la Vanoza, cette relique sans vertu à laquelle ne s'attachait qu'un souvenir vénéré, et le replaça sur la poitrine de la pauvre enfant, dont la mort n'avait pas altéré la beauté.

La Cressida devenait donc, dès ce jour, une nouvelle ennemie armée dans l'ombre contre don César ; et celle-là devait être d'autant plus dangereuse qu'elle avait résolu de dissimuler sa haine et de continuer auprès de lui son rôle de confidente et d'amie, afin de trouver mieux l'occasion de la vengeance. Il y eut une sorte de pacte juré, et, en l'absence du comte, Schiavone et Pasquino, retirés dans les profondeurs du Colisée, avaient promis d'obéir à la comédienne.

Le lendemain du jour où la Cressida vit descendre sa fille dans le caveau du duc de Gandia, une idée terrible lui vint, et cette idée prit tellement corps, que bientôt elle ne put plus tenir en repos et résolut d'éclaircir les doutes affreux qui l'assiégeaient.

Don César était parti la veille au soir pour la France ; mais comme, avec lui, tout était possible; comme dans ses amours, de même que dans ses ambitions, il ne procédait pas à la manière des autres hommes, ce départ n'avait rien qui tranquillisât la malheureuse mère. De loin comme de près, les Borgia savaient commander le crime.

La nuit venue, Cressida revêtit des habits d'homme et se rendit au Colisée.

Grâce aux signes de reconnaissance employés, au milieu de la population interlope et nocturne de ces ruines, elle put trouver les deux amis. Schiavone dormait sur un des gradins, tandis qu'à deux pas de lui Pasquino griffonnait sur une tuile, au moyen de la pointe de son poignard, éclairé assez faiblement par les rayons de la lune.

— Mes amis, leur dit-elle, dès que le gondolier fut réveillé, il y a des choses horribles contre lesquelles la raison humaine se révolte souvent, mais qui, une fois admises, prennent les proportions d'une vérité. J'ai pensé, tout aujourd'hui, à une chose, et je compte sur vous pour arriver à vérifier si je me suis trompée.

— Qu'est-ce, madame? demanda Schiavone.

— Vous avez aimé Leona, vous, Giorgio, reprit Cressida, et je suis étonnée que la même pensée ne vous soit point venue.

— Laquelle? fit Schiavone, que ce préambule avait déjà troublé.

— C'est que Leona n'est pas morte.

— Ah !... s'écria le gondolier en se frappant le front, — il faut s'en assurer.

— Tout de suite, partons.

— Hélas !... reprit-il, elle était bien immobile et bien froide, froide comme le marbre. Pasquino, qui a étudié, l'a vue et n'a point manifesté le moindre doute.

— L'homme peut se tromper, même le plus savant. Vous ne savez pas que cette famille des Borgia a des poisons de tous genres, des poisons qui tuent lentement ou comme la foudre ; pourquoi n'en aurait-elle pas qui donnent les apparences de la mort ?

— Don César avait Leona en sa puissance, pourquoi aurait-il voulu faire croire à sa mort ?...

— Pour se délivrer des criailleries et ménager Venise. Mes amis, il faut nous assurer que ma fille est bien morte ; vous m'aiderez, n'est-ce pas ?

— Nous vous aiderons, madame, mais absolument pour donner à votre âme la tranquillité dont elle a besoin ; car, j'en ai la conviction navrante, nous ne verrons plus cet ange.

— Un instant, dit Pasquino, encore deux lettres à graver et je suis à vous.

Et l'ex-tailleur, se hâtant d'achever sa besogne, relut une dernière fois les deux lignes qui apparaissaient sur sa tuile et se leva en l'agitant.

— Voici, dit-il, qui fera demain au pape un fort désagréable réveil.

La Cressida ne tenait pas en place, et permit à peine à Schiavone de descendre dans la chambre de Néron, où, disait-il, il allait prendre des objets indispensables. En effet, il revint bientôt avec deux leviers de fer qu'il chargea sur son épaule, car Pasquino, toujours occupé de relire et d'accentuer l'inscription de sa tuile, se contentait de marcher à leurs côtés.

Au sortir du Colisée, ils allaient gagner Saint-Pierre aux Liens et de là le Quirinal, lorsque Pasquino, sous prétexte que c'était plus court, car on n'aurait pas trois collines à monter, déclara qu'il fallait absolument prendre par le Campo Vaccino, la place Navone et la Ripetta pour gagner Santa Maria del Popolo. Schiavone, en sa qualité de Vénitien, ne put s'opposer longuement à ce projet, et Cressida, malgré son impatience, dut se résigner à suivre cette route.

Pasquino marchait en avant et à pas précipités ; il riait tout seul, faisait des sauts de joie et brandissait sa tuile avec une énergie peu commune. Enfin, quand ils furent arrivés près de la porte de la place Navone, il fit prendre à ses compagnons nocturnes la petite rue où était située son échoppe abandonnée, et s'approcha de la statue mutilée dont nous avons parlé déjà et que, depuis la disparition du tailleur, le peuple appelait déjà Pasquin.

Pasquino déposa avec précaution sa tuile gravée sur le piédestal de la statue et se retira vivement du côté de la Cressida, à laquelle il offrit alors galamment son bras, car la route était encore assez longue.

— Que venez-vous de faire, ser Pasquino ? demanda la Cressida d'une voix triste.

— Peu de chose en ce moment, mais demain, au point du jour, ce sera beaucoup. Un distique latin que j'ai composé en l'honneur du saint-père. Vous en entendrez parler, je vous le jure.

— A quoi bon, fit la comédienne.

— A quoi bon? Eh! de pauvres vermisseaux comme moi n'ont pas d'autre arme que la satire et le ridicule! Et, croyez-moi, madame, un vers bien satirique fait plus mal aux grands de la terre que la perte d'une ville ou d'un gros bataillon.

Ils étaient arrivés devant l'église de Santa Maria, située, comme on sait, à la porte du peuple. Derrière l'église se trouvaient des pierres de taille en assez grand nombre, car des travaux intérieurs s'y accomplissaient. Schiavone eut bientôt trouvé une échelle qu'il appliqua contre une des fenêtres restée ouverte. Une fois dans l'église, il ouvrit une petite porte latérale fermant en dedans, et Cressida et Pasquino entrèrent.

Schiavone avait assisté, déguisé en laquais de l'ambassade, à l'inhumation de Leona, de sorte qu'ils ne perdirent pas de temps à chercher la dalle qui recouvrait l'entrée du caveau. Aidés de leurs pinces, ils l'eurent bientôt soulevée.

Un escalier roide s'offrait devant eux; mais l'obscurité la plus profonde, le noir du tombeau régnait dans ce caveau souterrain.

Heureusement, Pasquino avait étudié pour être prêtre, de sorte qu'il était assez au fait des us sacerdotaux : en conséquence, il alla droit à l'autel et s'empara sans vergogne de l'un des cierges de cire, qu'il alluma à la lampe du tabernacle.

Ils s'engagèrent tous trois dans l'escalier. Pasquino marchait le premier, puis venait Schiavone, soutenant Cressida, dont les jambes tremblaient.

Au milieu du caveau, porté par de hauts tréteaux de fer, était le cercueil du duc de Gandia. Il y avait longtemps déjà qu'après l'exposition publique et la cérémonie religieuse on l'avait soudé dans son enveloppe de plomb.

A sa droite, sur des tréteaux moins élevés, était un autre cercueil, mais il était en bois de chêne et sa paroi supérieure, son couvercle, était restée appuyée contre le mur.

— C'est là, dirent-ils tous trois en désignant cette bière ouverte.

Pasquino éleva son flambeau, et Cressida, s'avançant péniblement, jeta les yeux sur ce funèbre objet

Soudain, elle poussa une sourde exclamation, recula de deux pas, puis, se précipitant de nouveau vers la bière, y plongea ses mains fiévreuses et tomba aussitôt entre les bras de Schiavone.

Elle tenait à la main le scapulaire de sa fille.

Paschino et Schiavone jetèrent à leur tour les yeux dans le cercueil, et un double cri de stupeur et d'effroi s'échappa en même temps de leur poitrine.

Le cercueil était vide.

CHAPITRE XXXVII

La guerre aux barons.

Après avoir reçu les heureuses nouvelles qui lui arrivèrent de France, Alexandre VI ordonna qu'on fît des feux de joie et qu'il y eût des illuminations dans Rome, où la cour et les étrangers intéressés à ce succès donnèrent à l'envi des marques de leur joie extravagante.

Et, pour la circonstance, le pape distribua des indulgences. Quand nous disons *distribuer*, il serait peut-être plus prudent de dire *vendre;* car ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Église a le suprême talent d'octroyer ses faveurs.

Aussi, quand la lumière du jour eut succédé, le lendemain, aux torches, feux et lampions, tout le monde put-il lire, écrits ou plutôt gravés sur une tuile, des vers qu'une main inconnue avait déposés aux pieds de la statue qui, depuis la disparition du tailleur du quartier Navone, s'appelait décidément *Pasquin*. Ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait, et même, chaque matin, la foule avait pris l'habitude d'aller voir quelle était l'opinion de la statue sur les affaires du jour; absolument comme, du vivant du tailleur, on allait à son échoppe.

Voici quel était le sens du distique latin, éclos là pendant la nuit : il avait trait aux indulgences vendues, fort probablement, et présentait, disait-on, l'épitaphe anticipée du pape.

Les clefs, l'autel, le Christ, la chrétienté,
Furent vendus par Alexandre.
Il est vrai qu'on peut bien revendre
Ce que l'on avait acheté.

Point n'est besoin de dire si le distique eut du succès. Malheureusement, le préfet de Rome reçut l'ordre de faire pendre deux hommes qui, bien qu'ils ne se fussent jamais vus, *avouèrent* avoir collaboré pour cette œuvre d'hérésie infernale.

La famille Borgia fut naturellement la première à recueillir les fruits de la satisfaction de son chef. Lucrèce avait été nommée non plus seulement gouvernante de la ville de Spolète, mais de tout le duché, avec les prérogatives, avantages et redevances y attachés. C'était l'ériger positivement en souveraine, car jusque-là elle n'avait fait que de courtes apparitions à Spolète, qu'elle ne possédait que de nom. Elle devait partir le lendemain du jour des illuminations, et en attendant qu'elle vînt prendre le congé du pape, Alexandre avait fait venir son neveu, le cardinal Jean, lequel s'était tout à fait apprivoisé.

— Beau neveu, lui dit le pape devant toute la cour assemblée, remerciez-nous de ce que nous avons résolu de faire pour vous. Notre intention est de vous

investir de la haute dignité de légat *à latere* dans toute la chrétienté. — J'ai donné l'ordre qu'un consistoire s'assemblât à cet effet aujourd'hui, afin que vos pouvoirs vous fussent remis au plus tôt. Vous partirez dès après-demain, et vous vous rendrez à Venise avec une commission d'une importance extrême. Elle a trait à la prochaine entrée, en Italie, du roi de France. Je ne doute pas, cher neveu, que vos talents et votre habileté ne mènent à bien les négociations qui vous seront confiées.

— Je suis confus, très-saint père, répondit Jean, des bontés dont vous comblez votre serviteur indigne : croyez à toute la sincérité de mon dévouement. J'emploierai, pour votre gloire et la réussite de vos projets, tout ce qu'il y a en moi d'énergie et de connaissances.

— J'y compte bien, répliqua le pape en souriant. Vous êtes appelé, beau neveu, à remplacer mon bien-aimé fils César, et je me connais assez en hommes pour me fier à vous. Je n'ai point oublié l'espèce d'opposition que vous avez manifestée contre notre gouvernement, mais elle a confirmé en moi une opinion très-favorable pour votre mérite. Puissé-je être appelé, dans l'avenir, à vous recompenser encore plus efficacement. En vous envoyant nous représenter auprès des cours et des gouvernements étrangers, j'honore en même temps le saint-siége et ceux vers qui vous vous rendez.

— Il y a longtemps, très-saint père, que je demandais au ciel que l'occasion de vous servir me fût donnée, répondit le cardinal avec humilité.

— Je veux, reprit le pape, qu'à l'occasion de votre départ une manifestation éclatante prouve à tous le cas que je fais de votre chère personne. Le sacré collége tout entier accompagnera Votre Éminence jusque hors des murs de la ville, et un grand nombre d'archevêques et d'évêques vous accompagneront pour imposer aux souverains vers qui vous allez le respect qu'ils devront au noble représentant du saint-siége.

— Ce me sera une occasion, très-saint père, de faire honneur à votre triple couronne, en déployant dans mon ambassade toute la magnificence possible ; et cette splendeur répondra, je l'espère, à la haute illustration de la noble famille de Borgia.

— Nous vous remercions d'avance, mon cher fils, et tâcherons à votre retour de trouver quelque moyen de vous témoigner notre pleine satisfaction. — Mais asseyez-vous auprès de moi, s'il vous plaît, et causons un peu de vos richesses, en attendant Lucrèce.

Le cardinal obéit, non sans une terreur subite et secrète; car, par moments, il se demandait sérieusement si les richesses dont il regorgeait n'étaient pas la cause de toutes ces faveurs.

Bientôt arriva en grande pompe et appuyée au bras de son frère le prince de Squillace, donna Lucrezia Borgia. Un nombre infini de dames, de seigneurs et de prélats l'accompagnaient, qui devaient composer sa suite. Peu de jours aupara-

Le cercueil était vide. (Page 262.)

vant, son mari, don Alphonse d'Aragon, était parti sans prendre congé du pape pour les terres des Colonna, dans le dessein de se retirer ensuite à Naples. Don Alphonse s'était aperçu que le saint-père rêvait peut-être pour sa fille une alliance plus avantageuse que la sienne, car il conspirait déjà ouvertement avec le roi de France contre le royaume de Naples.

Le pape reçut Lucrèce dans ses bras et la fit asseoir à la place du cardinal Jean. Puis, après quelques instants de causerie à voix basse, il la baisa au front et la fit lever pour les compliments officiels.

— Vous allez donc partir, princesse, dit-il, vous allez donc quitter cette cour dont vous faites le plus précieux et le plus bel ornement. Hélas ! chère princesse, mon cœur saigne cruellement de cette séparation, mais la glorieuse mission qui m'a été donnée par le Seigneur exige que je me résigne aux plus durs sacrifices.

— Vous savez, très-vénéré père, répondit la blonde enchanteresse, que je n'ai jamais désiré le pouvoir, et que ma vie serait heureuse entièrement passée à écouter la voix harmonieuse de mes poëtes et les chants de mes musiciens.

— Il est temps de songer aux affaires sérieuses, donna Lucrezia. Votre frère don César travaille là-bas, auprès du roi de France, pour la plus grande gloire de notre maison ; il a besoin d'être secondé ici. J'ai besoin que le gouvernement de Spolète, dont je vous ai investie, soit uniquement livré à des mains pures et animées du véritable esprit qui me domine. La bonté de votre cœur, le généreuse élévation de votre âme, vos connaissances étendues me sont de sûrs garants de votre bonne administration, et je reconnais avec bonheur et fierté que Dieu a mis dans un faible corps de femme doué de la plus éclatante beauté qui se puisse voir, toute l'énergie et toute la science que peu d'hommes possèdent ou peuvent acquérir. — Allez, princesse, allez vers l'heureux pays de Spolète ; mes vœux et mes bénédictions vous y suivront.

Donna Lucrezia avança vers le pape un front que ses poëtes proclamaient le plus pur de toute la chrétienté, — et cela avec raison, car il était impossible de trouver, par la comparaison avec les antiques les plus précieux, un plus admirable modèle de pureté artistique.

Alexandre VI mit un baiser sur ce front d'ivoire couronné d'or, avec tout le respect d'un amateur passionné du beau.

— Je veux, chère fille, ajouta-t-il, assister du haut du balcon à votre départ et vous donner une dernière bénédiction.

Donna Lucrezia descendit du palais. La place de Saint-Pierre était littéralement remplie par ses équipages ; elle monta à cheval au bas de l'escalier de l'église, accompagnée du regard de son père, assis sur le balcon du Vatican, entouré des plus hauts prélats et du cardinal Jean, lequel jetait sur les magnificences de la gouvernante de Spolète un sourire de dédain.

Le cortége de Lucrèce ne manquait cependant pas d'un certain faste, si nous en croyons Tomasi.

Un grand nombre de fourgons chargés de meubles magnifiques précédaient sa marche ; ensuite venait une mule sur laquelle on avait trouvé le moyen de placer un lit dans toute sa longueur, richement garni et doublé, avec une couverture de velours cramoisi, semé de fleurs d'or, aux riches coussins, et, pardessus le tout, un dais *tout galant*, soutenu par des pages, — ce qui avait été imaginé afin que cette princesse pût s'y reposer et voyager à son aise, lorsqu'elle serait fatiguée du cheval. On avait mis sur une autre mule une selle à bras et à dossier, en forme de fauteuil richement brodé.

Marchaient ensuite la garde et la maison du pape, et le gouverneur de Rome avec un nombre considérable de soldats, après lesquels s'avança Lucrèce chevauchant entre son frère Guiffry et l'ambassadeur de Naples.

Derrière venait un nombre infini de cardinaux, d'évêques, de seigneurs et de dames, marchant deux à deux, mais que Lucrèce congédia quand elle fut arrivée à Ponte-Molle.

Tous ces honneurs rehaussaient certainement la famille du pape, ; mais, quant au respect et à la considération qui en devaient rejaillir sur la papauté, nous n'y croyons guère. Sans compter qu'à dater de ce jour, Lucrèce s'habitua à se voit entourée de semblables cortéges et que l'on vit, à la table du pape, des prélats la servir de leurs mains où brillait l'anneau consacré.

Pendant ce temps, le nouveau duc de Valentinois ne perdait pas de vue les desseins qui l'avaient conduit en France. Par son conseil, d'abord, une armée fut envoyée en Italie beaucoup plus tôt que ne l'avaient décidé le roi et ses conseils, devant laquelle, après quelques victoires, Ludovic Sforze s'enfuit précipitamment. Une fois Milan au pouvoir de ses troupes, Louis XII, qui était resté à Lyon, y accourut et y fit son entrée avec beaucoup d'éclat et de magnificence. Il était accompagné par le cardinal Jean Borgia, légat *à latere*, qui était venu de Venise, par les cardinaux de la Rovera et d'Amboise, par les ducs de Savoie, de Ferrare et de Valentinois, par les marquis de Mantoue, de Montferrat et de Saluces, par les ambassadeurs de Venise et de Gênes, et par une foule d'autres seigneurs. C'était à qui lutterait de luxe et de somptuosité, et César ne cédait à personne par l'éclat et la dépense, sachant bien qu'il ne serait pas longtemps à e être dédommagé.

Ainsi, pendant que César Borgia se préparait, de Milan, à réduire les barons vicaires de l'Église qui étaient dans la Romagne, le pape s'occupait. à Rome, à chercher un prétexte pour autoriser cette entreprise et la colorer des beaux noms de droit et de justice. Or, on sait que ce ne sont jamais les prétextes qui manquent.

Pendant les guerres des Guelfes, partisans des papes, et des Gibelins, partisans des empereurs d'Allemagne, la plupart des villes de la Romagne, de la Marche et de l'Ombrie furent usurpées par plusieurs familles puissantes. Afin de s'en conserver la possession, ces familles en prenaient la confirmation tantôt des empereurs et tantôt des papes, selon qu'ils étaient ou plus forts ou plus faibles ; mais les papes ayant fini par triompher en Italie, ces familles reconnurent la souveraineté de l'Église et reçurent l'investiture de leurs nouveaux domaines, à la charge d'un tribut annuel et sous le titre général de vicaires de l'Église.

Les barons ne payaient plus le tribut depuis longues années ; de là, juste ou non, le prétexte mis en avant par les Borgia ; si bien qu'une bulle déclara déchus tous ces petits princes.

Une fois Louis XII reparti pour la France, don César assiégea et prit Imola.

Puis, il se dirigea vers Forli. Un incroyable prestige commençait déjà à l'entourer. Quand on le voyait passer, sur les routes ou dans les villes, à la tête de ses cavaliers, l'épouvante gagnait les cœurs.

Il mit le siége devant Forli, où Catarina Sforza, femme et mère des Riari, s'était enfermée avec toutes ses forces. C'était une femme héroïque et qui refusa d'écouter toutes les sommations que lui fit le duc de Valentinois; mais ses murailles tombèrent devant l'artillerie, et elle fut contrainte de se retirer dans la citadelle. Son courage ne put tenir longtemps contre la supériorité de ses ennemis, et, après un assaut terrible à la suite duquel toute la garnison fut passée au fil de l'épée, la généreuse femme fut faite prisonnière. Don César l'envoya au château Saint-Ange.

Le soir même de cette victoire facile, il devait y avoir grande fête au camp de don César, à laquelle assisterait son cousin Jean Borgia, qui ne l'avait pas quitté depuis son arrivée de Venise, sanctionnant en quelque sorte par sa présence, en sa qualité de légat, tout ce qui se faisait au nom du pape.

Avant l'heure du festin, don César s'était enfermé avec don Michelotto dans un des petits compartiments de sa vaste tente.

— Tu as à me parler? demanda le duc dès qu'ils furent seuls.

— Oui, monseigneur, je veux vous annoncer une visite mystérieuse : quelqu'un qui vous arrive de Rome.

— Qui ? fit César sans pouvoir réprimer un tressaillement qui n'échappa point au capitaine.

César s'aperçut de l'attitude railleuse de Michelotto et reprit vivement : — C'est vrai, toutes les fois qu'il m'arrivera quelque chose de Rome ce sera ainsi, et pourtant tu pourrais t'être trompé.

— Trompé, monseigneur, en quoi?

— Tu prétends que le caveau de... le caveau, enfin, a été rouvert?

— C'était facile à vérifier. Le sacristain m'a affirmé avoir reconnu les traces d'hommes qui se seraient introduits dans l'église...

— Ah! fit César, je serai donc encore tourmenté de ce côté.... je croyais pourtant le moyen excellent... Michelotto, je ne sais qui me tient de laisser là toutes les gloires qui m'attendent en Romagne et d'aller finir mes jours aux pieds...

— Fi, monseigneur, fi!...

— Enfin, qui est arrivé de Rome?

— L'éminentissime expert en science diabolique.

— Corozaïm! Ah! je sais ce que cela veut dire, fit César en souriant.

— Corozaïm est caché dans ma tente.

— Qu'il y reste. Arrangez-vous ensemble, et, si cela est possible, que ce soit... pour ce soir même.

— Bien, monseigneur, c'est entendu, mais... Il n'y aura pas de malentendu, c'est toujours...

— Sans doute, va.

Comme don Michelotto n'en demandait pas davantage, il quitta la tente de son maître, sous laquelle venaient de se glisser deux jeunes filles d'une luxuriante beauté. Il fut attiré aussitôt à l'extrémité du camp par une rumeur assez vive. Les soldats de garde en refusaient l'entrée à plusieurs cavaliers de l'escorte d'une dame attendant à quelques pas.

— La Cressida ! s'écria Michelotto, en reconnaissant la courtisane et s'empressant de donner des ordres.

Il la conduisit à sa tente, gardée par deux pages, et remarquable entre les plus riches par sa magnificence, en l'assurant qu'aussitôt délivré d'un travail important, le duc s'empresserait de la recevoir. La Cressida n'avait jamais été plus belle, et sa bouche souriante montrait les plus belles dents du monde : Michelotto ne put faire moins que de lui témoigner son admiration.

— Vous ne mentez pas, capitaine ? demanda-t-elle avec un coup d'œil irrésistible.

— Le duc sera de mon avis, madame.

— Et vous êtes certain qu'il me verra avec plaisir !

— Son amour pour vous va renaître.

— Tant mieux ! fit la Cressida avec une joie toute en dehors, mais à laquelle le lecteur ne se méprendra pas.

— Et cependant, madame, le duc n'a pas oublié l'histoire de la villa. Il a toujours trouvé que vous l'aviez mal servi.

— Est-il possible d'aller s'imaginer de pareilles absurdités !

— Eh ! si nous n'avions pas soutenu nous-mêmes le siége du Caraccioli, nous aurions fort à penser.

— C'est de la folie ! fit Cressida, qui ne put s'empêcher de frissonner.

— Au demeurant, reprit Michelotto, il vaut mieux qu'il en ait été ainsi, peut-être...

— C'est vrai, ajouta vivement la comédienne, don César amoureux n'était plus don César !

— Telle est ma pensée, signora ; cependant il pense encore souvent à cette petite Leona.

— Bah ! fit la Cressida en haussant les épaules.

— Je n'ai jamais de ma vie été amoureux, moi, reprit le rude capitaine, mais je jure Dieu que si l'amour s'emparait de mon cœur, il n'y régnerait qu'en dernière ligne.

— Vous croyez cela, don Michelotto ? fit la courtisane en lançant au condottiere un regard chargé de toutes les séductions de cette nature étrangement douée.

— Certes ! répliqua Michelotto, qui soutint bravement le choc :— à mon avis, le Dante, Petrarca le divin, Ariosto, ne sont que des fats ridicules !

Un petit éclat de rire sec et strident suivit immédiatement ces paroles. La Cressida se retourna, effrayée et comme si elle s'attendait à voir un reptile.

— Corozaïm! fit-elle en aperçevant le visage hideux du juif, perdu dans l'ombre de la tente.

Michelotto comprit peut-être la signification de cet éclat de rire, car il reprit avec une sorte d'embarras :

— Je vous laisse, signora, et vais vous annoncer au duc.

La Cressida et le juif restèrent en présence. Celui-ci sortit de l'ombre et s'avança d'un pas ferme.

— Imbécile, dit-il, qui croit qu'on vous résiste!

— Que voulez-vous dire, maître?

— Que les astres sont pour toi, femme, et que ta destinée est étrange!

— Tu les as interrogés de nouveau?...

— A ton sujet, oui, la nuit qui a précédé mon départ de Rome.

— As-tu revu l'étoile de ma fille briller auprès de la mienne?

— Non, mais elle n'a pas disparu du firmament céleste!

— Dis-tu vrai, maître?...

— Par le Dieu de Jacob, c'est la vérité, répondit le juif en mettant la main sur sa barbe sordide.

— Ah! tu es d'accord avec...

— Avec quoi?... demanda vivement l'astrologue, avide d'aider pour l'avenir à sa science.

— Tiens! voilà pour la bonne nouvelle!... fit la Cressida en détachant un magnifique bracelet de son bras plus magnifique encore, et le laissant tomber dans les deux mains du juif, qui baisa le métal précieux avec la vénération de l'amant le plus passionné.

Don Michelotto revint au bout de quelques minutes, accompagné de six pages du duc, lesquels avaient pour mission de faire honneur à la courtisane en la conduisant à la tente du capitaine général de l'Église.

Une table somptueuse était dressée au milieu, et déjà se pressaient autour ceux qui avaient été conviés : c'était d'abord le cardinal Jean, puis les chefs de condottieri, Oliverotto da Fermo et Vitellozzo Vitelli, arrivés dans la journée pour suivre les événements en qualité de curieux, en attendant que le duc de Valentinois crût devoir les employer; — Yves d'Allègre, commandant des trois cents lances du roi de France; M. le bailli de Dijon, qui commandait quatre mille Suisses; Ramiro d'Orco, le comte de Bénévent, et quantité d'autres capitaines.

La venue de la belle Cressida fut considérée comme une bonne fortune par tous, car sa renommée d'esprit et de beauté était universelle; aussi don César fut-il flatté de lui céder la place d'honneur à cette table autour de laquelle circu-

laient les valets aux livrées éclatantes et des baladines dont les costumes diaphanes promettaient des danses enivrantes.

Cependant don Michelotto ne paraissait pas, et, tout en badinant avec Cressida, don César interrogeait l'entrée de la tente. Enfin le capitaine parut, précédé de ses deux pages, et don César, en lui faisant amicalement signe de prendre place, échangea avec lui un coup d'œil auquel personne ne fit attention.

La musique commença bientôt d'élever ses accords harmonieux au-dessus des chansons fredonnées à demi-voix ou des contes licencieux contés à plaisir, au grand contentement de tous. Par intervalles, les danseuses exécutaient des pas où la science de la volupté avait su dessiner de provocantes extases, et, au milieu de tout cela, la Cressida, buvant sans arrière-pensée, ayant un mot pour celui-là, un regard pour celui-ci, un sourire pour tous, répondait à toutes les paroles qui se croisaient, adressées ou non à sa royauté.

Don Michelotto avait à dessein mis la conversation de son entourage sur la fidélité en amour, et, après avoir écouté toutes les belles théories débitées sur ce chapitre intéressant, après avoir souri aux contes risqués cités en exemple, la Cressida s'écria d'une voix stridente :

— L'amour, c'est la folie!

— C'est bien à vous, Cressida, de parler ainsi, dit le duc, car vous avez réduit à ce piteux état le pauvre marquis Gaetano.

— C'est vrai, je l'atteste, dit le cardinal Jean; le marquis est allé s'enfermer dans Faenza avec son ami Astor Manfredi.

— En haine de moi, messieurs, dit César; il sait que nous voulons mettre le siége devant Faenza, et Gaetano brûle du désir de rompre une lance avec son rival.

— L'amour est en effet une passion égoïste et qui veut qu'on lui sacrifie tout! dit Cressida.

— C'est vrai! s'écria César, ayez plutôt vingt maîtresses qu'une seule. Un amour exclusif enterre une intelligence, annihile un homme! Loin, bien loin la contemplation d'un seul astre! Sentiments bourgeois! Fi! Parlez-moi de ces joyeuses orgies où le vin coule à grands flots, où les verres et les baisers s'entrechoquent, où les femmes échevelées rient et chantent, ivres et folles! Allons, Cressida, une chanson d'amour! Allons, pages, versez, versez, ces vins sont généreux!

— Tout le monde est gai ici, duc! fit la Cressida, excepté Son Éminence, toutefois, car depuis le commencement du souper elle n'a bu que de l'eau.

— Cousin, dit César, la Cressida dit-elle vrai?

— J'en suis garant, monseigneur, répondit M. le bailli de Dijon, qui était placé à côté du cardinal.

— Cher duc, répliqua Jean Borgia, c'est par ordre du médecin. — J'enrage, hélas! Chacun son tour!...

Et il se tourna vers un de ses pages.

— Donato, dit-il, à boire!

Le page, en ce moment occupé à batifoler très-sérieusement avec une baladine, sauta sur lui-même et ramassa précipitamment l'aiguière d'or auprès de laquelle se tenait, presque accroupi et dormant, un des pages de don Michelotto, et versa à son maître une eau pure comme le cristal.

Le cardinal l'avala comme si c'eût été le meilleur vin de Syracuse.

— Son Éminence est très-riche, dit-on?... fit le capitaine d'Allègre à l'oreille de Michelotto.

— Oh! répondit le condottiere, du train dont y va le cousin, il n'en jouira peut-être pas longtemps.

— Il est donc réellement malade?

— Il est attaqué d'un mal dont on ne revient guère, répliqua Michelotto avec simplicité; ce serait une grande perte pour le sacré collége.

— Mais des millions pour le pape... fit l'officier français en clignant de l'œil d'une façon significative et dont Michelotto ne comprit nullement la portée.

La fête continua, prenant à chaque instant des proportions plus échevelées; et avant qu'elle fût terminée encore, la Cressida fut conduite ou plutôt portée dans l'arrière-tente du général.

Livrée à elle-même, son œil s'assombrit et elle pleura; mais elle releva bientôt la tête sous un effort puissant de volonté.

— Il le faut! dit-elle avec résolution.

Tout à coup elle entendit retentir des pas précipités derrière la toile de soie et d'or, et ne douta point que ce ne fût César.

La Cressida composa son visage, et sa bouche laissa échapper le plus doux sourire; mais personne n'entra.

Seulement, une sorte de grincement se produisit au pied de la tenture, et elle vit la lame d'un couteau qui éventrait sans scrupule la riche étoffe dans sa hauteur; puis une tête passa par cette ouverture.

C'était Giorgio Schiavone.

— Je suis là, dit-il.

— Silence! fit la Cressida en jetant de ce côté, et de manière à cacher le gondolier, l'épais manteau de brocart dont elle s'était dépouillée; — il va venir!

CHAPITRE XXXVIII

Le duc de la Romagne.

Le duc de Valentinois se disposait à attaquer les autres villes de la Romagne, lorsqu'il en fut arrêté par les événements du Milanais.

Je suis là, dit-il... (Page 272.)

Il n'y avait pas dix minutes, en effet. que la Cressida s'était retirée du festin, qu'un envoyé du gouverneur Trivulce, parlant au nom du roi de France, fut introduit, réclamant immédiatement les troupes confiées à don César, sous les ordres d'Yves d'Allègre et du bailli de Dijon, lesquelles devaient aider à réduire les efforts de Ludovic Sforza, rappelé par les Milanais, mécontents du roi.

Il fallut obéir, et les charmes de la Cressida eurent tort, pour cette fois.

Le projet qu'elle avait combiné avec Schiavone échouait; celui-ci se rabattit d'un autre côté.

Le lendemain, don César partit pour Rome, la rage au cœur, car il avait compté conquérir la Romagne tout d'une haleine. Toutefois, malgré ce déboire momentané, le pape voulut lui faire une entrée triomphale, et on lui rendit des honneurs qu'on n'avait jamais prodigués à personne avant lui. Les fêtes durèrent plusieurs jours, et le second s'ouvrit par une cavalcade des plus extraordinaires : c'était à l'époque du carnaval, qui, bien que cette année qui ouvrait le siècle célébrât le jubilé, fut des plus licencieux.

L'orgueil des Borgia n'avait plus de bornes, et on recommença, deux jours après, un second triomphe, mais à la façon de l'ancienne Rome. Le duc s'appelait César, et, par la devise adoptée par lui, il manifestait fort ouvertement le désir qu'on le comparât au fondateur de l'empire romain : *Aut Cæsar, aut nihil,* — être César ou rien. La place Navone fut ornée, ce jour-là, plus magnifiquement que jamais, et la nature des emblèmes disait assez le genre de spectacle auquel l'ex-peuple-roi allait être convié.

Il s'agissait du triomphe de Jules César.

Onze chars à l'antique, drapés de pourpre, s'avancèrent dans l'arène : le seigneur figurant Jules César montait le dixième, et au-dessus de son front planaient des Renommées soutenues dans l'air par un mécanisme ingénieux. Dans le dernier char se tenait le César vivant, vêtu comme l'a peint Titien, et prenant pour lui-même les vivat chaleureux adressés par la foule à ces magnificences, dont une exhumation du passé n'était que le prétexte.

La cavalcade étant arrivée au Vatican, les Génies et les Renommées disparurent tout à coup du char du triomphateur romain, et d'autres absolument semblables, d'aucuns disent que ce furent les mêmes, vinrent se poser au-dessus de la tête du Valentinois et agiter des couronnes d'or au-dessus de ce front destiné à ceindre la couronne de fer. Chacun applaudit à cette ingénieuse surprise, et, seul, l'ambassadeur de l'Empereur se mordit les lèvres, car il voyait depuis longtemps avec dépit l'alliance de César avec le roi de France, et, dès ce jour, il comprit que cette alliance était surtout dirigée contre les envahissements de l'Empire.

Don César rayonnait ; mais au plus beau moment des exclamations enthousiastes, don Michelotto fendit la foule et s'approcha de son oreille :

— Monseigneur, dit-il, bonne nouvelle !

— Eh bien? demanda don César, qui vit bien, aux yeux de son serviteur, qu'il devait y avoir quelque scélératesse sous jeu.

— Il vient de mourir à Fossembrone.

— Sans soupçon ?...

— Quelques minutes avant qu'il expirât, son page de confiance s'est rappelé tout à coup que l'un des miens avait un peu trop touché à son aiguière d'eau pure.

— Voilà tout ?

— Il a poussé quelques soupirs et s'est écrié...

— Ne me le dis pas!... fit don César en fronçant les sourcils et repoussant Michelotto, qui se perdit dans la foule.

Cet événement, prévu dès longtemps, ne jeta aucun trouble dans l'âme de bronze de cet homme, et, quelques minutes après, son front avait repris toute sa sérénité.

Seulement, la nuit suivante, avant de se livrer au repos, il voulut savoir de Michelotto quelles avaient été les dernières paroles du mourant.

« — Hélas! rapporta le condottiere, je vois qu'il nous faudra tous suivre le même chemin que le duc de Gandia. »

— C'est vrai, répondit le duc sans sourciller; il sera enterré à Santa Maria del Popolo.

En effet, le surlendemain, le corps du malheureux cardinal Jean fut porté sans pompe et sans bruit à cette église, et l'on ne parla pas plus de lui que s'il n'eût jamais existé.

Tout triomphe a son lendemain, comme toute médaille a son revers.

La statue de Pasquino parla, jouant sur la devise du triomphateur.

Un parchemin, cloué sur le piédestal, portait ce distique, toujours en latin :

Être César ou rien!... Qu'il tombe de son char ;
Il sera bien plus près de rien que de César!

Le duc froissa avec colère la copie qui lui fut faite de l'épigramme.

— Et je n'écraserai pas ce misérable! murmura-t-il entre ses dents.

Peu de jours après, c'est-à-dire le quatrième dimanche du Carême, le pape convoqua une assemblée de cardinaux auxquels il proposa de créer le duc de Valentinois gonfalonier et généralissime de l'Église et de lui donner la rose d'or.

La présentation de la rose d'or est une cérémonie dont l'origine remonte à Léon IX, au onzième siècle. Elle consiste dans le présent fait par le pape à un prince ou à une princesse catholique d'une rose d'or, ou plutôt d'un bouquet de roses d'or enrichi de pierres précieuses et bénites expressément par le souverain pontife le quatrième dimanche de Carême, qu'on a appelé à cause de cela le dimanche des Roses.

Cette faveur était d'un prix inestimable, et aujourd'hui encore, elle n'est accordée que dans les plus rares circonstances.

Les cardinaux étaient toujours disposés à voter tout ce que proposait Alexandre VI. En conséquence, le pape s'en alla, revêtu de ses habits de cérémonie, à la chambre dite du Papagallo, où il bénit la rose à la manière accoutumée; après quoi il fut porté dans un palanquin à Saint-Pierre, tenant la rose à la main.

Il était précédé par le duc de Valentinois, marchant à pied, revêtu d'un habit de brocart d'or doublé d'hermine, dont la queue était portée par deux écuyers richement vêtus. Le duc était coiffé d'un bonnet ducal au sommet duquel brillait une colombe de perles, représentant le Saint-Esprit.

Le cortége arriva à Saint-Pierre, où le pape, après avoir béni le bâton de commandement et les étendards du généralat, donna à son fils la charge de gonfalonier, et lui présenta ensuite la rose d'or.

Don César porta la rose jusqu'à la cour de Saint-Pierre, où il se sépara du pape et se rendit ensuite à cheval au palais du cardinal Sclafenata, où il reçut les compliments des personnes de la première distinction, et présida une fête splendide préparée en son honneur.

Cependant, la guerre contre les barons romains devait être reprise au plus tôt, et, en présence de la bonne volonté du roi de France, il n'y avait plus qu'un seul empêchement : le manque d'argent. Or, les taxes ordinaires, la vente des bénéfices, les confiscations et les revenus du saint-siége ne suffisant plus pour remplir les coffres, bien qu'ils produisissent dejà des sommes considérables, il fallait avoir recours à un moyen plus général.

En conséquence, Alexandre VI fit courir le bruit d'une prochaine invasion des Turcs et publia deux bulles : l'une ordonnait, pour toute l'Europe, la levée du dixième de tous les revenus ecclésiastiques sans exception; et l'autre obligeait les juifs de tous les pays chrétiens à payer la même somme, une fois qu'elle serait connue. Il va sans dire que l'excommunication était le prix de la désobéissance; si bien que tous les chrétiens y contribuèrent, car les parties mises à contribution augmentèrent d'autant les charges de leurs tributaires et tenanciers.

Le pape vendit encore des indulgences, toujours sous peine d'excommunication envers ceux qui se croiraient assez vertueux pour pouvoir s'en passer. Les sommes recueillies ainsi furent immenses ; elles surpassent toute croyance, disent les historiens, et furent si prodigieuses, que le détail en paraît presque une fausseté. Il fallait bien faire la guerre au Turc : tout le monde y fut pris.

Pendant que l'or se ramassait de toutes parts, don César songeait au royaume de Naples, qu'il s'agissait de livrer au roi de France, bien que sa sœur Lucrèce fût l'épouse d'un prince de la famille du roi. Il est vrai qu'avec lui l'obstacle, une fois reconnu, n'existait pas longtemps : il s'agissait de rendre Lucrèce veuve.

Les séductions n'avaient pas été épargnées, et don Alphonse d'Aragon, sans défiance, était revenu à Rome, où Lucrèce était accourue, car elle aimait son mari. Don Alphonse fut de toutes les cavalcades, et comme il manifestait le désir de partir pour Spolète, une fête fut donnée en son honneur. La place de Saint-Pierre fut disposée en arène close pour des combats de taureaux à la mode espagnole. Les deux beaux-frères firent preuve de la plus heureuse adresse ; après avoir épuisé leurs flèches sur les animaux et les avoir rendus furieux, ils mirent pied à terre, et, armés chacun d'une longue épée à deux mains, ils luttèrent à qui abattrait le plus de têtes : la victoire demeura au prince d'Aragon, ce dont le duc de Valentinois se montra légèrement mortifié ; mais il en prit une terrible revanche.

Le soir même, un peu avant le souper, il fit venir don Michelotto et s'enferma avec lui.

Comme don Alphonse se rendait au souper, il fut attaqué au bas des degrés de Saint-Pierre[1] par une douzaine de coupe-jarrets : il reçut un coup de hallebarde à la tête et un second à l'épaule, un coup de poignard l'atteignit dans le côté et un coup de taille lui abattit deux doigts de la main, et en retombant l'épée le blessa grièvement à la jambe. Les assassins le laissèrent pour mort et s'en furent rejoindre, en grande hâte, une quarantaine de cavaliers qui venaient de se replier dans la place Saint-Pierre, après en avoir gardé toutes les issues afin d'empêcher les curieux d'approcher du théâtre du meurtre. Tous, ensuite, sortirent de Rome par la porte Portese.

Cependant don Alphonse n'était pas mort; on accourut à ses cris et on le transporta dans son appartement du Vatican, situé sur le grand jardin, et qu'on appelait la Tournelle. Le duc vint l'y visiter et fit paraître les marques de la plus vive douleur ; il donna, en sa présence, les ordres les plus sévères pour que les assassins fussent recherchés.

Quand don César voulait qu'il y eût des coupables, il y en avait toujours : en effet, un oncle maternel même de la victime, le vénérable Francesco-Maria Gazella, fut convaincu de cet assassinat, et des juges se trouvèrent, qui le condamnèrent à avoir la tête tranchée. Ce qui fut exécuté.

Alphonse se rétablissait à vue d'œil, et il faut dire que les soins dont l'entourait sa femme y contribuaient pour une large part; mais César l'avait condamné, et il n'avait pas pour habitude de laisser une entreprise inachevée. En conséquence, un matin, et sans qu'on pût savoir comment un tel événement avait pu se produire, Lucrèce, en entrant chez son mari, le trouva étranglé dans son lit.

C'était son troisième mari; mais don Alphonse était jeune et beau : elle tomba dans une sérieuse affliction et se retira à Nepi pour le pleurer en liberté; mais elle était partie avec toute sa maison et six cents cavaliers d'escorte. Don César, en l'entourant de cette garde, donnait à entendre que les ennemis de la famille des Borgia pouvaient attenter aux jours de la princesse et lui faire subir le sort de son époux; or, les assassins d'Alphonse auraient brûlé la chrétienté plutôt que de toucher à l'un des blonds cheveux de la divine Lucrezia, et déjà ils s'occupaient de la marier à un autre Alphonse, le fils du duc de Ferrare.

Depuis son retour à Rome, don César, une fois la nuit venue, s'enveloppait d'un long manteau, et, suivi du fidèle Michelotto, se dirigeait vers le couvent de Saint-Sixte ; seulement, ce n'était plus sa sœur qu'il y allait voir, comme au temps de ses rivalités avec son frère.

L'abbesse, bien qu'il ne fût plus cardinal, ne faisait pas difficulté de l'admettre

1. L'auteur, bien que les matériaux abondent, que les détails foisonnent en péripéties intéressantes, est forcé de passer rapidement sur ces faits, qui n'ont qu'un lien fort secondaire avec les personnages principaux du roman. (*Note de l'éditeur.*)

dans l'intérieur de la sainte maison ; et tandis que le capitaine restait au parloir, où les friandises ne lui manquaient pas, car son crédit était connu même au sein de ces retraites inaccessibles aux simples mortels, don César se dirigeait vers un bâtiment séparé et s'arrêtait devant la porte d'une cellule : il en poussait la porte, que rien ne pouvait fermer du dedans, selon la règle, et entrait.

Presque toujours il trouvait une jeune fille, non revêtue du costume religieux, agenouillée auprès d'un prie-Dieu et pleurant enveloppée dans une sorte de suaire.

C'était Leona.

Le soir de la mort de don Alphonse, César entra, comme de coutume, dans la cellule.

— Toujours vous! fit la jeune fille avec un suprême désespoir.

Le duc se mit à genoux auprès de la porte.

— Leóna, dit-il, Leona, tu le vois, je suis à tes pieds... Suis-je donc si redoutable, et n'auras-tu donc jamais un mot de pardon pour l'homme qui te supplie?

— Jamais! répondit la jeune fille d'une voix ferme.

— Et pourtant le réprouvé tombé dans l'abîme a l'espoir que Dieu aura un jour pitié de ses expiations et de ses larmes.

— Vos larmes, je n'y crois pas; vos expiations... Ah! qui sait si vous n'êtes pas entré ici avec les mains teintes d'un sang nouvellement versé!

— Leona! s'écria César, dont le sang afflua aux tempes et qui, se levant d'un bond, s'avança vers elle.

La jeune fille se réfugia vers son prie-Dieu, et, jetant sur le duc un regard de froid mépris, le cloua immobile devant elle.

— Meurtrier de mon père! vous savez bien que je vous hais!

— Ah! fit don César, l'Italie est à tes pieds, si tu veux, l'Italie qui va être à moi.

— Votre trône n'est pas couvert de pourpre, mais de sang!

— Leona, s'il le faut, pour avoir ton amour j'aurai le monde.

— Don César, je vous le dis : donnez-moi la liberté ou rendez-moi à la tombe.

— Ah! je t'aime! pourtant, je t'aime!...

Et don César fit encore un pas vers elle.

— Sortez!... fit la jeune fille, qui vit bien dans ses yeux qu'il était dompté.

Don César courba le front et quitta la cellule, puis le couvent.

Michelotto reconnut, à son air sombre, qu'il n'était pas plus heureux ce soir-là que les autres.

— Pourtant, monseigneur, dit-il, Corozaïm a des breuvages de toutes sortes et des philtres puissants.

— C'est son amour que je veux! s'écria le duc en tournant l'angle de la place de Saint-Pierre.

Le condottiere haussa les épaules et garda le silence.

— Essayons d'avoir le monde, se dit César le lendemain matin en s'éveillant.

Muni d'argent et soutenu de nouvelles troupes du roi de France, la guerre recommença dans la Romagne avec une vigueur extrême. Le duc prit, en quelques jours et presque sans coup férir, Pesaro et Rimini, et vint mettre le siége devant Faenza.

Faenza appartenait à ce charmant prince Astor Manfredi que nous avons entretenu dans les jardins de Cressida. Abandonné des Bentivogli, ses parents, de Florence et de Venise qui, par d'anciens traités, étaient obligés de le défendre, mais qui, pour le moment, étaient alliés du Valentinois, il ne s'en prépara pas moins à une vigoureuse défense.

Le duc avait les meilleures troupes et les capitaines les plus renommés de ce temps, mais Astor avait l'amour de ses sujets. En vain le canon mordit les remparts, en vain les plus furieux assauts furent donnés, le duc fut repoussé avec pertes. Les assiégés fatiguaient sans relâche leurs ennemis par une artillerie bien manœuvrée et par de fréquentes sorties, et l'hiver vint à leur secours. Don César leva le siége et se cantonna dans les villes voisines, non sans un dépit mortel de voir ses projets échouer devant une ville défendue par un enfant ; mais il se promit bien de redoubler de vigueur dès le retour de la belle saison, et résolut de vaincre ou de périr. En attendant, Cesène, Forli et Imola virent chaque jour se renouveler des fêtes dont les plus énervantes voluptés faisaient toujours la première condition.

Cependant, au milieu de ces orgies sans trêve, don César était soucieux, et personne n'osait en pénétrer le motif. Chacun l'attribuait à l'insuccès de ses premiers efforts contre Faenza; mais Michelotto secouait la tête et songeait, à part lui, qu'il fallait qu'il y eût quelque chose de surnaturel et qui, probablement, se rattachait à Leona, la seule fibre qui vibrât dans ce cœur d'airain.

Aux premiers beaux jours les colonnes du duc de Valentinois se remirent en marche vers Faenza, qu'il avait bloquée de telle sorte que les vivres y étaient devenus d'une rareté extrême.

Le duc campa du côté de la forteresse, et au moment où il délibérait avec ses officiers à quelle heure l'assaut serait donné, il aperçut, debout sur l'un des bastions, trois hommes, armés de toutes pièces, la visière baissée, et qui semblaient délibérer aussi de leur côté, — quoique, sur un bastion éloigné, on reconnût très-distinctement le prince Astor entouré des principaux habitants, et parmi eux le marquis de Valaparta.

Don César congédia ses officiers et garda Michelotto.

— Michelotto, dit-il, tu vois ces trois chevaliers, là-bas, aux noires armures et à la visière baissée... eh bien ! ce sont ces trois hommes qui défendent Faenza. Mes espions me l'ont affirmé, ils ont vu le visage de deux d'entre eux et ne peuvent mettre aucun nom sur ces visages.

— Et le troisième?...

— Le troisième n'a jamais relevé la visière de son casque. Astor Manfredi ne lui parle qu'avec déférence, et c'est lui qui ordonne et commande; — c'est un général habile, mais quel est-il?...

— Le cardinal de la Rovera, peut-être?

— Non, il était auprès de moi à Forli, et à Forli ces trois hommes étaient sur la brèche... Oh! ce sont les mêmes.

— Oh! monseigneur, êtes-vous certain de cela?

— Je te dis que je les reconnais. Leur manière de combattre, et puis leur acharnement à diriger leur coups plus particulièrement du côté où je me trouve. Ce sont des ennemis personnels... Ah! j'en ai tant!...

— Monseigneur, il y a dans ma bande des arquebusiers vraiment extraordinaires : où ils posent l'œil, ils envoient la balle ; voulez-vous que j'appelle l'un d'eux?

— Non, on croirait que j'ai peur; mais je te charge de ces trois mystérieux combattants, s'ils se trouvent à ta portée ou à celle des tiens...

— Soyez tranquille.

Don Michelotto s'éloigna préoccupé, lui aussi, de savoir quels pouvaient être ces trois défenseurs de Faenza, et dont l'un, surtout, paraissait être un haut personnage.

Le duc fit battre les murailles et tenta l'assaut en envoyant d'abord en avant les troupes françaises; mais ces troupes marchant en désordre, furent repoussées avec de grandes pertes. Trois jours après, l'armée entière marcha à la brèche, et les assauts se suivirent de si près que les Faentins plièrent. Don César était monté à une échelle et avait pu se maintenir sur un bastion ; il faisait rage et merveilles, frappant de l'estoc et de la taille, et couvrant le sol de morts et de blessés autour de lui, lorsque tout à coup il vit apparaître les trois chevaliers.

Sans leur donner le temps de faire un pas, il leur courut sus et choisit aussitôt celui du milieu pour son adversaire, tandis que Michelotto, qui le suivait, prit à partie, aidé des siens, les deux autres compagnons.

Une sorte de combat singulier s'établit entre ces deux hommes, animés tous deux d'une sourde rage; seulement l'un était calme et froid, tandis que l'autre, ignorant quel était son ennemi, semblait bouillonner de colère.

Cependant, la force prodigieuse dont était doué don César vint à bout de la science de son adversaire, et, après une lutte corps à corps muette et terrible, il parvint à le renverser.

Déjà César, la pointe de son épée sur la gorge de son ennemi, semblait plus avide de contempler ses traits et portait une main fébrile sur la visière de son casque, lorsque les deux autres compagnons, qui, sans doute, s'étaient débarrassés de Michelotto ou qu'on avait secourus, fondirent en même temps sur don César, et bien que privés d'épée l'un et l'autre, le renversèrent d'un coup d'épaule.

Une sorte de combat singulier s'établit entre ces deux hommes. (Page 230.).

Au même instant une troupe de jeunes Faentins fit irruption sur le bastion, et don César allait être immanquablement fait prisonnier si Michelotto n'eût reparu, rapide comme l'avalanche, et n'eût tiré son maître hors de la mêlée.

César revint à la charge avec de nouveaux soldats; mais les trois chevaliers avaient disparu.

Les assiégés parvinrent à le repousser, et il se fit dans les fossés de la place un tel carnage que le soir, en comptant les pertes faites, César ne put s'empêcher de dire :

— Encore trois journées comme celle-ci, et il ne me restera plus qu'à me faire non plus cardinal, non plus pape, mais simple moine dans le plus obscur couvent de France.

Cependant, il y a quelque chose de plus fort que la valeur et les excommunications; et ce que ne purent obtenir ni les armes du Valentinois ni les foudres du Vatican, le désespoir et la famine le firent. Faenza se rendit, mais à condition que l'on ne toucherait ni aux biens ni aux personnes des habitants, qu'Astor Manfredi aurait la liberté de se retirer où il lui plairait et qu'il pourrait toucher le revenu de ses domaines.

Le duc accéda à ces conditions et n'entra pas même dans Faenza; mais une fois qu'Astor fut sorti de la ville, se dirigeant vers Venise, une troupe commandée par Michelotto l'enveloppa et l'amena au camp du Valentinois. Au mépris de tout traité, le duc le fit partir immédiatement pour le château Saint-Ange. Il est vrai que le jeune prince avait formellement refusé de faire connaître le nom du chevalier inconnu dont la science stratégique avait si longtemps défendu Faenza.

— C'est Gonzalve de Cordoue, dit un jour Michelotto.

— Mon père lui a donné la rose d'or, il n'oserait pas me combattre.

— Celui qui vous aurait cloué sur le sol, monseigneur, ôterait une fameuse épine du pied du roi de Naples, et Gonzalve est sujet de l'Espagne.

— Envoie tout de suite des espions pour découvrir jour par jour, heure par heure, ce qu'est devenu Gonzalve depuis trois mois... Tu as peut-être raison, rien n'est à dédaigner.

Un courrier était parti pour annoncer au pape la reddition de Faenza; Alexandre y répondit par l'envoi d'un légat, lequel porta à César l'investiture du duché et le droit de porter le titre de duc de la Romagne.

— Et maintenant, dit-il, à Bologne, puis à Florence.

Sur ces entrefaites arriva au camp messer Nicolo Machiavelli, qui le complimenta.

— Les populations ne me comprennent pas, lui répondit César; elles ne voient que des questions personnelles là où règne cependant une grande idée.

— Peut-être ne sont-elles pas mûres encore pour songer sérieusement à constituer une Italie indépendante.

— Eh bien, messer Nicolo, allez à Faenza, et parlez à ces braves gens. Faenza est une ville de premier ordre. Rattachez-la à nos projets ; que par son exemple toute la Romagne me donne des volontaires, et l'avenir est à nous.

— J'y tâcherai, répondit le Florentin.

Il partit le lendemain pour Faenza, tandis que don César se dirigeait vers Bologne, qui appartenait aux Bentivogli.

— Il dit *nous* maintenant, pensait Machiavel, il dit *nos* projets... Soit!

CHAPITRE XXXIX

Ni poignard, ni poison.

Cependant le roi de France s'opposa à ce que don César assiégeât Bologne, qu'il s'était engagé, par traité, à protéger et à défendre ; de sorte que celui-ci tourna ses armes contre la Toscane. Le moment lui semblait favorable, car les Français étaient occupés à s'emparer du royaume de Naples, et la confusion la plus grande régnait à Florence.

Néanmoins il crut devoir employer la ruse, et envoya prier les magistrats de lui donner passage sur leurs terres et de le fournir de vivres pour ses troupes; puis, sans attendre la réponse, il marcha jusqu'à Barberino en s'emparant de tout ce qui était nécessaire à son armée. Florence épouvantée lui envoya des ambassadeurs; mais Machiavel n'était pas avec eux, il en eut bon marché.

D'ailleurs, le secrétaire de la Seigneurie, nous l'avons vu, voulait le voir, provisoirement, souverain de toute l'Italie, et peut-être avaient-ils comploté entre eux la marche à suivre. En proposant aux républicains de Florence de recevoir Pierre de Médicis, c'était tâter le terrain : et comme Pierre de Médicis était exécré, la bonne volonté qui serait montrée à son égard ne devait pas être difficile à détourner plus tard.

Mais le roi de France, en voyant ses propres succès du côté de Naples, se demanda s'il avait réellement besoin de l'appui du Valentinois, et s'il ne valait pas mieux garder pour lui ces belles provinces. Il ne comprenait pas alors qu'il n'était qu'un étranger en Italie et que l'Italien préférera toujours même le despotisme d'un *prince italien* à la domination la plus douce qui pourrait lui venir de l'étranger. Il ne vit que l'ambition des Borgia, Italiens malgré leur origine, et il en eut peur; il s'effraya à l'idée d'avoir un voisin aussi redoutable que ce futur roi d'Italie, dont il ne pouvait méconnaître le génie et qui pouvait rêver l'empire de Charlemagne. Et puis, les Borgia avaient su se faire assez d'ennemis pour que de telles pensées germassent dans l'esprit de Louis XII. Cette instinctive jalousie perdit don César et ne sauva pas l'Italie. Du reste, cet étrange jeu de bascule politique devait se reproduire souvent, dans les siècles suivants, et enrayer toujours cette sublime question de l'Italie une et forte.

Forcé de se retirer encore devant la volonté du roi de France, César se rabattit sur Piombino. Il prit Sugheretto, Scarlino, l'île d'Elbe, et, laissant son lieutenant Vitellozo Vitelli sous les murs de Piombino, se rendit à l'armée du roi de France, qui assiégeait Capoue, et dont il espérait regagner l'amitié.

Capoue tombée, don César n'ayant daigné prendre, pour sa part de butin, que quarante des plus belles dames ou religieuses du pays, s'en alla rejoindre sa propre armée, assuré de nouveau de la protection de Louis XII.

Il convoitait les États d'Urbin; mais le duc, Gui d'Ubaldo de Montefeltro, aimé de ses sujets, avait une armée considérable et composée d'excellentes troupes. Don César lui persuada de lui prêter six mille lances pour l'aider à conquérir Camerino, en lui promettant de partager ensuite cette seigneurie des Varani. Le duc d'Urbin était feudataire du saint-siége, il ne pouvait refuser sans félonie; mais une fois qu'il eut livré ses troupes, don César marcha contre lui et s'empara de ses États. — Le duc d'Urbin parvint à s'enfuir et fit immédiatement passer un avis de cette perfidie du Valentinois à son frère, le cardinal de la Rovera; ce dont celui-ci profita en se tenant sur ses gardes.

Camerino ne put résister longtemps, et ses princes, Jules César de Varano et ses deux fils, furent étranglés, toujours au mépris des traités.

Les lieutenants du duc de la Romagne étaient pour la plupart des capitaines de grand mérite, et Vitelli, Orsini, Gravina et da Fermo commençaient à exciter sa jalousie : il s'inquiétait de leur puissance, et Vitellozzo Vitelli surtout lui semblait le plus redoutable, vu les succès qu'il avait obtenus en Toscane, malgré le roi de France. Il ne trouva pas de meilleur moyen, pour lui rompre en visière et motiver une agression, que de le désavouer dans ses entreprises et lui imputer à crime tout ce qu'il avait entrepris contre les Florentins. Vitellozzo, révolté de cette duplicité, n'en fut pas néanmoins très-surpris; mais il résolut d'en tirer vengeance, et s'associa les Orsini, Baglioni et Pandolfo Petrucci. Tous portèrent leurs plaintes au roi de France. Le roi venait de se réconcilier avec César et les reçut fort mal. Cela se compliquait encore de l'accord de Venise avec les mécontents.

Et Venise, malgré sa prudence, apportait dans la querelle le ressentiment de l'injure faite au général Caraccioli.

Cependant, usant de l'étrange puissance de fascination qu'il possédait au suprême degré, don César parvint à apaiser les vengeances et à ramener ces capitaines. Il fit pleuvoir sur eux les faveurs et les richesses, leur abandonnant sans vergogne des provinces entières à piller. Quand il les tint dans sa main, il donna l'ordre à Paolo Orsini, à Vitellozzo et à Liveretto da Fermo de marcher vers Sinigaglia, où tenait Jeanne de Montefeltro, duchesse d'Urbin, pour son fils, que le cardinal de la Rovera avait envoyé en France.

La ville fut prise, et dès que don César en eut reçu la nouvelle, il accourut pour recueillir les fruits de la victoire.

Mais il se préparait à Sinigaglia une étrange entreprise.

Au moment où le duc sortait de Fano à la tête de sa cavalerie pour faire son entrée à Sinigaglia, Oliverotto da Fermo et Vitellozzo Vitelli étaient enfermés dans une chambre secrète du château, en compagnie de quatre hommes masqués.

Ces hommes leur étaient apparus tout à coup la première nuit qu'ils passèrent dans la ville, et ils les reconnurent facilement pour ces mystérieux défenseurs de toutes les villes assiégées par don César.

— Voici assez longtemps qu'il vous trompe, disait le plus important des quatre hommes masqués; croyez-moi, messieurs, ne vous laissez pas aller à ces désirs de générosité qui ne peuvent tourner que contre vous-mêmes. Vous avez affaire à l'âme la plus tortueuse, et vous l'avez vu assez souvent à l'œuvre pour être certains qu'il n'a pu oublier les griefs qu'il a contre vous.

— Nous lui sommes utiles, dit Vitellozzo, et il a besoin encore de nos épées.

— Il n'en a plus que faire, les peuples se laissent gagner; il a su leur persuader qu'il combat pour eux et qu'il veut les délivrer de leurs tyrans. Ne voyez-vous pas combien les villes tiennent peu? Les soldats se débandent, la trahison paralyse les efforts; il va, il arrivera. Il colore ses usurpations et ses violences d'un grand mot, il doit triompher. C'est à nous de l'arrêter dans sa marche; vous m'avez promis votre coopération, reculez-vous?

— Non! répondirent Vitellozzo et da Fermo avec force.

— Il a juré votre mort, il vous trahit; il faut le prévenir et le tuer sans pitié.

— Pauvre Italie!... fit un des hommes masqués.

— Ami, dit l'autre en lui serrant la main, pas de regrets.

— C'était pourtant l'homme du destin!... répliqua le premier.

— Non, ne dites pas cela!... reprit celui qui avait parlé aux condottieri; et d'ailleurs, qu'importe que l'Italie souffre encore dix ans, vingt ans, cent ans s'il le faut! Un autre homme se lèvera. Mais qu'elle ne soit pas livrée à un pareil monstre!...

— Voyons, fit Oliverotto, entendons-nous bien.

— Nous sommes ici dans une chambre qui, par un secret, communique à celle qu'habitera don César. Qu'il y entre, et cela vous regarde, et nous nous chargeons, nous quatre, de vous faire libres.

— C'est dit, répondit Vitellozzo, attendez.

— Partons vite, répliqua da Fermo, il est temps de le rejoindre.

— Si vous m'en croyez, vous n'irez pas ensemble à sa rencontre, l'un de vous restera à Sinigaglia; il faut qu'il entre dans la ville et de là dans le château. Si vous quittez ensemble la ville, il pourrait n'y pas rentrer : tout est à craindre avec un pareil homme, je vous le répète.

Les condottieri goûtèrent le conseil et rejoignirent Paolo Orsini et le duc de Gravina. Oliverotto resta dans la ville avec sa brigade, logée dans les faubourgs; mais Vitellozzo paraissait triste et abattu, et tous ceux qui connaissaient sa valeur en témoignèrent leur étonnement. C'était un pressentiment.

Les trois généraux arrivèrent sans défiance, accompagnés d'un petit nombre d'officiers et montés eux-mêmes sur des mules, au-devant du duc de Valentinois, qui s'était arrêté, entouré de ses troupes et d'une réunion de capitaines, de princes et de prélats, dont faisait partie Machiavel, au pont bâti sur une petite rivière qui descend des montagnes, lesquelles montagnes forment à cet endroit avec la mer une espèce de défilé.

Don César les reçut avec sa grâce accoutumée ; mais un coup d'œil lui avait suffi pour s'apercevoir qu'Oliverotto manquait : ce coup d'œil se reporta sur don Michelotto, qui comprit.

— Çà, s'écria le capitaine, je ne vois pas don Liverotto ?

— C'est vrai, fit don César, interrogeant les généraux du regard.

— Il est occupé à masser sa brigade sur le chemin que doit parcourir Votre Altesse, répondit Vitellozzo.

— Eh ! ne pouvait-il charger un de ses officiers de ce soin? dit César avec effusion. — Michelotto, continua-t-il, allez le prier de se joindre à nous ; la fête ne peut être complète sans le prince da Fermo.

Michelotto tourna bride et se dirigea au galop vers Sinigaglia, où il fut reçu à bras ouverts par Oliverotto, lequel, dans la crainte de lui donner des soupçons, ne fit aucune difficulté d'aller joindre le duc.

Ils chevauchaient donc ensemble au bord de la mer, faisant assaut de gracieusetés et se rappelant les belles fêtes de Rome.

— Oui, Rome a ses charmes, dit Oliverotto avec un soupir.

— Sans compter, dit Michelotto, qu'un coup d'épée s'y paye parfois plus cher que vos grandes batailles de tout un jour en rase campagne.

— Nous autres gens de guerre, monsieur l'Espagnol, reprit Oliverotto avec arrogance, nous ne savons frapper que par devant, à armes égales, à armes loyales.

— Oui-da ! signor général, le mot me semble piquant, pour un gentilhomme qui a si bien su hériter de son oncle une principauté !

— C'est une affaire entre Dieu et moi, répliqua le général avec rudesse.

— Eh ! fit Michelotto en souriant, Dieu a de la mémoire...

— Et don Michelotto est homme peut-être à vouloir le servir gratuitement, dit le général avec aigreur et non sans un certain effroi.

— Oh ! l'essentiel, pour moi, est que vous serviez fidèlement le duc de Valentinois.

— Je puis donc compter sur une longue vie, dit le prince en rougissant, mon dévouement à Son Altesse est connu.

— Vous lui avez gagné des batailles.

— Cependant, don Michelotto, il ne faut pas préjuger de ces sortes de choses, et la mauvaise fortune peut vous accabler sans motif ; c'est pourquoi je vous conjure, si jamais vous aviez à vous mêler de mon trépas, et je vous dis cela parce que je vous sais brave, je vous conjure donc d'accepter un combat qui me permettra du moins de mourir comme j'ai vécu, les armes à la main.

— C'est une étrange prière que vous m'adressez là, signor da Fermo, dit le capitaine sans pouvoir cacher son émotion.

— C'est celle d'un homme qui a peur de l'échafaud ou de la mort entre quatre murailles, par le poignard ou le poison.

— Oh! quelle idée!

— C'est chose convenue, n'est-ce pas?

— Quoi?

— Pas de poignard, pas de poison...

— Eh! quelle lugubre pensée, et du diable si jamais... Mais je veux vous contenter, corbleu? je vous le promets, pas de poison, pas de poignard...

Il se serrèrent la main, et don César, auprès duquel ils arrivaient en ce moment, sourit à la vue de cette cordiale entente.

César embrassa Oliverotto, comme il avait embrassé les autres généraux, et tous alors s'avancèrent vers la ville; César marchait en tête et les autres confondus avec les officiers qui étaient à la suite.

Seulement, une chose singulière et qui échappa aux princes condottieri, c'est que chacun d'eux se trouva flanqué à droite et à gauche d'un des capitaines ou des gentilshommes venus avec César, et que ces seigneurs les accablèrent de tant de civilités qu'ils ôtèrent au duc de Gravina et à Paolo Orsini toute appréhension.

Quant à Vitellozzo, il ne pouvait surmonter ses pressentiments, et Oliverotto était trop préoccupé de l'embuscade des quatre hommes masqués pour songer à sa propre sûreté.

Ils arrivèrent ainsi devant le château, et don César affectant, selon sa coutume, des façons de souverain, les invita à la collation préparée par eux-mêmes à son intention. Ils acceptèrent, et tous pénétrèrent dans le château.

Une grande table, somptueusement parée et chargée de mets et des vins les plus exquis, était dressée dans la salle des gardes, mais don César manifesta le désir de quitter l'armure, et, à cet effet, les princes le conduisirent jusqu'à l'appartement qui lui avait été préparé.

Ils gravirent un large escalier, au haut duquel s'ouvraient plusieurs salons magnifiquement ornés. Don César les laissa dans le dernier de ces salons et entra, suivi de ses pages et de ses écuyers, dans la chambre voisine, dont, à travers les portières un instant soulevées, Vitellozzo et Oliverotto sondèrent les profondeurs, l'âme saisie d'une vague inquiétude. Machiavel avait suivi César.

Les princes attendirent le duc, pour lui faire honneur jusqu'à la salle du festin; mais ils ne tardèrent pas à remarquer que s'ils avaient accompagné don César jusque-là, leurs propres officiers et ceux du duc étaient restés en bas.

Ils n'étaient pas cependant seuls dans ces salons, car une trentaine de figures inconnues venaient de se joindre à eux, lesquelles avaient une apparence assez sinistre et les examinaient curieusement.

Les quatre princes avaient à peine eu le temps de se communiquer du regard ces impressions, lorsque don Michelotto entra, sortant de la chambre du duc.

— Aux épées! s'écria-t-il aussitôt.

Les trente soldats se précipitèrent sur les quatre princes, avec toute la précision d'un coup prémédité, et les saisirent.

Vitellozzo cependant avait eu le temps de tirer son épée, et fit lâcher prise à ceux qui s'étaient d'abord approchés de lui ; mais la stupeur d'Oliverotto et l'indignation de Paolo Orsini et du duc de Gravina furent telles qui ne purent appuyer sa résistance : c'étaient pourtant d'assez vaillants hommes de guerre pour espérer réduire à eux quatre une poignée de coupe-jarrets comme étaient probablement les hommes commandés par Michelotto. Il y eut néanmoins un grand tumulte de cris et d'imprécations contre la trahison du duc de Valentinois, dont celui-ci rit de bon cœur en les entendant.

Toutefois, et craignant que l'entreprise de Michelotto ne vînt à échouer, il se hâta de lui envoyer ses écuyers et ses pages pour renfort.

Il resta seul avec Machiavel.

— Eh bien ! maître, dit-il, toute la Romagne est à moi.

— Est-ce que les cris que nous entendons d'ici en sont le signal, monseigneur ?

— Oui.

— Ah ! prenez garde, voici de la violence dont on pourra vous demander compte.

— Quoi ! ne m'avez-vous pas dit, maître Nicolo, qu'il faut que le lion sache revêtir à propos la peau du renard ? J'ai attiré quatre de mes ennemis dans mon terrier, je les y tiens, c'est au tour des autres !

— Monseigneur, Florence ne pourra pas se conquérir de la sorte, et Florence est le cœur de l'Italie.

— Aussi ai-je d'autres projets concernant cet État, sans la possession duquel rien n'est fait. Voulez-vous vous asseoir là et écrire ?

— Écrire?... fit Machiavel avec défiance, tout en s'asseyant devant la table que venait de lui indiquer le duc.

— Le roi de France commence à apprendre ce que sont les revers de la fortune ; son étoile pâlit du côté de Naples, et Gonzalve de Cordoue ne cédera pas le terrain du roi son maître sans de terribles hécatombes. Ne trouvez-vous point qu'il est temps d'agir à Florence?

— Monseigneur, répondit le Florentin en prenant la plume, je suis disposé à écrire ce que vous désirez, mais il y a une chose à laquelle vous n'avez pas songé : c'est que la Toscane veut être consultée.

— Elle ne veut plus des Médicis, elle l'a assez clairement manifesté lorsque j'ai mis en avant ce fantôme de duc qui a nom Pierre de Médicis ; elle ne voudra pas de la France.

— Monseigneur, Florence, — et quand je dis Florence je dis la Toscane, — Florence est républicaine ; je crois qu'avant de songer à s'emparer du gouvernement, il serait convenable de pratiquer chez elle ce que vous avez si bien fait

Ils chevauchaient donc ensemble au bord de la mer. (Page 286.)

déjà en Romagne et dans les États de Rome. Vous avez abattu la plupart des petits tyrans, les Colonna, les Orsini, les Manfredi, les Montefeltri, les Vitelli, et tant d'autres dont vous avez coupé les têtes, mais sans vous inquiéter des racines. Vous aviez vingt ennemis, vous en avez mille. A Florence, il y a des têtes à abattre aussi ; mais c'est rude besogne, car ceux qui les portent sur leurs épaules, sont, à bon droit, adorés du peuple.

— Que faire alors ? conseillez-moi, maître Nicolo : Florence est dans votre main, je le sais.

— Les peuples veulent être consultés, dit le Florentin en regardant le duc, je vous l'ai dit.

— Eh bien! qu'ils s'assemblent en comices, je ne demande pas mieux! Faites, cela vous regarde.

— Ce n'est pas celui qui a envoyé au bûcher Geronimo Savonarola que le peuple de Florence voudra pour souverain.

— Ah! fit César qui se vit plus loin du but qu'il n'avait pensé.

— Vous voulez mettre sur votre front non-seulement la couronne de fer des rois lombards, mais celle de Florence, de Naples, de Gênes et de Venise, et vous avez appelé à votre aide l'étranger. Vous avez dit au roi de France : Prenez d'abord, nous partagerons ensuite. — C'est de l'habileté, mais ce n'est pas de la droiture comme l'entendent les peuples. Il fallait que le roi de France combattît avec vous et non vous avec lui ; — vous avez renversé l'ordre : Florence, qui voit déjà le Milanais en la possession de Louis XII, l'appelle et le veut pour roi.

— Malédiction!... fit César.

— Tout n'est pas désespéré cependant, monseigneur ; imitez le roi Louis XII : s'il vous défend d'entrer en Toscane, c'est qu'il vous désavoue ; passez outre, osez rompre ouvertement avec lui, c'est facile. La papauté a toujours son prestige, feignez de travailler pour elle seule et non plus seulement pour vous.

— C'est reculer d'un siècle, messer Nicolo.

— Aimez-vous mieux que le successeur d'Alexandre VI suive cette voie? si le cardinal de la Rovera lui succédait, vous assisteriez très-certainement à ce spectacle.

— Cela ne sera pas.

— Qu'Alexandre VI vienne à Florence, toutes les haines s'éteindront ; ce ne sera pas un Borgia qu'on recevra, mais le pape. Le peuple ignorant tombera à ses pieds ; mais hâtez-vous, hâtez-vous, car d'ici à peu d'années, les consciences s'ouvriront, et quand la lumière sera faite, le pape ne sera plus qu'un homme.

— C'est un abîme!... fit César en baissant le front.

— Pensez-y, monseigneur, fit Machiavel en se dirigeant vers la porte. Après le souper, ou demain matin, j'écrirai à Florence.

— Le duc le laissa s'éloigner et prit la place qu'avait quittée le Florentin.

— Quel jeu joue cet homme?... murmura-t-il entre ses dents ; — me trompe-t-il?... Ne suis-je entre ses mains qu'un instrument?...

Il avait oublié en ce moment le souper qui l'attendait, les princes qu'il venait de faire prisonniers, et restait, la tête entre ses deux mains, plongé dans l'immense chaos de ses rêves.

Il n'entendit pas alors un léger craquement retentir derrière lui, et il vit encore moins un haut dressoir de chêne sculpté qui se détacha de la muraille et

sembla tourner sur lui-même, comme s'il eût été retenu à la muraille par des gonds.

Quatre hommes, l'épée à la main, cuirassés, casqués et masqués, sortis de derrière ce meuble, entourèrent la table, et l'un d'eux, posant le pommeau de son épée sur la table, en frappa le velours avec force.

— César, dit-il, ton heure est venue !

Le duc releva la tête et reconnut immédiatement les trois hommes d'Imola et de Faenza ; mais renforcés, cette fois, d'un quatrième champion.

Il jugea d'un coup d'œil l'imminence de sa position, et ne perdit pas une seconde à délibérer en lui-même ; c'était l'homme des inspirations du moment. Il se leva donc, rapide comme la pensée, et écartant d'un bond terrible celui qui se trouvait devant lui, il arriva à l'autre bout de la salle en tirant son épée et se mit en défense, tout en appelant à l'aide.

— A moi ! à moi ! fit-il en jetant un regard de rage vers la porte que lui barraient ses ennemis.

Les quatre chevaliers fondirent en même temps sur lui, l'épée haute ; mais ils avaient affaire à un rude adversaire, à un homme qui, d'un coup de taille à revers, abattait la tête d'un taureau.

Ils regrettèrent certainement de ne point l'avoir frappé dès leur entrée dans la chambre, et sans attendre qu'il les aperçût ; mais ces réflexions venaient trop tard, il ne s'agissait plus que de combattre.

César s'était acculé dans un coin et opérait des mouvements d'épée terribles qui empêchaient les assaillants de le prendre de côté : il se bornait à parer, car l'attaque lui était interdite sous peine de perdre les avantages de sa position.

— A moi ! à moi, Michelotto ! ne cessait-il de répéter au milieu du silence de ce combat, et s'étonnant de la froide impétuosité de ces quatre hommes, dont il n'avait pas même la ressource d'entendre et de pouvoir reconnaître les voix.

Bien qu'il n'eût reçu aucune blessure, vu son adresse et sa force, il commençait à se lasser. Sa rage en était d'autant plus grande qu'il s'était aperçu que, sur les quatre combattants, un seul se servait de son épée en soldat, en chevalier consommé dans le métier des armes, et que s'il eût pu, soit le mettre hors de combat, soit se débarrasser des trois autres, la lutte serait égale.

— A moi ! à moi, Michelotto !... répétait-il, la langue épaisse et comme si sa voix s'arrêtait à son gosier desséché.

En ce moment, des bruits de pas précipités se firent entendre au dehors, et bientôt la porte s'ouvrit sous la pression de Michelotto, qui entra l'épée au poing, et suivi du comte de Bénévent et de quatre officiers du Valentinois.

César reprit courage et, animant de la voix ces défenseurs tardifs, se jeta sur les assaillants, qui se rapprochèrent tous quatre l'un de l'autre et ne combattirent plus que comme un seul homme, reculant pied à pied et sans se laisser

intimider par les cris poussés par ceux qui, désormais, leur étaient supérieurs en nombre et, probablement aussi, en science militaire.

— Il faut les tuer, ou savoir qui ils sont !... s'écria César en chargeant vigoureusement.

— Les démons! dit Michelotto, mon épée s'ébrèche sur leurs armures!

Cependant, les quatre mystérieux champions étaient parvenus auprès du haut dressoir qui leur avait donné accès dans la salle, et qui était resté éloigné de la muraille. Ils tournèrent dans la direction de l'ouverture qu'il offrait et, toujours silencieux, empêchèrent les défenseurs du duc, qui comprenaient instinctivement la tactique, de le repousser en place.

Bientôt, l'un des quatre hommes masqués disparut derrière le meuble, puis un second, — et les deux autres, soutenant à eux seuls le choc des sept combattants, avaient sans doute mal calculé leurs forces, car l'un d'eux tomba sur le sol, percé d'un coup d'estoc au défaut de la cuirasse. Un cri de triomphe accueillit ce succès, dont profita immédiatement celui qui restait seul pour faire un pas en arrière, afin de rejoindre ses compagnons disparus.

Mais César et les siens comprirent cette manœuvre et, ne voyant pas reparaître les autres, ne doutèrent pas qu'une issue secrète ne leur offrît une retaite sûre. C'est pourquoi, et sur l'ordre rapidement énergique de César, tous se jetèrent en même temps en avant, l'épée basse, les uns se servant des épaules, les autres de la tête comme d'un bélier.

A ce mouvement, le chevalier inconnu avait subitement fait retraite en arrière et, d'un bras vigoureux, avait ébranlé le lourd dressoir de chêne, qui tomba avec un fracas effroyable sur les assaillants.

Une horrible imprécation accompagna la chute imprévue de ce meuble, et quand César releva la tête, le chevalier avait disparu.

Seulement le vide laissé par le meuble gisant sur le sol laissait apercevoir des fissures dans la muraille, et décelait la porte derrière laquelle s'étaient retranchés les trois hommes masqués.

Le duc avait fait pénétrer son épée dans les fentes de cette porte, mais la lame s'était brisée pendant que Michelotto et l'un des officiers essayaient vainement d'enfoncer le panneau à coups de pied ou d'épaule.

— Duc de Valentinois, dit une voix derrière cette porte impénétrable, tu sauras qui nous sommes à ta dernière heure, car c'est une guerre à mort que nous t'avons jurée.

Don César se précipita, sans répondre, du côté de celui des chevaliers qui était resté inanimé parmi les débris du dressoir, et s'agenouillant devant lui, détacha d'une main fébrile les boucles de son casque.

Une fraîche figure de jeune homme s'offrit à sa vue.

— Le marquis Gaetano ! s'écria-t-il, en réfléchissant profondément ; — à Faenza, il combattait visage découvert... Les trois autres quels sont-ils?...

— Futur roi d'Italie, reprit la voix derrière la porte, rappelle-toi qu'auprès du Capitole est la roche Tarpéienne !

Un blasphème du duc de Valentinois fut la seule réponse à cette nouvelle bravade.

— Cette voix... reprit-il ensuite, je ne la connais pas.

— C'est l'accent vénitien, ajouta Michelotto.

— Tu as raison... si c'était... Gaetano, je lui avais enlevé Cressida, et à ce Vénitien maudit, à ce Caraccioli, j'ai enlevé... Cependant ce n'est pas sa voix... Oui, c'est bien l'accent vénitien.

— Monseigneur, de même que pour Gonzalve de Cordoue, je vais mettre en campagne des espions qui vous diront ce qu'a fait, jour par jour, le comte Caraccioli depuis un an.

— Oui, et si c'est lui, son titre d'ambassadeur de la république ne le sauvera pas de ma vengeance.

Le comte de Bénévent, qui avait quitté la place un instant auparavant, rentra suivi d'une douzaine de soldats portant un lourd madrier dont l'extrémité fut aussitôt dirigée contre la porte secrète.

La porte était de fer; mais dès les premiers coups elle fut ébranlée, et la fermeture et les gonds cédèrent, arrachant les pierres dans lesquelles ils étaient scellés. Jeté ainsi en dedans, le lourd panneau offrit aux regards des assistants un trou noir, s'enfonçant en terre, un puits garni de barres de fer transversales formant plutôt une échelle qu'un escalier, et cette structure singulière donna l'explication de la retraite non simultanée des chevaliers inconnus.

Tous reculèrent d'instinct devant cet abîme aux profondeurs ignorées, et comme Michelotto y revint presque aussitôt, manifestant l'intention de s'y engager résolûment, le duc le retint.

— Inutile, dit César; ils ont dû fuir, car cette espèce d'oubliette doit avoir une issue.

— Mais du moins, monseigneur, nous connaîtrons ce secret.

— A quoi bon! crois-tu que je veuille m'éterniser à Sinigaglia? Fais plutôt jeter dans ce trou de la terre, des pierres et de l'eau, de manière à le combler s'il est possible.

— Vous entendez, vous autres, dit Micheletto aux soldats; mettez-vous cent, deux cents s'il le faut, établissez une chaîne, et que cela soit promptement fait!

Le duc de Valentinois quitta cette chambre et se rendit à la salle du festin où l'attendaient ses officiers. Personne ne songea à s'enquérir des quatre princes condottieri, qu'on savait avoir été conduits en prison par Michelotto peu d'instants auparavant.

Mais avant de se mettre à table, le comte de Bénévent informa le duc que les troupes d'Oliverotto da Fermo, répandues par la ville, murmuraient et récla-

maient à grands cris leur général. Don César, sans se donner la peine de se faire armer, monta aussitôt à cheval.

— Sus à ces brigands! dit-il. A la rescousse, messieurs, nous souperons après !

En un instant tous ses officiers furent en selle, et ses soldats, auxquels on n'avait pas encore donné l'ordre de se disperser, se mettant à leur suite, firent trembler la ville sous le galop de leurs coursiers. En vain les condottieri d'Oliverotto voulurent se masser sur la place San Pancrazio, ils furent facilement enveloppés, et bien peu échappèrent. Il s'en fit un massacre horrible, et pendant plus d'une heure les habitants de Sinigaglia, enfermés dans leurs demeures, consternés d'épouvante, se demandèrent si, véritablement, il allaient gagner au change, une fois débarrassés des soudards et lansquenets du seigneur da Fermo.

Don César rentra au château, les mains et le visage teints du sang de ces soldats qui, mieux consultés, se fussent peut-être donnés à lui ; et tandis qu'il se lavait dans un grand bassin d'or, tenu par deux jeunes filles de la plus grande beauté, il avisa Nicolo Machiavelli, qui le regardait avec étonnement.

— Messer, lui dit-il en souriant, MM. da Fermo et Vitelli avaient ravagé la Toscane malgré mes ordres : la nouvelle m'en était venue à Urbino ; monsignor de Volterra était présent, et devant ce vénérable évêque j'avais juré de tirer une vengeance éclatante des ennemis de Florence.

— Monsignor de Volterra me l'avait dit en effet, dit Machiavel en s'inclinant.

— Je ne lui avais pas confié quel genre de vengeance j'en tirerais, mais dites-moi, messer Nicolo, ai-je bien tenu ma parole ? demanda le duc en secouant au visage de l'une des jeunes filles tenant le bassin les quelques gouttes d'eau qui lui restaient aux doigts.

La jeune fille se troubla et faillit tomber à la renverse au contact de cette eau souillée de sang ; mais don César la soutint et la baisa sur les lèvres. La réponse de l'envoyé florentin se perdit dans ce mouvement : mais don César ne se contenta pas de quelques paroles balbutiées, il emmena Machiavel dans la profonde embrasure d'une fenêtre.

— Messer Nicolo, dit-il, vous n'ignorez pas à quel point je tiens Florence en haute estime et quel prix j'attache à son alliance. Si vous m'aviez laissé achever tout à l'heure, vous n'auriez point lâché la plume.

— Que voulez-vous dire, monseigneur? demanda Machiavel qui, après le massacre des troupes, ne doutait plus que leurs chefs ne subissent le même sort.

— Faites trois propositions à la Seigneurie : — la première, de se réjouir avec moi d'un événement qui fait disparaître d'un seul coup les mortels ennemis du roi, les miens et ceux de Florence, et qui détruit dans l'avenir la majeure partie des ferments de discorde en Italie ; — la seconde, de me donner une preuve éclatante d'amitié en me prêtant la cavalerie florentine et quelques troupes d'infanterie pour m'aider à prendre Castello et Pérouse...

— Et la troisième ?... fit le Florentin avec défiance.

— De faire arrêter le duc d'Urbin, qui est à Castello, et qui ne manquera pas de gagner Florence en apprenant l'arrestation de Vitellozzo Vitelli.

— Monseigneur, il serait contraire à la dignité de la république de livrer le duc d'Urbin; la Seigneurie n'y consentira jamais.

— Votre observation est juste, mais vous voulez avec moi, n'est-ce pas, messer Nicolo, le bonheur et la gloire de l'Italie?

— Je veux son unité, dit Machiavel d'une voix grave.

— Eh bien ! qui veut la fin doit vouloir les moyens. Je ne vous demande pas de me livrer le duc d'Urbin, le plus important prince des Romagnes; retenez-le seulement prisonnier, et laissez-moi la belle occasion d'agir de clémence en lui rendant moi-même la liberté.

Machiavel n'ignorait pas les moyens du duc et connaissait surtout les immenses ressources de son esprit fertile ; il baissa la tête et promit de mander toutes ces choses à la république. C'était la condamnation du duc d'Urbin.

Don César sourit et, donnant le signal, on se mit bruyamment à table.

Dès qu'il fut assis, Michelotto s'approcha en silence.

— Eh bien ? demanda César tout en agaçant du regard et du geste les deux belles jeunes filles qui le servaient.

— Monseigneur, il y a en ce moment un de mes fidèles qui, affublé d'une robe de franciscain, s'occupe de leur conscience. Il faudra bien qu'ils avouent quels sont les trois inconnus, surtout s'il a le talent de les persuader que leur salut dans l'autre monde est à ce prix.

— Et tu n'as pas eu la patience d'attendre?

— J'ai faim, monseigneur, et soif surtout !

— Allons, dépêche-toi, bois à ton aise ; retourne auprès d'eux au plus vite. Tu ne saurais croire à quel point ce secret me tient au cœur.

— Et moi donc, monseigneur !

Les festins du Valentinois n'avaient pas de grandes distances à franchir pour dégénérer en orgie : au bout d'une demi-heure la licence était au comble.

Cependant don César ne perdait jamais la raison, pour un excellent motif d'abord, c'est qu'il ne buvait que rarement du vin pur, surtout après une journée d'émotions comme celle-ci ; c'est pourquoi il ne laissait pas que de penser aux princes condottieri qu'il tenait en ce moment prisonniers. Tout à coup, il lui vint à l'idée que les trois chevaliers inconnus pouvaient faire servir leur connaissance des souterrains du château à les faire évader : aussi se leva-t-il avec vivacité et s'en fut-il arracher sans scrupule Michelotto des bras du plaisir.

— Allons, dit-il, tout de suite, Orsini et Gravina en route pour le château Saint-Ange, et les deux autres...

— Les deux autres ?...

— Eh bien ! à leur choix : une coupe du vin de Syracuse dont tu as le secret, ou la dague de miséricorde de tes estafiers.

Michelotto s'en alla à regret de la salle du festin. Il n'était pas tout à fait chancelant mais ses idées lui paraissaient légèrement enveloppées d'un épais brouillard. Le grand air le remit.

La moitié des ordres du duc était déjà accomplie, et il venait de choisir six lansquenets, de ceux qu'il appelait ses fidèles, avec lesquels il se dirigeait vers la prison où avaient été jetés Oliveretto et Vitellozzo, lorsqu'il se ravisa et s'appuya au mur pour réfléchir.

— Diable ! se dit-il, — j'ai promis à Oliverotto, ce matin même, ni poignard, ni poison... D'un autre côté, don César serait fort peu disposé à se passer de mes services dans le cas où M. da Fermo me vaincrait en champ clos... Comment faire ?... Ni poignard, ni poison !...

Heureusement sa conscience était des plus larges, surtout quand il s'agissait d'obéir à don César ; il savait le grand faible du pape pour lui, ce qui lui garantissait la rémission de tout péché, grand ou petit.

En conséquence, il se dirigea vers l'écurie en toute hâte, et, fouillant dans sa valise d'expédition, en retira un long cordon de soie rouge de la grosseur de moitié du petit doigt, et le remit à ses fidèles après l'avoir coupé en deux.

— Ni poignard ni poison ! fit-il en riant avec satisfaction.

— Tenez, leur dit-il ensuite, à aucun prix, et sous peine d'être pendus tous jusqu'au dernier, ne vous servez pas d'un autre engin que celui-là.

Il suivit ses hommes jusqu'à la prison et resta derrière la porte jusqu'à ce que la sinistre besogne fût achevée. Après quoi il remonta tranquillement à la salle du festin.

— Eh bien ? lui demanda César.

— C'est fait, monseigneur...

— Et ils n'ont rien dit ?

— M. da Fermo a déclaré sur son honneur que s'il eût connu le nom de l'un de ces hommes il l'eût dénoncé avec joie, car il est persuadé que c'est à cet aimable guet-apens qu'il doit son malheureux sort.

— Allons, se dit César, au prochain siége nous les verrons reparaître, sans doute, et cette fois je les prendrai, j'en jure Dieu.

CHAPITRE XL

La Cantarelle.

La fin misérable de Vitellozzo et d'Oliverotto jeta la stupeur dans toutes les âmes. Citta dit Castello et Pérouse se rendirent sans combattre, Sienne livra son

Et resta derrière la porte jusqu'à ce que la sinistre besogne fût achevée. (Page 296.)

prince pour échapper aux horreurs d'un siége qu'elle eût pu cependant soutenir, et le duc reprit la route de Rome avec ses troupes, mettant tout à feu et à sang sur son passage. Il poursuivit les Orsini chez eux, s'empara de Vicovaro et de Bracciano.

Mais le roi de France commençait décidément à trouver que les Borgia devenaient trop redoutables, et Louis XII, qui avait donné son concours à don César, qui l'avait aidé de ses troupes, du prestige du nom français, qui, enfin, voulait

le faire roi d'Italie, — retira encore une fois sa main puissante, bien persuadé qu'il ne ferait rien livré à lui-même.

Don César se résigna à lutter seul.

Du reste, Louis XII porta, dans les rois ses successeurs, la peine de sa mauvaise foi ; car c'est de ce moment que date surtout l'influence de la maison d'Autriche en Italie, influence qui ne tarda pas, malgré des efforts surhumains, malgré des combats de géants, à faire chasser tout à fait les Français de la Péninsule.

Valentin, contraint de céder au roi, mit le siége devant Cera, ville très-forte appartenant aux Orsini, qui finit par se rendre, tandis qu'un autre corps réduisait Palombara, Lenzano et quatre autres places de moindre importance, appartenant aux Savelli, alliés des Orsini.

Cependant, le roi de France avait éprouvé des échecs considérables dans le royaume de Naples ; de sorte que don César entra dans les États de Giordano, duc de Bracciano. Mais Louis XII venait de conclure la paix avec le roi d'Espagne ; de sorte que l'expédition contre Bracciano se trouva encore une fois retardée. Don César rentra à Rome.

Il s'agissait maintenant de négocier avec le roi, mais en exigeant des garanties : le pape se voyait fort ; maître de la Romagne, il lui fallait la Toscane et la Lombardie ; — Louis XII voulait Naples, malgré la paix conclue avec le roi d'Espagne : telles étaient les nouvelles bases sur lesquelles il s'agissait désormais de délibérer.

En arrivant à Rome, don César avait reçu les rapports détaillés de ses espions. Tous étaient unanimes pour démontrer que ni Gonzalve de Cordoue, ni le comte Caraccioli ne pouvaient faire partie des chevaliers mystérieux de Forli, Faenza et du château de Sinigaglia : Gonzalve n'avait pas quitté les armées de son roi et avait combattu celles du roi de France ; — le comte Caraccioli, installé à Rome comme ambassadeur de la république, n'avait pas passé un jour hors de Rome, sinon pour accompagner Sa Sainteté dans une promenade ayant pour but de visiter une villa magnifique qu'elle faisait construire sur la route de Tivoli.

Don Michelotto habitait un superbe palais de la rue Giulia, entre le pont Sixte et les derrières du palais Farnèze. L'ex-bandit, l'ancien compagnon de Zambulo, le capitaine des gardes du duc de Valentinois, se plaisait dans la magnificence ; aussi l'or, les pierreries, la soie et le velours ruisselaient dans son palais et sur ses habits ; tout le temps qu'il ne donnait pas à son maître, il le passait dans le raffinement de la bonne chère et de la volupté.

Un jour, le capitaine fit venir un de ses fidèles. C'était notre ancienne connaissance, l'Espagnol Servando, qui, malgré sa paresse, était devenu un des plus âpres à la curée, en reconnaissant les immenses avantages qu'il y avait à se trouver derrière son compatriote Miguel Correglia un jour de pillage et même un jour de capitulation pacifique.

Le capitaine était mollement étendu sur une ottomane de satin broché d'or fin.

— Ami Servando, dit-il nonchalamment, approche.

— Me voici, monseigneur.

— As-tu de l'ambition? demanda Michelotto, imitant les allures et la voix de don César.

— Si j'ai... fit Servando.

— De l'ambition. Et d'abord sais-tu ce que c'est que l'ambition?

— Je crois, monseigneur, dit Manoel, que c'est une vilaine passion qui éloigne de tous les plaisirs, de toutes les jouissances qui charment et embellissent la vie. On passe en calculs et en travaux innombrables ses jours et ses nuits, pour amasser sur sa tête des honneurs, des dignités, des richesses. — Ce n'est pas tout. Une fois en possession de ce qu'on a tant désiré, on se donne autant de mal pour le conserver qu'on s'en est donné pour l'acquérir. Puis enfin, un jour arrive où l'on prend cela en mépris, où l'on regrette le temps qui a fui, le plaisir qu'on a dédaigné, et l'on meurt misérablement, comme tout le monde,.. Ah ! il est vrai qu'on a droit à de superbes funérailles. — Mon avis est que l'ambitieux se condamne à une existence tronquée et incomplète. — Je ne suis pas ambitieux, moi, le hasard s'est toujours chargé de mon sort. Je m'endormirais volontiers au coin d'une borne, persuadé que la fortune viendrait m'y réveiller.

— Ainsi, tu l'as dit, tu n'es pas ambitieux.

— Je trouve que c'est déjà assez de vivre, sans se créer des chimères ! fit le condottiere en haussant les épaules.

— Eh bien ! répondit le capitaine, quoique Espagnol, ainsi que toi, je ne suis pas de ta force en nonchalance. Ma vie à moi se résume en un mot : agir. Je trouve qu'il y a, au contraire, un charme infini dans ces mille appréhensions, dans ces insatiables désirs qui viennent parfois m'assaillir. Dévoué corps et âme au duc César, et fort de son patronage, bien des choses me sont permises qui feraient pendre tout autre que moi. Je suis assez riche pour tenir tête à un cardinal, sur une table de jeu. Le jour où je le voudrai bien, j'aurai le gouvernement d'une ville. Pouvoir, richesses, dignités, ces biens de la vie, va, crois-moi, Servando, la fortune ne me les eût pas dispensés si, comme toi, je m'étais endormi au coin d'une borne. Donc, tu n'es pas ambitieux : tant pis pour toi. Il se présentait cependant une bonne occasion de te faire monter en grade.

— Ah oui ?... fit l'Espagnol, subitement alléché.

— Tu ne t'es jamais demandé ce qu'était devenu maître Ribaldo ?

— Si fait, monseigneur, fort souvent, mais comme je n'ai jamais pu me faire une réponse congrue, j'ai renoncé à m'occuper de cet animal.

— Il est mort. Ribaldo était serviteur intime du duc ; il recevait de chaque cabaretier un écu romain le jour de Pâques, et touchait deux cents sequins par an. Veux-tu sa place ?

— Sa place, les écus romains et les deux cents sequins ? demanda vivement Servando.

— Sans doute.

— Et que me faudra-t-il faire ? demanda le prudent condottiere.

— Tout ce qu'on t'ordonnera. Écoute ! Quand le duc de Valentinois aura dit au capitaine Michelotto d'avoir à le débarrasser d'un ennemi, c'est toi qui seras chargé de ce soin. Quand il s'agira d'arrêter un conspirateur ou tout homme mal pensant, c'est encore à toi que reviendra la besogne. Le jour, tu te tiendras près du cabinet de monseigneur s'il travaille, à portée de sa voix s'il sort. La nuit, tu coucheras en travers de sa porte, toujours prêt à accourir au premier mot d'appel. Enfin, un service de toutes les heures et de tous les instants. Cela te convient-il ?

— C'est fatigant, mais lucratif... Ma foi, monseigneur, je vous demanderai un jour pour réfléchir.

— Ah ! prends garde, il ne manque pas de gens avides d'une pareille destinée.

— Monseigneur, je veux me tâter pour savoir si, vraiment, j'ai une autre ambition que celle de guerroyer et de piller comme j'ai toujours fait.

— Et quand daigneras-tu me rendre ta réponse ? demanda Michelotto, qui se sentait un grand fonds d'indulgence pour son compatriote.

— Ce soir, monseigneur, si vous voulez.

— Soit.

Servando laissa le capitaine dans son somptueux palais et se dirigea vers celui de l'ambassadeur de Venise, où il savait trouver son ami Battista, à qui il voulait demander conseil.

Il s'informa aux premiers valets qu'il rencontra ; ceux-ci répondirent qu'il n'était pas au palais, mais que, d'un instant à l'autre, il pouvait rentrer. Servando, assez perplexe et qui avait la plus grande confiance dans cet ami, résolut de l'attendre, et à cet effet il s'assit sur une borne de la cour.

De cette place, il examinait d'un œil distrait les allants et venants, et remarqua bientôt qu'à l'une des fenêtres du premier étage se trouvait un seigneur, vêtu d'un riche costume, une chaîne d'or passée au cou, mais tourné absolument vers l'intérieur de l'appartement, car on ne lui voyait que le dos. On dit à Servando que c'était le comte Caraccioli.

L'Espagnol avait eu souvent l'occasion de voir le comte ; mais il lui sembla que le seigneur placé, presque immobile, à cette fenêtre, avait dans sa tournure plutôt une ressemblance avec Battista qu'avec le comte.

C'était bien, il est vrai, pensait-il, la même taille, la même coupe de cheveux, le même port de tête; mais, malgré cette identité, l'œil de l'ami trouvait à celui-ci des allures un peu moins élégantes. Quelques minutes de plus passées à cet examen convainquirent Servando qu'il y avait là un mystère, selon toute évidence ; et bientôt, durant l'espace d'une seconde, dans un fugitif éclair, la

tête de ce seigneur se retourna: Servando n'aperçut qu'un profil indécis, presque perdu, mais cela lui suffit.

Il se décidait à quitter le palais, lorsque le seigneur se retira tout à fait de la fenêtre et disparut dans les profondeurs de l'appartement.

— Peut-être, pensa l'Espagnol, la mascarade est-elle finie, et va-t-il descendre?... Mais je me serai trompé, j'ai la berlue, Battista n'a pas de chaînes d'or de ce poids-là!... Attendons encore.

Il s'endormit. Une heure après, une tape amicale sur l'épaule le réveilla. Battista était devant lui, vêtu du costume le plus simple.

— Tu as à me parler? fit le Vénitien.

— Oui, dit Servando en se frottant les yeux et en l'entraînant au fond de la cour, loin de toute oreille trop ouverte.

— Oh! que de mystères!

— Des mystères!... C'est toi qui en fais... Ah çà, dis-moi donc pourquoi tu t'affubles d'habits magnifiques et de chaînes d'or!...

— Tu m'as reconnu!... s'écria Battista d'un air effaré.

— C'était donc bien toi?

— Silence! silence, ami! ne parle à qui que ce soit de cela, si tu ne veux pas nous voir, toi et moi, perdus à tout jamais!...

Le soir venu, Servando se rendit auprès de Michelotto. Il acceptait la charge de feu Ribaldo.

Cependant don César ne perdait pas l'espérance de recommencer bientôt la guerre, et de s'emparer de la Toscane; mais il attendait que la situation se tendît davantage du côté de Louis XII, dont il avait de sérieuses raisons de se défier. A tout événement il était prêt, sauf l'argent, qui se faisait rare. Les moyens ordinaires ne suffisaient pas, aussi le pape résolut-il de faire une promotion de cardinaux. Avec le système d'Alexandre VI, c'étaient des sommes immenses qui allaient affluer dans ses coffres, car les prélats élevés à la pourpre donnaient volontiers, avant et après: avant, pour acheter la protection du ciel; après, pour les droits de sceau. De plus, les emplois laissés vacants par les nouveaux cardinaux se trouvaient à vendre, si bien que cela constituait un mouvement considérable d'écus d'or qui allait depuis les plus hauts jusqu'aux plus bas degrés de l'échelle hiérarchique.

Et cette fois, l'opération financière fut du plus grand rapport, car le pape nomma, le lendemain matin de la fête de Saint-Pierre, neuf des plus riches prélats de la cour, parmi lesquels se trouvaient messer Melchior Copis, évêque de Brissina, et messer Adriano Castellense de Corneto, évêque et clerc de la chambre, trésorier général et secrétaire des brefs.

Un mois environ après cette promotion, le 2 août, dans la matinée, le duc de Valentinois appela don Michelotto dans sa chambre secrète du Vatican. Le capitaine ne se faisait jamais longtemps attendre.

— Je vous croyais avec la Cressida, monseigneur, dit-il en entrant.

— Elle m'ennuyait. Je l'ai laissée occupée à se regarder dans une glace de Venise. C'est une femme toute de beauté, une montagne de dentelles et de colifichets, une poupée magnifiquement vêtue, voilà tout : charmante tête, pas de cœur.

— Votre Altesse pouvait choisir...

— Choisir ? Non, j'ai préféré revenir encore à la Cressida, dont les faveurs se donnent, plutôt que de m'attacher à quelqu'une de ces prudes émérites dont la résistance n'est qu'un moyen de se vendre plus cher. — Il n'en existe qu'une, Michelotto, une seule... Mais éloignons toutes ces idées... folles ou tristes. Il ne s'agit point de cela pour le moment.

— Ah ! fit Michelotto en se frottant les mains.

— J'ai besoin d'argent.

— Le nerf de l'intrigue et de la guerre !

— Mon père n'a pas promu pour rien neuf prélats des plus riches à la dignité de cardinal, Michelotto, et c'est pour célébrer cette belle promotion qu'il y a ce soir grand festin à la villa de l'un d'eux.

— Monseigneur de Corneto...

— Mon père a daigné y assister ; tu en es aussi, Micholotto...

— Je crois comprendre, monseigneur, fit le capitaine.

— Va promptement chercher Corozaïm.

En attendant les deux ministres de ses sinistres entreprises, don César ouvrit la porte du laboratoire mystérieux où se préparaient ses mixtures. Il saisit un petit flacon sur une étagère et le considéra avec attention.

— Pas assez, fit-il, je le disais bien.

Il replaça la fiole avec une certaine crainte, sans cesser de la considérer.

— Cette poudre infernale, c'est de l'or, dit-il. L'or, la seule puissance, la seule véritable... Fortune aveugle ! On gagne aujourd'hui ce qui hier appartenait à un autre ; c'est une roue incessante et qui tourne toujours. Puisque l'or doit changer de mains, puisqu'il est condamné à des transformations innombrables, à passer d'une nation à l'autre, du pauvre chez le riche, pourquoi mes mains ne s'ouvriraient-elles pas pour le saisir, plutôt que celles de mon voisin ? — Il y a des gens assez sots pour mépriser les richesses... oh ! c'est qu'ils ont le cœur éteint, la pensée étroite et sans désirs, ou qu'ils n'en ont jamais pu posséder. Mépriser les richesses, l'or ! ce grand souverain du monde ! celui devant qui s'agenouillent les vertus les plus sévères, l'orgueil le plus élevé ! qui laisse contempler d'un œil sec les misères de l'humanité ! qui ne connaît aucune distinction de familles ou de dévouements, car il éblouit, il fascine, il enivre !

Don César s'arrêta et sourit de pitié.

— J'ai beau y songer, je ne suis rien sans l'or : c'est honteux !

Il écouta les bruits du dehors avec anxiété, il eut peur d'apprendre que

Michelotto et Corozaïm se trouvaient empêchés de venir par un de ces accidents fortuits que le hasard jette parfois sur la route des conquérants ; mais il reprit la suite de ses pensées par la vue de ce petit flacon vers lequel toutes ses facultés étaient tendues pour le moment.

— Tant que les évêques de Rome, successeurs de saint Pierre, se dit-il, ont été pauvres et nus comme Jésus, ils n'étaient rien ; — le jour où ils ont eu de l'or, ils ont fait entendre leurs voix au-dessus des orages du monde, et les empereurs ont baisé leurs pieds. — Oui, faites briller l'or devant les yeux du magistrat le plus intègre, le plus jaloux de la justice, eh bien ! il fermera les yeux et la loi sera faussée... Que la femme la plus vertueuse et la plus chaste éprouve son contact brûlant, et elle oubliera l'amitié, l'amour, l'honneur, tout ! Avec de l'or, le vice marche avec assurance, le crime se pavane orgueilleusement, la honte lève la tête ! Avec de l'or on est plus qu'un homme, on est plus qu'un roi, on est Dieu !

Mais un cri intérieur de rage et de désespoir retentit dans la poitrine de cet homme de bronze et d'acier, — véritable aveu d'impuissance.

— Ah !... fit-il d'une voix déchirante, et l'or n'a pu me donner Leona !... Il y a donc quelque chose de plus fort que lui !... Nous verrons.

Michelotto et Corozaïm entrèrent.

Chaque fois qu'il mettait le pied dans ce laboratoire, le juif semblait triomphant ; la sévérité du gouvernement envers ses coreligionnaires ne lui permettait pas de se livrer sans danger à des travaux de la nature de ceux qui l'attendaient là ; et les expériences misérables qu'il était obligé de faire sur des animaux étaient loin de fouetter son zèle aussi vivement que celles qu'il pressentait dans la collaboration de l'altesse.

— Que faut-il faire; monseigneur ? demanda-t-il avec empressement.

— La *cantarelle*, dit César en s'asseyant dans un fauteuil.

C'était le nom de l'effroyable poison connu, depuis, sous celui d'*aqua tofana*, et dont on a fait tour à tour honneur de l'invention à la Sicilienne Tofana et à la Société de Jésus. Les plus graves présomptions doivent pencher pour cette dernière hypothèse ; seulement, la Société tenait tout simplement cet agent de destruction par une transmission de famille, au moyen du général de l'ordre, Francesco Borgia, quatrième duc de Gandia, — celui qui fut canonisé.

Pendant que le duc de Valentinois restait plongé dans ses réflexions, Michelotto se mit sans scrupule au service du juif. Il alluma le feu d'un fourneau pendant que celui-ci manipulait, pesait et amalgamait diverses substances ; puis ils se mirent tout deux à les piler dans des mortiers de porphyre, et quand Corozaïm jugea le charbon assez incandescent, il introduisit vivement le résidu de la mixture dans de grandes cornues d'argent qu'il plaça ensuite sur le feu.

C'était un tableau curieux que la réunion de ces trois hommes, occupés à cette œuvre sinistre, éclairés par moments des reflets rouges du fourneau et

suivant avec attention l'écoulement d'une liqueur visqueuse, tombant goutte à goutte dans un récipient de cristal ; César, sans quitter son fauteuil, et les deux autres ayant le visage protégé contre les émanations délétères de l'opération par un masque de verre.

Au bout d'une heure, Corozaïm remettait à don César la valeur de trois onces de cette même poudre d'un blanc éclatant, dont il avait considéré un faible échantillon dans la fiole placée sur l'étagère ; mais en la recevant il s'aperçut que le juif le regardait d'une manière étrange. Il crut que celui-ci attendait son salaire, et il fouilla dans son escarcelle, d'où il tira une bourse de velours au ventre tout gonflé d'or.

— Tiens, dit-il.

— Monseigneur, répliqua le juif en faisant couler la bourse dans l'une des vastes poches de sa robe jaune, vous avez bien tort de mépriser l'astrologie judiciaire...

— Ah ! encore tes songes creux !

— Monseigneur, c'est aujourd'hui le 2 août, c'est-à-dire le commencement d'une lune qui doit être fatale à la famille de Borgia.

— Oh! voici qui deviendrait sérieux, alors ! fit César en s'arrêtant de considérer la fiole pour reporter ses regards sur le juif.

— Monseigneur, je vous ait dit, vous vous le rappelez, que la jeune fille que nous avons endormie ici d'un sommeil semblable à la mort devait vous être fatale : eh bien ! la conjonction des astres que j'avais découverte à cette époque se représente encore en ce moment.

— Cette enfant doit m'être fatale, dis-tu ?

— Oui, monseigneur, elle... ou les siens.

— Les siens ne sont plus... fit César d'une voix sourde.

— Elle vit, elle, et c'est trop.

— Je la tiens derrière de bonnes murailles d'où elle ne pourra s'échapper.

— Elle ou les siens, monseigneur, répéta Corozaïm d'une voix grave.

— C'est bon, répondit César avec brusquerie, quoiqu'il fût devenu tout soucieux, nous aviserons.

Tous trois quittèrent le laboratoire, puis la chambre secrète.

Don César avait congédié le juif ; il remit ensuite à Michelotto le flacon où, pareille à de la poudre de marbre de Carrare, brillait la sinistre *cantarelle*.

— Va porter ceci à mon père, dit-il.

— Ah ! fit Michelotto dont les yeux brillèrent d'un feu sombre.

— Tu devines donc ?

— Un peu, répondit le capitaine en souriant.

— Ne trouves-tu pas, Michelotto, que c'est une louable coutume, une admirable loi que celle qui ôte aux cardinaux le droit de tester et qui établit que leurs biens en argent et en terres doivent revenir à l'Église ? Le chapeau

Tu as à me parler, fit le Vénitien. (Page 301.)

rouge vaut bien cela, et la vanité de nos prélats leur fait facilement oublier qu'ils ont une famille. Michelotto, une once de cette poudre dans un flacon de vin de Chypre, et l'agonie d'un homme dure un an ; deux onces, et elle dure six mois ; trois onces, la mort frappe dans les huit jours.

— Il s'agit de bien styler Servando, le successeur de Ribaldo.

— Cela te regarde : s'il est habile, il aura cent sequins.

— Et les noms, monseigneur ?

— Je vais en délibérer définitivement avec mon père ; mais provisoirement

ce sont, pour aujourd'hui, trois des nouveaux cardinaux : Giaccomo Casanova, Melchior Copis et Corneto.

— Bon.

— Michelotto, ce soir, outre les cardinaux invités, il y a des dames, de grands officiers, les ambassadeurs de France, celui de Bohême, celui... de Venise.

— Le comte Caraccioli !

— Oui, ce que m'a dit cet exécrable Corozaïm me revient à la pensée. Elle ou les siens... Les siens ! c'est lui ; puisqu'elle l'aime !... Tu comprends, Michelotto, que ma vengeance contre cet homme n'était qu'assoupie et que, tôt ou tard, il me fallait sa vie en échange du mal qu'il me fait. Il me hait, mais la politique de Venise le fait en apparence notre ami, depuis longtemps... Je suis si sûr de ma vengeance, que j'ai pu jouer avec elle en me disant : un jour viendra !.. Ce mécréant juif pourrait avoir raison ; ce jour est venu.

— Bravo, Altesse !

— Tu comprends ?... fit le duc en frappant amicalement sur l'épaule de son fidèle.

— Quelle dose avez-vous l'intention de mettre, monseigneur ?

— Je veux que la mort soit prompte et terrible !

CHAPITRE XLI

La comédie de Cressida.

La veille de ce jour, à la nuit tombante, la Cressida avait revêtu un costume de Transtévérine, et s'était rendue au Colisée. Ainsi accoutrée, elle ne redoutait nullement les mauvaises rencontres, et n'avait à craindre que les espions ; aussi, laissant l'arc de Constantin à sa droite, se lança-t-elle résolûment dans l'étroite rue, alors encombrée de masures et criblée de véritables fondrières, qui conduisait à la porte méridionale du monument, sans se soucier le moins du monde d'une ombre qui paraissait la suivre et qui, après tout, était peut-être celle d'un libertin.

Elle se dirigea, en personne habituée, dans ce dédale de pierres colossales jonchant le sol, d'arceaux effondrés, de gradins démantelés, et finit par arriver à l'étroit soupirail donnant accès à la galerie qui menait à la chambre de Néron, et vit avec satisfaction que l'ombre n'osait pas la suivre dans ces espèces de cavernes.

Les ruines de Rome ont toujours été habitées, pendant la nuit, par un tas de vagabonds de toutes sortes, surtout à cette époque, et la comédienne ne fut

nullement surprise de se heurter à chaque instant contre quelque corps couché sur le sol.

Cette nuit-là, précisément, il y avait affluence dans les souterrains du Colisée ; et la chambre de Néron, au milieu de laquelle brûlait une torche de résine, était littéralement encombrée de dormeurs. Sans se préoccuper des grognements de ceux qu'elle réveilla, elle se dirigea vers la partie occidentale, où elle savait trouver le commencement d'une des galeries souterraines qui vont vers l'intérieur de la ville.

Mais devant l'entrée de cette galerie se tenait un homme debout et qui semblait en sentinelle : c'était le bandit Zambulo.

Cressida ne put obtenir de lui d'aller plus loin, et, comme elle insista d'une manière qui sembla suspecte au vieux bandit, celui-ci siffla d'une façon toute particulière. Un sifflement semblable sortit de l'ombre, du côté interdit, et bientôt Schiavone apparut à l'entrée du souterrain.

En reconnaissant la mère de Léona, il la prit par la main et l'entraîna rapidement. Ils arrivèrent ainsi à l'extrémité d'un long boyau, où ils trouvèrent Pasquino tenant une torche à chaque main.

Pasquino laissa la besogne qui l'occupait sans doute et marcha devant eux. Ils arrivèrent ainsi devant une porte grossière que Pasquino poussa, et ils se trouvèrent dans une espèce de chambre basse, meublée d'un banc et d'un lourd bahut de chêne.

La Cressida était vraiment ravissante dans le costume des Transtévérines, ces belles filles de Rome qui ont conservé le type antique ; mais aucun de ces deux hommes ne songea à lui faire de fades compliments ; la douleur était peinte sur son visage. Elle tomba assise sur le banc, accablée de lassitude.

— Je viens vous dire que je suis à bout de forces, dit Cressida, et que je ne puis aller plus loin.

— Pauvre femme !... fit Schiavone en lui serrant la main.

— Si Leona est morte, elle me le pardonnera ; mais si elle est vivante, j'ai peur de me trahir et de compromettre le succès de notre entreprise. Voyez-vous, à présent, rien n'est plus difficile que de le saisir seul : depuis Forli, depuis Sinigaglia surtout, il est toujours sur ses gardes, et il semble se défier de tous ceux qui l'approchent. Mon visage sourit, mais s'il voulait s'arrêter à m'examiner un peu lorsque je joue avec lui mes indignes comédies, il y lirait la vérité.

— Aussi, madame, dit le gondolier, avons-nous résolu de vous relever de votre terrible mission. Pauvre femme, il vous a fallu un grand courage pour sourire depuis si longtemps au ravisseur, et peut-être au meurtrier de votre enfant.

— Dieu, je l'espère, me pardonnera mes fautes.

— Avez-vous vu le comte Caraccioli, aujourd'hui ?

— Non. Il paraît être toujours au mieux avec le pape ; César et lui font assaut de politesses. Il ne soupçonne rien, autrement...

— Autrement il n'existerait plus. Battista, heureusement, joue fort bien son personnage, soit qu'il quitte Rome, soit qu'il vienne ici nous trouver.

— Enfin, qu'avez-vous résolu ?

— Nous renonçons à le tuer chez vous ; il n'y vient plus assez souvent, et il est trop bien accompagné : nous voulons le tuer chez lui. Il y a ici, dans ces souterrains, une issue qui mène au Vatican ; Pasquino en est certain, et depuis trois jours nous étudions les murailles sans pouvoir parvenir à trouver le passage.

— Est-ce possible ? fit Cressida.

— Il y est venu autrefois, dit Pasquino intervenant, pour m'y trouver, lorsqu'il croyait mon avis bon à consulter ; cela n'a pas duré longtemps, par exemple, car nous nous sommes bientôt brouillés... Ah ! corpo di Bacco ! voici plus de trente torches de résine que nous usons à examiner les fentes de ces pierres. Et pourtant il faudra bien trouver cette maudite porte... Oh !...

Cette dernière exclamation poussée par l'ex-tailleur fut répétée par les échos du souterrain, tant elle sortit avec force de sa poitrine. Son visage rayonnait de joie.

— Qu'y a-t-il ? demanda Schiavone.

— Une idée !... mais ce n'est qu'une chance, et nous pouvons attendre longtemps.

— Explique-toi.

— Il est plus que probable que don César ou Michelotto se servent encore de ce passage secret, car il n'a point été creusé exprès pour moi ; c'est pourquoi, s'ils en sortent, ils doivent laisser des traces sur le sol... Oui, c'est cela, je le tiens ! signora, il s'agirait de nous procurer un ou deux sacs de cendres, ou du sable fin, nous le répandrons sur le sol...

— Parfait ! dit Schiavone.

— Je vais m'en occuper tout de suite, dit la Cressida. Envoyez deux ou trois hommes sous la terrasse de mon jardin, à Ripetta, je leur ouvrirai ; mais c'est bien chanceux, comme vous disiez, Pasquino. Allons, venez m'éclairer jusqu'au bout de la galerie.

Ils allaient quitter cette chambre, lorsque tout à coup deux hommes entrèrent effarés. C'étaient Zambulo et l'un des bandits de sa troupe, sans doute.

— Nous sommes perdus ! dit-il.

— O ciel ! fit Cressida.

— Qu'y a-t-il donc ? demandèrent à la fois Schiavone et Pasquino.

— Une bande de lansquenets viennent de s'abattre tout à coup dans le Colisée, armés de torches ; ils semblent chercher quelqu'un, peut-être la signora.

— Une perquisition ici! dit Schiavone, c'est la première fois que cela arrive depuis plusieurs années.

— C'est moi qu'on cherche, dit Pasquino, car ce matin on a lu sur le socle de ma statue deux vers qui prouvent que je ne suis pas mort.

— Si on me trouve ici, s'écria Cressida, tout se découvre, et nous perdons le fruit d'une si longue attente...

— Soyez tranquille, dit Pasquino, je vais mettre une barrière devant cette chambre. Vous avez dû remarquer, signora, que nous avons descendu quatre marches assez élevées pour venir jusqu'ici, puis, que nous en avons monté six autres au bout de cinquante pas. Eh bien, cet intervalle peut devenir une pièce d'eau où les lansquenets ne se risqueront pas, je vous le jure.

Et l'ex-tailleur, sautant gaiement à l'idée de son stratagème, sortit de la chambre, où il rentra presque aussitôt.

— L'eau coule très-bien, dit-il en appliquant son oreille contre la porte, dans deux minutes on pourra aller en bateau dans la galerie. Ah! nos aïeux étaient de grands constructeurs!

— S'ils passent outre, fit Cressida en mettant sa tête dans ses deux mains, je ne reverrai jamais mon enfant!

— Soyez tranquille, signora, nous vous défendrons, dit Schiavone en croisant les bras.

Une heure se passa ainsi et, comme l'avait pensé Pasquino, personne ne s'aventura de ce côté; car les catacombes offrent par endroits de véritables précipices, et la rivière improvisée par l'ex-tailleur pouvait en présenter les dangers.

Seulement on fit sortir la belle Transtévérine par une autre issue que celle qu'elle avait prise pour venir. Pasquino marchait galamment à ses côtés.

— Ce que j'en fais, dit-il, c'est pour arriver à vous rendre votre fille, si elle existe, et surtout pour complaire à Schiavone et au comte, car du diable si, au fond du cœur, je désire la mort du duc, moi!

— Que dites-vous là, Pasquino!

— Il m'a proscrit, mais voilà tout; je crois qu'il est nécessaire au bonheur de l'Italie, ou, du moins, à sa grandeur; mais il est condamné, tant pis pour lui! un autre accomplira la mission pour laquelle je le croyais né.

— Pasquino, je dois le voir demain matin; si je pouvais en obtenir quelque chose, tous mes vœux seraient comblés...

— Mais la vengeance du comte Caraccioli...

— C'est vrai, il a été déshonoré par cet homme, et Leona l'aime; vous avez raison, il est condamné.

La Cressida, au lieu de rentrer à son palais del Campo di Fiori, gagna sa villa de Ripetta, et y attendit les envoyés des proscrits du Colisée.

Le lendemain, comme nous l'avons vu, elle était au Vatican, où César l'avait

mandée, lorsque celui-ci, sans lui permettre de se retirer encore, se rendit au laboratoire. Quand il eut achevé sa sinistre besogne, il revint vers la comédienne.

Cressida, dans leurs entrevues, espérait toujours lui arracher une lumière quelconque touchant sa fille ; mais César n'en parlait jamais, et même il affectait de l'entretenir d'autres choses, chaque fois que la comédienne tentait de vouloir revenir sur l'histoire de la villa. Cependant elle ne perdait pas courage, et bien qu'elle eût déclaré la veille à Schiavone et à Pasquino qu'elle ne pouvait pas aller plus loin, elle se rattacha encore, ce matin-là, à ce suprême espoir qui la faisait vivre. Elle accueillit donc le retour du duc le sourire sur les lèvres.

— Eh bien, monseigneur, dit-elle, avez-vous terminé enfin ce grand travail ?

— Grand travail en effet ! fit César en souriant ; oui, ma charmante, et je suis tout à vous.

— Monseigneur, je ne suis pas jalouse, assurément, c'est du plus mauvais goût ; savez-vous que toute autre femme que moi vous garderait rancune ? me quitter pour des affaires...

— Oui, toute autre femme, parce qu'elle m'aimerait.

— De sorte que vous pensez... fit Cressida avec un effort surhumain.

— Que tu ne m'aimes pas.

— Ah ! monseigneur ! quelle supposition !

— Que veux-tu... je n'en suis malheureusement plus à supposer.

— Comment concevoir une telle idée ? reprit Cressida, qui voulut essayer encore une fois de son pouvoir, — si tant est que quelqu'un pût avoir le moindre pouvoir sur cet homme ; — moi ne pas vous aimer, monseigneur ! mais il faudrait que je fusse sotte ou aveugle.

— Tu n'es ni sotte ni aveugle, tu as peur de moi. Voilà comment on m'aime, moi !... fit César avec une profonde amertume.

— Eh ! n'avez-vous pas en vous, duc, l'heureuse réunion de tout ce qui plaît et séduit : les richesses, le rang, la puissance, la gloire ? ne venez-vous pas, en si peu de temps, de prendre trente villes et quinze forteresses ? l'Europe n'a-t-elle pas les yeux sur vous et n'êtes-vous pas le premier homme de ce siècle ? Souvent je me surprends à être fière de moi-même, car je me dis : Celui qui est le premier ici, celui dont le nom pèse d'un si grand poids dans le monde, celui-là se courbe sous ma loi, celui-là m'aime.

— Tu te dis cela, grande comédienne ?... fit le duc avec incrédulité, sans pouvoir cependant s'empêcher de se montrer sensible à une flatterie qu'on lui répétait chaque jour sur tous les tons.

— Eh ! monseigneur, que d'amours sont nés de l'admiration !

— Cressida, fit don César devenant tout à coup sérieux, ne parle pas d'amour.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je n'y crois pas.

— Vous ne croyez pas à l'amour, vous, vous, monseigneur !

— Et toi, y crois-tu ?... Folle femme, tu as balbutié son nom pendant dix ans, voilà tout. C'est cela qui t'a fait le visage si jeune, car l'amour, l'amour véritable, brûle le sang et ride le front.

Et en disant ces paroles, César avait tellement abaissé ses sourcils que de grandes lignes horizontales s'étaient dessinées sur son large front.

La Cressida prit son courage à deux mains et dit d'un air semi-sérieux et semi-enjoué, en lui mettant le doigt au-dessus des yeux :

— Est-ce que ces plis-là, monseigneur, dateraient de la petite Leona ?

Le duc tressaillit à ce nom comme si un fer rouge lui eût mordu les entrailles.

— Pourquoi as-tu prononcé ce nom ! s'écria-t-il, je veux le bannir de ma mémoire, je veux l'oublier !

— C'était une adorable créature !... fit la Cressida sans pouvoir maîtriser son émotion.

— Tu dis vrai, adorable !... Ah ! maudit soit le nom que je porte, car ce nom m'a attiré sa haine et son mépris... Plains-moi, Cressida, je dois te faire pitié ! oui, il y a des instants où je ne me reconnais plus... Ah ! si elle m'aimait !

— Monseigneur !... fit la Cressida en lui saisissant tout à coup la main, qu'avez-vous dit... que venez-vous de dire là ?... Si elle vous aimait... Elle n'est donc pas morte ?

— Morte !... fit César en se troublant.

— Et cependant je l'ai vue sur le catafalque, je l'ai vue descendre dans la tombe de son père le duc de Gandia.

— Malheureuse !... s'écria César, qui t'a dit qu'elle fût la fille de mon frère ?...

Cette question sauva la Cressida, qui allait tout avouer.

— Son père, mais... la signora Vanoza... votre mère, répondit la comédienne après avoir hésité.

— Ma mère ?... Cressida, je me rappelle à présent... oui, lorsque je t'ai envoyée auprès... d'elle, à la villa, tu m'as demandé une récompense... cette récompense, c'était une investigation que tu voulais faire dans les papiers de mon frère Francesco... D'où vient que tu ne m'as jamais reparlé de cela ?...

— Monseigneur, vous le savez, j'ai la tête un peu folle... répliqua Cressida riant, mais dont le cœur était étreint par une épouvante effroyable.

Le duc la considérait depuis un instant avec un regard d'une fixité désespérante, et il allait ouvrir la bouche pour laisser échapper l'expression des soupçons qui venaient en foule assaillir sa pensée, lorsqu'on frappa à la porte.

Cressida respira ; mais ce mouvement, si rapide qu'il fût, n'échappa point à

cet homme qui était doué d'un étrange don de pénétration. Il se leva néanmoins pour aller ouvrir la porte qu'il avait refermée sur lui en entrant.

C'était monseigneur Trocci, camérier du pape ; et il fallait qu'il se présentât une affaire d'urgente importance pour qu'un haut personnage vînt le chercher lui-même.

— Monseigneur, dit à voix basse le nouveau venu, Sa Sainteté désire vous voir à l'instant même.

— Qu'y a-t-il, le savez-vous ?

— Le cardinal de la Rovera est à Rome incognito, et Sa Sainteté m'a dit de vous demander si je devais aller immédiatement l'inviter à venir souper chez le cardinal de Corneto.

— Ah ! Juliano... fit César en réfléchissant profondément, mais rapidement ; oui... invitez-le.

— Et s'il refusait ?

— Dites-lui que si j'ai été l'ennemi de son frère, je suis resté son allié.

Trocci s'éloigna en toute hâte, et le duc se retourna vers la Cressida, le front chargé de pensées : seulement la comédienne vit bien que ces pensées étaient devenues toutes politiques, et que sa chétive personne disparaissait devant les préoccupations de l'homme d'État.

— Cressida, dit-il, nous reparlerons de cela demain.

— Soit, monseigneur, répondit-elle avec le plus charmant sourire.

— Demain... fit-elle avec stupeur quand le duc fut sorti, demain... Oh ! il faut voir Schiavone et le comte... Elle vit ! elle vit ! j'en suis sûre... mais où est-elle ?... Il faudra bien qu'il parle... Elle vit ! oh ! je le sentais bien là !...

CHAPITRE XLII

Le sommelier du pape.

Il y avait grande affluence à la villa du cardinal Corneto, et, en attendant la venue du pape, les conversations et les médisances, accompagnées parfois d'historiettes racontées à haute voix ou dans le tuyau de l'oreille, étaient établies de toutes parts, dans les salons et dans les jardins.

Les invités étaient à peu près tous rendus, et chacun s'était déjà emparé de l'une des belles dames que l'intelligent cardinal n'avait pas manqué de prier à cette fête, restée fort triste, sans contredit, si elle eût été privée de son élément capital.

Michelotto papillonnait un peu partout, vêtu plus magnifiquement que jamais, tout en lançant de tous côtés des regards assurés et vigilants ; car, au milieu de

Et marcha devant eux..... (Page 307.)

cette foule de courtisans et de flatteurs, il savait fort bien distinguer les ennemis du duc.

Cependant, il échangeait souvent un coup d'œil avec le comte de Bénévent, l'un des capitaines les plus dévoués à la fortune de don César, lequel était en ce moment le centre d'un petit cercle composé de femmes brillantes et de jeunes seigneurs riant aux éclats.

Bientôt le comte Caraccioli parut dans les jardins sans être annoncé, car la fête était tout intime ; mais dès que le comte de Bénévent le vit s'avancer de son

côté, il lui tourna le dos, comme s'il ne l'avait pas aperçu encore, et s'adressant à son entourage à voix couverte :

— A propos, mesdames, vous ne savez pas l'aventure de monsieur l'ambassadeur de la sérénissime république de Venise ?... Elle est piquante !...

— Non, dit un des jeunes gens, et je vois aux yeux de ces dames qu'elles grillent de l'entendre.

— Eh bien ! imaginez-vous que M. de Valentinois...

— Chut ! comte, voici M. de Caraccioli qui vient de ce côté, dit une dame à voix basse.

— Il n'entendra pas, je parlerai assez bas... Il n'a pas joué un beau rôle dans l'histoire, certes !... Au fait, je ferais peut-être mieux de me taire...

— Parlez donc, dit une autre dame que ces réticences rendaient encore plus avide de savoir.

— Eh bien ! M. de Valentinois s'était donc énamouré de la belle Leona San-Severino, une personne admirable de beauté, mariée par procuration au comte ; — notez bien ceci, mesdames, — par procuration ; — or, comme les deux fiancés ne s'étaient jamais vus, le duc imagina de se faire passer pour l'époux. La ruse réussit à merveille, si bien que la belle Leona...

— La belle Leona?... fit une voix derrière le comte de Bénévent.

Le capitaine se retourna. Caraccioli était derrière lui, pâle et les bras croisés.

— Vous écoutiez, monsieur l'ambassadeur ? fit-il en balbutiant légèrement.

— Comte de Bénévent, vous venez de mentir impudemment, dit Giovanni en le regardant fixement.

— Monsieur !... fit le capitaine en portant la main à son épée.

— Oui, monsieur, vous avez menti, je le répète.

— Savez-vous, messeigneurs, quelle est la femme dont parle le comte? Savez-vous, comte de Bénévent, quelle est la femme dont vous parlez? — Messieurs, il y avait au monde une femme pure et belle comme la Vierge sainte ; une femme, la joie et l'orgueil de ceux qui l'aimaient ; une femme pour qui s'ouvrait une destinée brillante et toute d'honneur, et qui, par le fait d'un homme, s'est vu arracher tout à coup jusqu'à l'espérance même de ce bonheur ; une femme qui a préféré la mort à ce qui, pour tout autre, eût été le comble de la grandeur ! Car vous, comte de Bénevent, et vous aussi, messeigneurs, qui riiez avec lui, n'est-ce pas qu'il n'y en a pas un de vous qui ne vendrait sa sœur ou sa femme à César Borgia?

— Comte !... firent les seigneurs, fort embarrassés de leur personnage.

— Messieurs, assurément, M. de Caraccioli est fou ! s'écria Bénévent.

— Si peu fou que je vous fais défi, à vous, comte de Bénévent, et à vous tous, messeigneurs, si l'envie vous en prend ! Oui, comte, je te défie au combat à outrance, de jour ou de nuit, en champ clos ou dans la plaine, ou au bord du Tibre, et l'on y jettera le vaincu. Voici mon gage !

Et Giovanni jeta son gant aux pieds du capitaine. Bénévent le ramassa avec grâce et salua en souriant.

— Monsieur de Caraccioli, dit-il, je suis Italien avant tout, c'est-à-dire que je sais ce que vaut une nuit de plaisir; il y a ce soir une fête que je ne veux pas manquer. Demain, au lever du soleil, je serai vôtre.

— Soit, monsieur, répondit le comte en s'éloignant fièrement.

Il se dirigea vers une charmille, autant pour remettre ses esprits que pour cacher la rougeur qui, malgré tout, avait monté à son front.

— Ah! la vengeance a trop tardé!... se dit-il. Quelle misère!... Allez, allez, courtisans du pouvoir, courtisans de la honte! O mon Dieu! Il y a un coin sur la terre où la vertu devrait être louée, où l'honneur devrait être honoré, et c'est dans cet endroit que le vice et le crime trouvent des complaisants et des admirateurs! Rome, Rome, souveraine du monde, qu'est devenue ta grandeur? Ton nom est souillé! Où le culte du Seigneur doit régner sans partage règnent la bassesse et l'impudeur! O ville, jadis royale et maintenant courtisane impure, tombe, tombe dans la poussière, ou fais naître, des cendres illustres que tu renfermes, un homme, régénérateur sublime de tes grandeurs éteintes, un homme enfin qui te rendra ta gloire qui s'écroule!...

Soudain il se sentit saisi par une main frémissante. Il se retourna : la Cressida était devant lui, la bouche souriante, mais la pression de sa main en démentait l'expression.

— Imprudent! fit-elle, vous compromettez le succès de la vengeance.

— Ah! Cressida, comme à vous les forces me manquent.

— Comment, vous êtes arrivé au but; comment, vous touchez peut-être à l'heure suprême où vous aurez votre ennemi sous votre genou, et vous risquez de voir tout s'évanouir!

— Fallait-il donc courber tranquillement la tête sous l'affront?

— Oui, il le fallait. Quand on veut se venger, il faut savoir faire abnégation de tout, jusqu'au grand jour! Savoir surtout fermer ses oreilles, ou sinon tout entendre.

— Tout supporter!

— Tout supporter. Être de marbre à l'endroit du cœur. Et d'ailleurs, est-ce que vous trouvez l'agression de M. de Bénévent naturelle? Pourquoi ce soir, plutôt qu'hier, plutôt qu'il y a six mois, est-il venu réveiller une histoire qui, excepté dans nos cœurs, devait être ensevelie dans la nuit de l'oubli? C'est un coup monté, le prélude peut-être de quelque ténébreuse entreprise : prenez garde! Bénévent peut vous tuer demain.

— J'ai pour moi Dieu et la justice de ma cause, répondit le comte.

— Et le hasard? ou plutôt ces mille ressources du duc, cette science si étrange qu'il a d'aider au hasard?... Comte, il faut absolument remettre ce duel.

— Impossible!

— Il le faut cependant! dit Cressida avec force et se mettant ensuite à rire aux éclats, car il importait plus que jamais de donner le change aux espions qui, si en effet le duc avait dirigé l'agression de son capitaine, devaient entourer Caraccioli de leur malveillant intérêt.

— Mon honneur est engagé, répliqua le comte en lui baisant la main.

— Et celui de Leona?

— Leona!... fit Giovanni douloureusement, et, cette fois, sans avoir la force de continuer sa comédie.

— Les voilà bien, ces hommes! s'écria la Cressida, toujours égoïstes et sacrifiant tout à ce qu'ils appellent leur honneur!

— C'est plutôt Leona que je veux commencer à venger en tuant cet insolent comte de Bénévent qui, s'il est plus noble que Michelotto, n'en est pas moins infâme!

— Comte, reprit la Cressida, Leona San-Severino parlerait ainsi que je fais!

— La pauvre enfant... douce et pure créature, elle tremblerait pour mes jours et voilà tout!...

— Et bien! soit, il faut vous conserver pour elle.

— Hélas! je vous l'ai dit, comme à vous la patience me manque. Je voudrais être tué par le comte!

— Leona existe!... fit la Cressida en lui jetant cette heureuse nouvelle dans l'oreille, tout en lui serrant la main avec une force surhumaine.

— Dites-vous vrai!... fit Giovanni.

— J'en suis sûre; le duc n'a pu me le cacher, quoiqu'il n'ait rien avoué.

— Alors, fit le comte reprenant son sang-froid, ce n'est plus sa mort qu'il nous faut, mais son secret, et la vengeance après.

— Eh bien, remettrez-vous ce duel?

— Écoutez, Cressida, il me vient une idée qui peut assurément tout concilier... Avançons l'heure, cette nuit, coûte que coûte...

— Comment?... Il sera ivre cette nuit, et quand il est ivre ce n'est pas à moi qu'il vient!

— Vous allez voir. La nuit dernière, pour vous protéger contre la visite de la police, dans les catacombes, Pasquino a eu l'heureuse idée de remplir d'eau une des galeries souterraines...

— Oui, et même je suppose que c'est cela qui l'a empêché d'envoyer chez moi des hommes qu'il m'avait annoncés et qui devaient emporter du sable blanc ou de la cendre.

— Précisément; mais il s'est trouvé que cette eau a fait découvrir enfin l'issue que nous cherchions.

— Ah!... fit Cressida, la communication avec le Vatican?...

— Après le départ de la police, Pasquino a voulu faire écouler l'eau comme à

l'ordinaire, mais son attention a été éveillée par un fait qu'il n'avait point remarqué précédemment, parce qu'il n'y avait pas intérêt. L'eau s'écoulait plus rapidement sous un certain amas de roches que par son canal ordinaire.

— Eh bien?...

— Silence!... on vient nous déranger, je vous dirai tout plus tard...

— Je comprends... rendons-nous, après la fête, à la chambre de Néron...

— C'est dit.

Celui qui venait les déranger était tout simplement un valet portant un plateau chargé de boissons glacées; car la chaleur était accablante, et le cardinal Corneto faisait prendre patience à ses hôtes, en attendant le pape.

Il se mêlèrent à la foule, et, certainement, personne n'eût pu se douter que le comte Caraccioli avait l'âme aussi violemment agitée que la mer aux jours d'orage; mais il était Vénitien, et ce n'était pas de ce jour qu'il avait appris à dissimuler ses émotions.

Le comte se sépara bientôt de la comédienne et chercha des yeux Giorgio Schiavone, qui était entré à la villa Corneto revêtu de sa livrée, et confondu parmi ses serviteurs.

— Enfin! enfin!... murmurait-il; elle existe!... O mon Dieu! donnez-moi encore un jour, et je vous abandonne ensuite ma vie!... Faites que je ne meure pas avant de l'avoir sauvée, faites que je ne meure pas avant d'être vengé!...

Mais il ne voyait pas Schiavone.

Schiavone était en ce moment en conférenee secrète avec Battista, également entré à la suite de Caraccioli, dans un corridor obscur des bâtiments de service de la villa. Tous deux paraissaient épouvantés des paroles mêmes qu'ils échangeaient, et, bien qu'ils ne parlassent qu'à voix basse, et la bouche de l'un sur l'oreille de l'autre, tous deux donnaient de tels signes d'étonnement, d'effroi et d'indignation que, si quelqu'un de la police soupçonneuse de Michelotto se fût trouvé là, on les eût arrêtés tous deux et écroués dans un cachot par simple mesure de précaution.

— Fais-en ton profit, ami Schiavone, disait Battista en terminant, préviens-en le comte au plus vite; car tu comprends que Servando m'ayant confié cela, ce n'est point à moi à le trahir directement. Et après tout, ce pauvre Servando est honnête homme; il n'a accepté cette horrible mission qu'à son corps défendant, par peur des oubliettes du château Saint-Ange, et s'il a fait cet aveu à son ami Battista, ce n'est point sans une arrière-pensée.

— Pour le comte, reprit Schiavone, je suis tranquille; mais les autres, ces prélats, ces cardinaux?...

— Que t'importe? ce n'est point ton affaire, nous ne les connaissons pas; et puis, il suffit que le comte soit averti : il saura ce qu'il doit faire pour les autres.

— Tu as raison.

Les deux Vénitiens se quittèrent ainsi.

Schiavone se mit immédiatement à la recherche de Carraccioli. Or, comme ils se cherchaient tous deux mutuellement, ils ne pouvaient manquer de se rencontrer bientôt. Mais Schiavone réfléchissait, tout en marchant ; sa figure se rembrunissait même à chaque pas qu'il faisait ; si bien qu'après cinq minutes environ de débats intérieurs, son visage sembla s'illuminer d'une joie extrême.

Seulement, à qui l'eût considéré avec attention, cette joie n'eût point paru absolument exempte d'une certaine expression sinistre.

Bientôt il s'arrêta, et au lieu de poursuivre sa marche du côté des jardins de la villa, il revint sur ses pas et rentra dans le palais.

Ce n'était plus le comte de Caraccioli qu'il voulait trouver : c'était Servando, le nouvel écuyer servant du Valentinois.

Il savait dans quelle partie du rez-de-chaussée Servando et Battista avaient causé précédemment ; il se dirigea donc de ce côté. Au milieu du grand mouvement de valets et de majordomes qui se faisait dans toutes les salles du palais pour les préparatifs de la fête, personne ne s'inquiéta de sa présence ; du reste, il avait pris, comme tout le monde, l'air affairé, et pour exciter encore moins de soupçons, apercevant dans un coin une pile de plats de Faenza d'une décoration ravissante, il allait et venait, cherchant l'écuyer servant, et toujours chargé de ses plats.

Enfin, il arriva ainsi dans la grande salle où avait été dressée la table dont le haut bout présentait un vaste fauteuil gothique, unique dans son espèce, car autour de la table on ne voyait que des pliants ou des tabourets : c'était, selon toute probabilité, le siége réservé au chef de l'Église. A la gauche de ce fauteuil se trouvait une haute tapisserie, une large portière d'étoffe de soie et d'or, à travers la séparation de laquelle Schiavone crut apercevoir une faible lumière.

Il se dirigea rapidement de ce côté sans hésiter ; et bien lui en prit, car personne des deux ou trois valets qui achevaient de ranger n'y fit attention. Son instinct ne l'avait pas trompé : Servando était là, seul, assis devant une petite table et vidant à longs traits un flacon de cristal dont les flancs recélaient un vin d'un choix exquis, selon toute apparence.

Servando était revêtu d'une casaque rouge et sur sa poitrine brillaient les armes papales, les clefs de Saint-Pierre, surmontées de la triple couronne.

— Ah ! l'ami Schiavone !... fit-il en apercevant le Vénitien, et sans cesser de boire.

— Silence ! ne prononce pas mon nom ! fit le Vénitien déjà mal disposé par cette indiscrétion, qu'il ne tarda point, du reste, à reconnaître dictée par les fumées d'un vin de Chypre, trop capiteux pour une cervelle de soldat.

— Quelle chaleur il fait, hein ?... fit Servando ; on boirait le Tibre par des temps si secs !...

— Oui, dit Schiavone, il y a six semaines que les campagnes demandent de l'eau, et, si cela continue, les moissons seront brûlées.

Et en disant ces paroles insignifiantes il regardait de tous côtés cette petite pièce, assez mal éclairée, dont les murs disparaissaient sous des étagères où s'alignaient symétriquement des bouteilles et des flacons de toutes formes, aux vins de toutes provenances et bien faits pour réjouir l'âme du plus froid courtisan de Bacchus.

— Eh bien ! tu n'as pas envie de faire comme moi? dit Servando en tendant son flacon à moitié plein à Schiavone ; après celui-ci un autre!... tu vois, il y a du choix ! Ah ! dame ! pour le saint-père, rien de trop fin !

Schiavone, au lieu de répondre à l'invitation, jeta sur ces fioles d'aspect si ébriolant des regards empreints d'un farouche effroi.

— Servando, dit Schiavone, est-ce donc toi qui es sommelier en chef du saint-père ?

— Non, je suis sous ses ordres ; sous-sommelier, si tu veux.

— A la bonne heure ! aussi, je me disais bien, c'est impossible... Où est-il le sommelier en chef, Servando, l'officier à qui, seul, appartient la distribution de ces vins ?

— Ma foi, je n'en sais rien... répondit Servando, la langue épaisse. — Ah ! si, il est allé au Vatican, chercher une corbeille de pêches... Oui, c'est cela, ces pêches ont été offertes ce matin au pape... pendant qu'il voyait deux chevaux neufs, et le sommelier à qui le pape les avait confiées les a oubliées dans sa réserve.

— Ouais... fit Schiavone qui comprit qu'il y avait là, peut-être, quelque chose de providentiel...

Mais cependant il se rappelait la confidence de Battista, — Battista n'avait pu se tromper.

— Servando, reprit-il, tu as raison, je veux boire avec toi ! Il fait si chaud !

— Tiens ! fit l'Espagnol en tendant son flacon presque vide.

— Non, je ne veux pas de celui-là, répondit Schiavone en le repoussant.

Et il se mit à examiner toutes les bouteilles, avançant la main vers l'une, puis la retirant ; et enfin, avisant six flacons, mis à part dans un coin, et plongés dans un vase rempli de glace, il en saisit un.

— Pardieu ! dit-il avec une gaieté dont Servando était incapable de remarquer la fausseté, il faut que ce soit là le meilleur !...

— Giorgio ! s'écria l'Espagnol en se levant épouvanté et lui retenant le bras.

— Eh bien?... fit tranquillement le Vénitien, le meilleur n'est-il pas réservé aux amis... Une bouteille de plus ou de moins, les cardinaux ne s'en apercevront pas, et qui sait si j'aurais une seconde fois, dans ma vie, l'occasion de goûter un semblable nectar!...

— Giorgio, ne vois-tu pas cela?... fit le sous-sommelier en posant avec crainte son doigt sur le bouchon, retenu au goulot par un cordon de soie cacheté de cire rouge aux armes papales.

— Eh bien?... dit naïvement Schiavone, c'est le vin du pape, raison de plus, ce sont assurément des larmes du soleil lui-même!

— Chut!... fit Servando dont les dents se mirent à claquer.

— Eh! on dirait que tu as peur.

— Si j'ai peur!... Carajo! on l'aurait à moins!... Ne bois pas ce vin.

— Explique-toi, ou sinon... et Schiavone arracha le fil de soie.

— Malheureux!...

— Tu es fou, Servando!

— Ah çà! Battista ne t'a donc rien dit?...

— Battista?

— Oh! Giorgio, si tu savais... Écoute, si je viens de boire comme j'ai fait, à en perdre presque la raison, tu ne te doutes pas... Tiens, quand j'y songe, il me semble que le palais va s'écrouler sur ma tête et m'ensevelir vivant...

— Achève...

— Eh bien! ce vin-là... c'est... la mort!

— La mort?

— N'as-tu donc jamais entendu parler du poison des Borgia?... demanda Servando à voix basse.

— Eh! il n'est question que de cela dans toute l'Italie!...

— Giorgio, il y a deux heures, don Micheletto m'a dit... Vois-tu, j'ai bu pour me donner du courage...

— Il t'a dit... parle donc!

— Ou plutôt, il m'a ordonné... Je ne pourrai jamais obéir...

— Ainsi, ces six flacons, tu en es bien certain, don Micheletto te les a remis lui-même... Et c'est toi qui dois verser le poison?... ajouta Schiavone à voix basse.

Servando ne répondit pas, ses yeux devinrent hagards, sa langue s'embarrassa et il retomba sur son tabouret, le front baigné de sueur.

— Qu'il fait chaud!... dit-il; à boire!... à boire!

— Tais-toi donc, tu vas attirer les curieux de ce côté.

— Que m'importe! j'ai soif, la chaleur est lourde comme si j'avais toute la terre sur l'occiput! je demande à boire! Verse, verse, Giorgio, tout ce que tu voudras, même de ce vin-là!...

— Il est ivre! pensa le Vénitien réfléchissant.

— Ivre... non, Schiavone.

— Tais-toi, malheureux, ne prononce pas ce nom.

— Pourquoi?

— Il est incapable d'accomplir les ordres qu'il a reçus... Quelle joie!... murmurait Gorgio en l'examinant. — Mais j'y songe... un autre s'en chargera, il ne manquera jamais de misérables... Oui, oui, c'est cela... Il le faut, je le veux, j'accomplirai seul la vengeance!...

Oui, monsieur, vous avez menti, je le répète. (Page 314.)

Et il se pencha vers Servando, qui s'était emparé d'une nouvelle bouteille, mais qui avait encore assez de raison pour ne pas s'être trompé.

— Servando, dit-il, il faut me céder ton pourpoint.

— Tiens ! qu'en veux-tu faire? Drôle d'idée!...

— Allons, hâte-toi, dit Schiavone en commençant à le déboutonner.

— Mais je m'y oppose, fit l'Espagnol en résistant.

— Tu auras dix mille écus d'or!

— J'aime mieux du vin !... fit Servando en se réfugiant au fond de la salle.

— Servando, tu renonces à la fortune ! Tu t'en retourneras en Espagne, en France, où tu seras heureux jusqu'à ton dernier jour !...

— Je ne veux pas! Ah çà ! Schiavone, qu'est-ce que cela signifie?... Me prends-tu pour un enfant?... Te donner mon habit !... Il est beau, et je le garde!

— Misérable ivrogne !...

— Ivrogne !... fit Servando en montrant le poing.

— Servando, mets-y de la bonne volonté ; je suis plus fort que toi en ce moment... je veux ton pourpoint !...

— Eh bien ! viens le prendre !... dit l'Espagnol en tirant son poignard et se réfugiant derrière les grands rideaux d'une fenêtre, qu'il roula autour de son bras.

Giorgio Schiavone hésita, mais il porta les yeux au ciel et tira aussi son poignard.

— Leona!... Dieu le veut!... Le sort en est jeté!

Et il se précipita vers la fenêtre.

La lutte ne fut pas longue. Servando poussa un gémissement et tomba.

Schiavone écouta si quelque bruit extérieur se manifestait, indiquant qu'il eût été entendu, et ouvrit la fenêtre. Cette fenêtre donnait sur un massif de mélèzes et de cyprès.

Il saisit le corps de l'Espagnol, le posa sur l'appui, sauta dans le jardin, et ensuite, tirant ce corps à lui, s'enfonça avec ce sinistre fardeau sous les arbres.

L'obscurité était grande de ce côté, mais on entendait parfaitement les murmures de la foule dorée, circulant dans les allées lointaines, illuminées *à giorno*.

Bientôt une grande rumeur se fit dans les jardins ; un empressement de valets, de soldats et de seigneurs se produisit de toutes parts, puis un grand silence, aussitôt suivi de ce murmure contenu qui couvre la voix des complimenteurs.

C'était Alexandre VI qui venait d'arriver à la villa Corneto.

Indépendamment des projets meurtriers que nous avons vu former à don César et à son père, cette réunion avait un but politique ; but caché sous les apparences d'une fête dont le plaisir semblait devoir être la seule loi.

La figue semblait mûre, il s'agissait de la cueillir; et de même que le pape s'est toujours réservé la faculté commode et élastique de créer des évêques *in partibus*, il se croyait suffisamment autorisé par les conquêtes réalisées déjà à jeter les premiers fondements de l'édifice.

Dans des circonstances pénibles, et non encore bien éloignées de cette ère, les papes ne s'étaient pas toujours contentés de l'excommunication envers les rois qui osaient entreprendre de lutter avec eux : ils avaient eu recours à des dépositions, lesquelles dépositions entraînaient l'attribution du trône à d'autres princes. Or, qui peut détruire se croit souvent le droit de créer; — n'est-ce pas une interprétation assez rationnelle du pouvoir de lier et de délier?

Alexandre VI voulait annoncer aux invités à la fête de la villa Corneto son

intention formelle d'investir le comte de Valentinois et de Romagne du royaume projeté d'Italie.

Le bruit en courait parmi les invités, et cette nouvelle, à laquelle, du reste, tout le monde s'attendait depuis les premiers succès de l'heureux César, était accueillie avec faveur.

Seulement, les cardinaux dressaient l'oreille avec inquiétude. Eux qui pouvaient aspirer à la papauté, se demandaient quel serait le rôle de la tiare dans cet événement immense, — si elle serait prépondérante ou asservie, souveraine ou tributaire, indépendante ou associée.

Graves problèmes dont la solution était tout entière dans la tête du père et du fils.

Mais, en arrivant à la villa, Alexandre VI n'eut pas plutôt mis le pied dans les jardins, qu'il s'aperçut qu'il avait oublié dans sa chambre, au Vatican, une hostie consacrée qu'il portait d'ordinaire suspendue à son cou par une chaîne d'or. Or, comme, un jour, l'astrologue Corozaïm lui avait confirmé une prédiction ancienne, — c'est-à-dire qu'il ne devait pas mourir tant qu'il porterait sur lui une hostie consacrée, — il dépêcha immédiatement au Vatican le jeune cardinal Caraffa.

C'était un camérier du pape, depuis pape lui-même sous le nom de Paul IV; il sauta sur le cheval d'un officier et disparut rapidement.

Pendant ce mouvement, Battista, épouvanté de l'imminence du danger que courait le comte et ignorant absolument ce qui s'était passé dans le cabinet des échansons, se dirigea vers cette partie du palais; mais en passant auprès d'un petit massif d'arbres au sombre feuillage, il entendit des gémissements et comme le râle d'un mourant.

Il se précipita de ce côté, et, se penchant vers l'homme qu'il trouva gisant sur le sol, il reconnut son vieil ami Servando.

— C'est toi, fit-il, toi, Servando, et tout ensanglanté... Qui t'a frappé?...

— C'est Schiavone...

— Ah!... fit le Vénitien qui comprit.

— Quel est son projet, est-ce que tu le sais, Battista?... Et pourtant si je ne t'avais rien dit... Mais cela m'étouffait... Schiavone a bien fait, pardieu!... car malgré mes remords, j'aurais obéi... Il vaut mieux que je crève, chien que je suis!...

— Mais tu ne mourras pas, ami, tu es un brave cœur...

— Oh! je le sens... va, on ne se trompe guère à l'article de la mort.

— Eh bien! Servando *mio*, il faut te confesser... J'ouvre mes deux oreilles. Parle, et ta confession, je te le jure, sera redite, mot pour mot, à un hiéronymite de ma connaissance. Ce digne moine est rempli d'indulgence pour le pécheur, et il ne manquera pas de t'accorder une absolution posthume...

— Je serai damné!...

— Mais non, cette absolution est suffisante pour ne pas te priver de ta part de paradis.

Servando poussa un gémissement étouffé, suivi d'un gros juron.

— Aide-moi plutôt, ajouta-t-il, à me tourner de ton côté... Ah ! je croyais bien mourir d'un coup de lance, sur un champ de bataille... Rien à gagner de bon avec ces Borgia... Battista, est-ce que tu ne vois pas le ciel tout en rouge?

— Non, il est d'un bleu superbe et parsemé d'étoiles.

— Battista... Ah ! mort-Dieu! que je souffre!... mon sang se gèle... il me semble que je roule dans un précipice... Oh ! quel éblouissement !... je n'aurais pas cru que la mort fît tant de mal... Drôle de tourbillon !... Battista, mon vieux camarade, écoute bien... Tu diras cinq *ave* et cinq *pater* pour moi... Fouille dans ma poche, il y a de quoi me faire dire une vingtaine de messes... Adieu, mon vieux... Ah! caramba! c'est fini... plus personne... Ah !

— Il est mort... dit Battista en ne le sentant plus bouger et cherchant en vain un dernier souffle. — Ce que c'est que de nous!... Un brave soldat!

Il se leva et s'éloigna tristement en se dirigeant du côté de la foule.

— Pauvre Servando, fit-il avec un soupir, — il buvait bien !

CHAPITRE XLIII

La peine du talion.

Quand Giorgio Schiavone repassa par la fenêtre et se retrouva dans la salle des échansons, il avait revêtu le pourpoint armorié du sous-sommelier Servando.

— L'heure est venue, dit-il avec énergie.

Presque aussitôt un officier du saint-père entra dans ce cabinet, l'air empressé, essoufflé, suant et s'éventant de son mouchoir.

— Troïlo ! Troïlo ! dit-il, où est Troïlo?... Mon ami, sais-tu où est le sommelier de Sa Sainteté ?

— C'est moi, répondit Schiavone.

— Toi? mais tu n'es pas Troïlo.

— Ah ! le sommelier en chef, il est retourné au Vatican, pour chercher des pêches qui lui ont été recommandées par le saint-père.

— Et tu es sommelier, toi aussi?

— Oui, monseigneur, que désirez-vous ?

— Le saint-père et monseigneur de Valentinois, accablés de chaleur, demandent à boire.

— Eh bien, qu'à cela ne tienne, je puis remplir l'office de Troïlo. M. de Valentinois me connaît bien...

— Tu es donc le Servando qu'a demandé également le duc?

— Lui-même...

— Alors, c'est la même chose, viens avec deux verres à la glace.

— Ah!... fit Schiavone, c'est que don Michelotto m'a ordonné de rester ici, signor officier.

— Don Michelotto n'est pas au palais pour te relever de ta consigne, mais je prends tout sur moi. — Allons, viens, tu perdrais du temps à chercher Troïlo. En le gagnant de vitesse... tu mériteras la faveur... un verre de vin glacé, offert à propos, peut se payer cher...

— Oui, messer, vous avez raison, dit Schiavone d'une voix stridente que l'officier prit pour l'expression de l'empressement.

Et débouchant rapidement un des six flacons mis à part, il en versa le contenu dans deux grandes coupes d'argent ciselées qu'il plaça sur un plateau.

— Mais que fais-tu? ce flacon...

— Eh ! monseigneur, dit Schiavone gaiement, ne voyez-vous pas qu'il porte les armes de Borgia? C'est monseigneur de Valentinois qui me l'a donné en garde pour son usage.

Et Giorgio marcha bravement à la suite de l'officier, portant son plateau.

— A la grâce de Dieu! se disait-il, j'offrirai d'abord à César et je laisserai tomber ensuite le plateau ; au diable l'étiquette!

Ils arrivèrent ainsi sous une tonnelle où le pape et César, entourés de tous les grands, ne répondaient qu'à peine aux salutations de tous, occupés qu'ils étaient de s'éventer de leurs mouchoirs, bien que de belles jeunes filles agitassent au-dessus de leurs têtes de grands éventails de plumes d'autruche, à la mode orientale.

On voit qu'Alexandre VI n'avait pas absolument besoin du sérail — que lui prêtaient complaisamment les méchantes langues — pour ressembler aux satrapes de l'Asie.

A la vue de ce serviteur, porteur des deux coupes remplies, le cardinal de Corneto se précipita vers lui et, avant qu'il eût eu seulement la pensée de résister, avait enlevé le plateau et le présentait, un genou en terre, à ses hôtes.

Schiavone poussa une sorte de râle sourd et voulut s'enfuir, épouvanté de ce hasard fatal ; mais il était entouré de toute la cour, et il demeura immobile, frappé de stupeur, les yeux fixés sur le pape et son fils.

Alexandre VI et don César buvaient [1].

Schiavone sentit un instant que sa raison allait lui échapper, il entendit bruire à ses oreilles comme un bourdonnement étrange, une sorte de glas funèbre, et il appuya fortement les pieds sur le sol, s'arc-boutant en quelque sorte pour ne pas tomber.

1. Tomasi, Paul Jove, Panvinius, Cicarelli, Guicciardini, Platine.

Ce fut l'effet d'un éclair. Quand il revint à lui, un homme le tenait par le poignet, et il marchait à la suite de toute la cour.

L'homme qui le tenait ainsi, c'était le duc de Valentinois.

Il se crut perdu, et instinctivement il chercha son poignard; mais il l'avait laissé, ensanglanté, à l'endroit même où il avait frappé l'Espagnol Servando.

— Eh bien, Servando, lui dit César à l'oreille, est-ce qu'au moment d'agir tu aurais peur?...

— Peur... répéta machinalemet Giorgio.

— Allons, du courage! Micheletto m'a répondu de toi.

Ils pénétrèrent ainsi dans la salle du festin, à la suite de tout le monde, et déjà le pape avait pris place sur le grand fauteuil.

Il n'y était pas plutôt assis que le cardinal Caraffa accourait et, mettant un genou en terre, lui présentait une boîte d'or, suspendue à une chaîne de même métal.

César avait retenu encore Schiavone au moment où celui-ci, libre de son étreinte, voulait entrer dans le cabinet des échansons et de là, sans doute, gagner rapidement la campagne.

— Tu n'as pas oublié, lui dit-il, les recommandations de Michelotto?

— Non, monseigneur... fit Schiavone; soyez tranquille...

— Et surtout n'oublie pas celui-là, ajouta don César en désignant l'un des gentilshommes assis auprès du pape; — tu vois bien, celui qui nous tourne le dos.

— Ah!... fit Schiavone d'une voix sombre en jetant les yeux de ce côté... oui, le comte Caraccioli... je le connais bien!...

En ce moment Alexandre VI pâlit et demeura immobile.

— Qu'a donc mon père?... fit César en se précipitant vers le pape.

Alexandre sortit de son immobilité et rappela devant lui le cardinal Caraffa, qui le considérait depuis un instant avec une figure toute décomposée.

— Qu'avez-vous donc, Caraffa? demanda-t-il en essayant de sourire.

— Oh! rien, saint-père, répondit le cardinal tout troublé.

— Comment! rien? avec un visage aussi bouleversé que cela? Parlez, vous me ferez plaisir.

— Votre Sainteté me pardonne, mais...

— Il y a quelque chose d'extraordinaire, Caraffa; parlez, je le veux.

— C'est une vision, — une vaine apparition, je n'y crois pas!... dit Caraffa.

— Une vision?... que vous avez eue?... oh! mais raison de plus, il faut me la raconter, dit le pape, qui, comme tous les hommes de ce temps, et même les plus élevés, n'était pas exempt de superstition.

— Saint-père, je n'oserai jamais...

— Caraffa, je vous ai dit : je veux.

Le pauvre cardinal tomba aux genoux du pape.

— Saint-père, au nom du Christ, n'exigez pas cela, je vous en supplie !

— Vous me piquez davantage, mon ami ; il faut parler.

— Même si la vision que je viens d'avoir, à l'instant, il n'y a pas une heure, est de celles qui jettent l'effroi dans les âmes ?...

— Dites.

— Même si elle concerne les jours sacrés de Votre Sainteté ?...

— Alors il n'y a plus le moindre motif de vous taire.

— Eh bien ! je parlerai, très-saint père, mais que votre colère ne tombe pas sur un mortel indigne et que Dieu sans doute a voulu avertir, de préférence à tout autre, parce qu'il connaît mon dévouement.

— C'est vrai, Caraffa, ce doit être cela, dit le pape devenu sérieux ; — je vous écoute.

— Tout à l'heure, au Vatican, je montais à votre chambre, seul, un flambeau à la main, lorsque le vent souffla tout à coup ma lumière. Je n'avais pas besoin d'y voir pour me diriger dans le palais, et je savais bien trouver la boîte d'or malgré l'obscurité, lorsqu'en ouvrant la porte de la chambre de Votre Sainteté, une vision terrible s'offrit à ma vue.

— Dans ma chambre ?...

— Je vis... je vis au milieu, entre la porte et le prie-Dieu, au-dessus duquel étaient suspendues la boîte et la chaîne d'or, un cercueil[1] entouré de cierges allumés, et dans ce cercueil...

— Achevez, achevez, dit le pape, pâlissant malgré ses efforts.

— Pensant que c'était une apparition infernale, un piége du démon, je fis le signe de la croix en invoquant le nom de Dieu, et tout disparut...

— Caraffa, vous ne m'avez pas dit qui était dans ce cercueil.

— C'était... dit le cardinal en cachant son visage et en se prosternant...

Mais il n'acheva pas : le pape jeta un grand cri et se renversa en arrière.

— Mon père !... s'écria don César en se précipitant vers lui.

— Ah !... fit le pape en portant la main à sa poitrine, là, là... je brûle, c'est du feu !... César... je me meurs !

Et il s'évanouit.

Au même instant, don César recula, le front inondé de sueur, pâle, les yeux démesurément ouverts ; — lui aussi, il lui semblait éprouver dans la poitrine une chaleur extraordinaire, un déchirement effroyable.

— Malheur !... fit-il.

En ce moment, don Michelotto accourut vers lui, l'œil égaré.

— Monseigneur, lui dit-il avec épouvante, je viens de trouver Servando dépouillé de ses habits, mort !

— Mort ! Servando ! s'écria don César, — c'est impossible !

1. Tomasi, Félibien ; manuscrit de la bibliothèque du cardinal Barberini.

Il se précipita dans le cabinet des échansons, à la recherche de ce serviteur qui avait apporté les coupes. Il avait disparu.

— Oh ! fit-il en s'appuyant sur le bras de Michelotto, regarde, regarde !...

Il désignait le flacon aux armes du pape, resté sur la table et à moitié vide.

— Malheur ! malheur ! Trahi, vendu, assassiné !... Mais qui donc?...

— Monseigneur, qu'y a-t-il ? demanda Michelotto, qui ne savait rien.

— Il y a, fit don César d'une voix déchirante, que j'avais préparé le poison, et qu'il a été bu par mon père et par moi !

— Tonnerre !... fit Michelotto.

— Perdu ! Rêves détruits !... Mon père... l'Italie, un royaume !... Ah !...

Et César tomba, à son tour, immobile et glacé.

Alexandre VI et son fils furent placés sur la même civière, et Rome se réveilla, pleine de stupeur et d'effroi, pour voir passer à la lueur des flambeaux ce sinistre cortége.

Au moment où les porteurs mettaient le pied sur le pont Sixte, don César se réveilla et, se soulevant sur un coude, offrit aux regards son visage ravagé déjà par les horribles morsures du poison.

— La peine du talion ! dit une voix dans la foule.

César tressaillit ; il avait reconnu, dans ce moment suprême, la voix de Pasquino.

— Oh !... fit-il, la voix du peuple !...

CHAPITRE XLIV

Les colosses aux pieds d'argile.

Schiavone était sorti précipitamment de la villa Corneto, et dès qu'il en eut franchi les portes, il entendit venir jusqu'à lui les rumeurs causées par le double empoisonnement qu'il venait de commettre. Il tomba, au bout d'une centaine de pas, suffoqué d'épouvante, en proie aux plus terribles émotions, perclus, sans volonté, sans force.

Il se dit qu'il venait d'accomplir une chose horrible, effrayante, et reconnut trop tard qu'il n'était pas assez fort pour le crime. En vain il se dit que la fatalité avait tout conduit, que son intention n'était pas de tuer le chef de l'Église ; en vain il essaya de se persuader qu'après tout il avait purgé peut-être la terre du plus exécrable des monstres que Dieu eût jamais élevés sur un trône... il se faisait horreur à lui-même. Ces voix, ces rumeurs confuses, ce tumulte allant toujours croissant, ce n'étaient plus les agitations de la cour du pape, c'était Rome, c'était l'Italie, c'était le monde entier, dont les malédictions éclatantes l'accusaient.

Car, à cette époque, où ni Luther ni Calvin n'avaient paru, armés de la

Eh bien! viens le prendre, dit l'Espagnol. (Page 322.)

Bible et du libre examen, le pape était encore, quel qu'il fût, le maître des peuples et des rois, presque l'incarnation du Dieu dont il ne devait être que le vicaire. Un instant, halluciné, ivre, fou, Giorgio Schiavone se compara à Judas.

Quand il sortit de sa torpeur, quand la raison lui fut revenue, quand ses yeux purent se fixer sur les objets environnants, il se trouva, sans pouvoir s'expliquer comment ses jambes avaient pu l'y porter, autrement que mues par l'instinct de conservation naturel à l'homme, il se trouva dans l'appartement du comte Caraccioli, seul et encore revêtu de la casaque du pauvre Servando.

Bientôt le comte entra, au moment où il se débarrassait de ce vêtement.

— Nous sommes vengés! dit-il d'un air farouche.

— Malheureux! s'écria Giovanni qui l'avait vu apporter les deux coupes au pape et à son fils, malheureux!... et Leona?...

— Leona?...

— Comment la retrouver à présent, si tu as tué César?

— Leona?... répéta Schiavone les yeux hagards.

— Oui, Leona qui est vivante... César a laissé échapper ce secret, et la Cressida l'a surpris.

— Oh! qu'ai-je fait!... dit le gondolier en se frappant la poitrine avec les marques du plus sombre désespoir.

— Frère, répliqua le comte en lui posant la main sur l'épaule, Dieu n'a pas voulu que je fusse heureux sur cette terre, voilà tout: il faut se courber sous sa volonté.

— Malheur!... s'écria Schiavone.

La nuit se passa dans une tumultueuse agitation. La nouvelle de la maladie si étrangement foudroyante du pape s'était répandue dans Rome avec une rapidité extrême, et aussitôt les abords du Vatican s'étaient trouvés encombrés d'une population avide de détails. Quand le jour se leva, la ville entière était sur pied et, d'heure en heure, un camérier de Sa Sainteté venait lire un bulletin de la santé de cet homme, dont la colossale puissance s'étendait sur des millions d'âmes, et dont la mort pouvait faire osciller le monde.

Il va sans dire que le danger dans lequel se trouvait Alexandre VI fournissait carrière ouverte à tous ceux qui osaient déjà juger son règne et sa personne. Malgré la tyrannie, la cruauté et l'extraordinaire déréglement de ses mœurs, chacun rendait cependant justice à ses talents et convenait que nul n'avait jamais mieux possédé les qualités requises pour gouverner un grand empire. Les auteurs, même les plus prévenus contre lui, n'ont pu s'empêcher de l'admirer comme grand politique et de convenir que si l'épouvantable perfidie de ses moyens n'était venue détruire le bon effet de ses actions, jamais peut-être l'humanité n'eût offert un plus beau type, un plus complet modèle du souverain.

Le peuple de Rome l'aimait, car malgré les disettes effroyables qui, à cette époque de détestable administration civile, désolaient les villes et les contrées, jamais Rome n'avait manqué un seul jour de blé; quant à l'estimer, c'était une autre question.

— Tue et pille les grands, disait sans cesse Alexandre VI à son fils, mais donne aux petits.

C'est cette maxime, érigée en principe, que les barons de la Romagne, dépossédés, n'ont jamais pu pardonner à ce pape qui, pendant onze ans de règne, tint toute l'Europe en éveil. Ses vices et ses crimes ont été certainement égalés par d'autres papes; mais ceux-là ont eu l'adresse, ou la faiblesse, de ne pas

recruter leurs ennemis parmi les petits tyrans gravitant autour du trône pontifical.

Pendant qu'Alexandre, enfermé dans ses appartements du Vatican, essayait de disputer sa vie aux atteintes du terrible poison qu'il avait presque distillé lui-même, don César, retiré également dans sa chambre et gardé à vue par Michelotto, avait fait venir le juif Corozaïm.

Celui-ci, que les émissaires du duc avaient eu beaucoup de peine à trouver, caché qu'il était dans sa cave et tremblant de se voir imputer la maladie du saint-père et de son fils, fut amené, plutôt mort que vif, en présence du Valentinois.

Le duc fit sortir de sa chambre ses officiers et les médecins qui l'avaient épuisé toute la nuit par les saignées et les vomitifs. Il ne garda auprès de lui que Michelotto.

— Corozaïm, dit le duc d'une voix faible, c'est ton exécrable poison qui me tue... en connais-tu le remède, l'antidote?... Parle...

— Monseigneur, fit le malheureux juif en se précipitant à ses genoux, que Votre Altesse me pardonne...

— Eh! je ne t'en veux pas, maudit! C'est la fatalité ou plutôt une main perfide... Pour l'instant, il me faut toute ta science.

— Ma science est petite, dit le juif, comparativement à la grandeur du mal.

— Tu m'as dit qu'en hébreu ton nom signifiait : « Là est le mystère; » travaille, et tu le sonderas; à l'œuvre!

— Monseigneur, reprit Corozaïm, je vous l'avais bien dit... elle ou les siens.

— Les siens!... Tu crois donc... ton astrologie... mensonge!... Pourtant!...

Et don César, oubliant pour un instant l'horrible feu qui lui dévorait les entrailles, ne songea qu'à la vengeance.

— Michelotto, s'écria-t-il en se soulevant sur son lit, tout de suite, tout de suite, qu'on arrête le comte Caraccioli, va!

Le capitaine courut rapidement vers la porte.

— Ne t'éloigne pas, donne l'ordre! ajouta César en le retenant du geste.

Michelotto obéit et revint s'asseoir au pied du lit de son maître, sa longue épée nue posée en travers sur ses genoux.

— Voyons, Corozaïm, à l'œuvre donc! reprit César en se tournant vers le juif qui, immobile, était plongé dans ses réflexions.

— Monseigneur, dit celui-ci, j'ai beau chercher dans l'arsenal de mes substances et dans les combinaisons de la science, je ne vois pas...

— Achève!... dit César, dont les yeux s'injectèrent de sang.

— Je ne vois pas de contre-poison.

— Malheureux! fit le duc d'une voix si terrible que Corozaïm en tomba sur le sol et se frappa le front sur les marches du lit.

— Cherche, cherche, je le veux! reprit César; entends-tu, je le veux!

— Monseigneur...

— Est-ce qu'un homme comme moi peut mourir ainsi, Corozaïm? c'est impossible ! Il faut me sauver, et ta récompense sera une province, vingt fois ton poids d'or ! il faut me sauver, je le veux !

Corozaïm releva la tête et considéra attentivement le visage de cet illustre moribond ; il saisit sa main, puis, se relevant avec autorité, illuminé tout à coup d'une inspiration que l'imminence du danger lui souffla , il dit, saisi d'une exaltation suprême :

— Je vais essayer !

— Essayer, reprit le colosse abattu, ce n'est pas assez, il faut réussir !

— Le succès est dans les mains de Dieu ! répondit le juif d'une voix grave.

— Michelotto, fit César avec un regard où luisaient toutes les féroces ardeurs du tigre, si je meurs, je veux que ce juif immonde soit écartelé vif, et ses membres accrochés aux piques du château Saint-Ange !

— Bien, répondit tranquillement le capitaine sans bouger.

— Grâce, monseigneur !... fit le vieux savant joignant les mains et la voix étranglée par les angoisses de la peur , car il savait que le terrible duc ne menaçait jamais en vain.

— Sauve-moi, te dis-je ! Hâte-toi, je brûle !... Mais ne sors pas d'ici, commande, ordonne, tout le monde t'obéira. Michelotto, tu entends !...

Le capitaine se leva et regarda le juif avec docilité. Il sentait, lui aussi, que les ressources bornées de la médecine officielle devaient céder devant un homme, trop expert dans l'épouvantable science de la mort pour ne pas avoir surpris les secrets de la vie.

— Monseigneur, dit Corozaïm, il y a cent ans, le roi de Naples, Ladislas, sur le point de succomber au poison, fut sauvé par un moyen étrange, désespéré... mon père me l'a raconté...

— Quel que soit ce moyen, agis ! répondit César.

Le juif, surexcité par l'amour des découvertes, par le désir de tenter une expérience dont il ne profiterait pas peut-être, puisque sa mort devait être la suite d'un insuccès, sembla retrouver toute sa jeunesse pour ordonner, et les officiers et serviteurs qu'appela Michelotto s'empressèrent d'exécuter ses prescriptions avec une rapidité qui tenait du prodige.

Le duc était couché sur un de ces grands lits de chêne à quatre colonnes torses, dont la mode somptueuse est dès longtemps passée : il fut soulevé et déposé sur un autre lit dressé dans un angle de la chambre.

Une fois le lit à colonnes débarrassé de ses rideaux et de tous ses coussins et matelas, la porte de la chambre s'ouvrit, et une douzaine de robustes condottieri suisses firent entrer de force un taureau monstrueux dans la chambre.

Un des principaux bouchers de Rome suivait, armé de ses couteaux.

Le taureau, mugissant et furieux, fut renversé sur le dos dans l'intérieur du lit, et ses quatre membres liés solidement par des cordes à chacune des quatre

colonnes torses. Cette opération ne se fit pas sans peine ; mais le zèle et la force des hommes qui l'exécutaient étaient quintuplés par les excitations de la voix stridente de César, qui, malgré sa faiblesse, promettait de l'or, de l'or à poignées.

Une fois l'animal maintenu dans ce quadrilatère par les pieds et par les cornes, le boucher s'avança, lui ouvrit le ventre et en arracha les entrailles. Cette affreuse besogne n'était pas plutôt achevée que don César, saisi par deux hommes, fut plongé dans cette baignoire vivante et mugissante, spectacle effroyable dont la vue remplissait de terreur l'âme des assistants.

Corozaïm semblait triompher, et la joie peinte sur son visage, jaune et sec comme un parchemin, rappela l'espérance au cœur de don César.

— Vous sentez-vous mieux, monseigneur? demanda-t-il au duc.

— Oui, il me semble que le feu intérieur s'apaise.

Toutes les trois heures, jour et nuit, cet étrange et sauvage traitement fut suivi.

Pendant ce temps, le pape agonisait. Il était âgé de soixante-douze ans, et le poison avait produit dans ce corps usé des ravages plus effrayants et plus rapides que sur l'organisation robuste de don César.

À chaque instant un officier, un prélat ou un serviteur venait donner au fils des nouvelles du père ; et de même que don César se sentait revenir à la vie, de même il croyait que le pape sortirait de cette effroyable épreuve ; mais bientôt les messagers n'apportèrent plus que de sinistres pronostics, si bien que don César jugea la position perdue.

Les fenêtres de son appartement, situé dans l'aile droite du palais du Vatican, donnaient, les unes sur le jardin pontifical, et les autres sur la grande cour intérieure. Celles de l'appartement du pape, dans l'aile gauche, ouverte à l'est sur le quartier Saint-Ange, étaient situées sur la cour, en face de celles de César.

En conséquence, le duc envoya Berolla, son secrétaire, dans la chambre où le pape agonisait, avec l'ordre d'agiter son mouchoir à la fenêtre dès qu'il aurait cessé de vivre.

Et, dans l'attente de cet événement, les condottieri du duc, habilement disséminés dans le palais, devaient, au signal qu'à son tour ferait don Michelotto de la fenêtre de sa chambre, s'emparer de toutes les portes et empêcher qui que ce fût de sortir du Vatican.

La certitude trop évidente où était César de la mort prochaine de son père n'était pas de nature à aider sa guérison ; aussi les efforts de Corozaïm s'en trouvaient-ils à peu près paralysés.

— Malédiction, s'écriait-il, tout s'écroule ! J'avais prévu tous les événements que pouvait faire naître la mort de mon père, et de longue main j'avais préparé tous les moyens nécessaires pour y remédier; mais pouvais-je prévoir que je serais moi-même hors d'état de rien exécuter, cloué sur un lit, suant la fièvre et

la mort par tous les pores... Ah ! fortune, tu m'abandonnes, mais je lutterai jusqu'à la fin !... Rage et furie !...

Une crise s'empara de ses sens et il tomba épuisé sur son lit, pour se réveiller bientôt, plus tourmenté, plus misérable que jamais. En vain Corazaïm essaya de cordiaux énergiques, en vain la sanglante ressource du taureau éventré fut employée, rien ne calmait les effroyables ardeurs du mal.

— Si mon père meurt, s'écriait-il, je ne suis plus rien... Tout croulera... Mais qui donc a versé ce poison?... Michelotto, Caraccioli est-il arrêté ?

— Oui, monseigneur... répondit le capitaine après avoir hésité.

— Ah ! les richesses de l'Italie à qui me rendra la vie !... Ah ! que je souffre !... Mais je ne veux pas mourir !... Tortures de l'enfer... Écoutez, Michelotto, Corozaïm : pourquoi ce silence ?... Il me semble que la nature, que la terre entière vient de trembler sur sa base... Oui, je l'ai senti, il se meurt... il est mort !... Regarde... regarde !...

Et don César, étendant une main livide dans la direction des fenêtres situées en face des siennes, désignait Berolla qui, le visage contrit, agitait son mouchoir.

Alexandre VI était mort.

Aussitôt Michelotto jeta un cri rauque par la fenêtre. C'était le signal attendu par ses soldats pour fermer le Vatican.

— Michelotto, dit César, portez-moi dans la chambre secrète.

Corozaïm et le capitaine enveloppèrent le duc dans une grande robe de velours et, après avoir ouvert une porte cachée dans l'embrasure d'une fenêtre, ils se trouvèrent dans un étroit corridor, percé çà et là de portes devant lesquelles ils passèrent, pour s'arrêter devant une partie nue de muraille.

Deux minutes après, le duc était enfermé dans cette chambre introuvable, et le duc donnait au fidèle Michelotto ses derniers ordres.

— Casanova, Leona et Astor, dit-il, à tout prix, avant tout, sur ta vie !

Michelotto partit et, appuyé d'une trentaine de ses plus fidèles soldats, se rendit à la chambre mortuaire, où il trouva, agenouillé, le cardinal Casanova, protonotaire et chambellan privé de Sa Sainteté, encore tout troublé de l'injonction que lui avait faite Berolla, de la part du duc de Valentinois, de ne pas encore ébruiter la mort du pape.

Michelotto lui mit le poignard sur la gorge et le força de livrer les clefs des meubles et cabinets où se trouvaient le trésor et les objets précieux d'Alexandre VI. Le cardinal céda, et le capitaine fit emporter par ses hommes deux coffres où se trouvaient plus de cent mille écus d'or et un nombre considérable de vases du même métal.

Du reste, don Michelotto ne fut pas le seul qui pilla ce jour-là ; car, ayant oublié de visiter une chambre située derrière celle du pape, il n'eut pas plutôt tourné les talons que les officiers de Sa Sainteté et les valets, tous, laïques ou non,

s'y précipitèrent. Il y avait là des sommes immenses, plus de trois cent mille écus d'or, et une cassette pleine de joyaux.

Après ce coup de main, don Michelotto avait d'autres missions à remplir ; mais, en attendant, les portes du Vatican furent ouvertes, et le vice-chevalier annonça publiquement la mort du pape.

Alors, il se manifesta un étrange revirement dans les esprits. Alexandre VI mort, toutes ses qualités et ses talents disparurent, ses vices et ses crimes seuls surnagèrent, et une véritable allégresse, dit Tomassi, se répandit dans Rome et peu à près dans toute la chrétienté. Chacun vit avec satisfaction la fin d'une tyrannie qui non-seulement faisait trembler ses propres sujets, mais aussi menaçait le reste du monde et allait visiblement causer la ruine de toute l'Église. Il est cependant un fait certain, c'est que, aimé ou haï, la mort d'Alexandre eut un écho terrible. Le monde plia. La clef de voûte arrachée à l'édifice menaça de le faire écrouler, et les rois qui, pendant onze ans, avaient léché sa main puissante, crurent qu'en se retirant elle allait les entraîner eux-mêmes dans l'abîme.

La maladie du duc de Valentinois les rassura. Ce roi d'Italie qu'ils acceptaient d'avance, mentalement, étant menacé de perdre ce royaume à venir, ne portant plus ombrage à leurs trônes, les consolidait. L'Europe n'ignorait pas que Jules César ou plutôt les empereurs romains, ses successeurs, avaient possédé presque tout l'univers alors connu.

Les partis s'emparèrent immédiatement de la direction des esprits, et une heure après une véritable sédition éclatait dans Rome. Guelfes et Gibelins, les Colonna et les Orsini se partagèrent la ville et le peuple, et le sang commença à couler dans les rues, à chaque heure du jour ou de la nuit.

En même temps, le cardinal de la Rovère qui, dès les premiers symptômes d'empoisonnement du pape à la villa Corneto, avait prudemment disparu, se fortifia dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, jusqu'à ce que le conclave s'assemblât pour l'élection d'un nouveau pape.

Les candidats ne manquaient pas. Il y avait d'abord le cardinal d'Amboise, Français ; — les cardinaux de la Rovère et de Sienne, Italiens ; — un Espagnol, — deux autres Italiens, un Colonna et un Orsini.

Et au milieu de ces ambitions excitées, de ces intérêts si divers en ébullition, tous, amis ou ennemis, avaient les yeux fixés vers cette partie du Vatican où habitait le duc de Valentinois.

C'est qu'à lui, en effet, appartenait peut-être encore, quoique moribond, le pouvoir de faire un pape.

Mais s'il s'était fait transporter dans sa chambre secrète, c'est qu'il redoutait plus la vengeance que la haine ; c'est qu'il se savait des ennemis implacables et cachés, de ces ennemis sans ambition et sans miséricorde, avec lesquels on ne peut négocier et qu'on ne peut corrompre ou apaiser.

C'est que dans les insomnies de sa fièvre, comme dans les rêves de son sommeil irrité, il ne cessait de voir les trois hommes masqués de Sinigaglia.

CHAPITRE XLV

Les fureurs de l'impuissance.

Une fois seul avec Corozaïm, César, couché sur ce lit où nous avons vu déjà Leona endormie, se tourna vers le juif, et son visage essaya de sourire.

— Elle ou les siens... m'avais-tu dit?... mais à présent?... L'avenir, l'avenir, as-tu vu dans les astres ce qu'il me prépare ?

— Ah !... fit le juif astrologue avec une sorte de hennissement de triomphe, — vous y arrivez donc !...

— Dis-moi, dis-moi !...

— Monseigneur, vous me retenez prisonnier auprès de vous, et pendant ce temps les astres doivent parler. La nuit est venue ; dans une heure, il ne sera plus temps peut-être. Tous les soirs, depuis un mois, il y a conjonction de la lune avec...

— Regarde, dit César en indiquant la fenêtre.

— Les yeux humains livrés à leurs seules forces sont insuffisants à lire couramment dans le grand livre céleste ; j'ai chez moi des instruments précieux et...

— Peut-tu me laisser sans danger ?

— Oui, monseigneur ; d'ici à deux heures vous n'aurez pas besoin de mes soins.

— Et quant aux dangers du dehors, dit César, ici je ne crains personne. Va, Corozaïm, va.

Le juif ne se le fit pas répéter, il fit jouer le ressort de la porte ouvrant dans le Vatican et disparut.

Resté seul, le duc ne tarda pas à s'endormir, non sans s'être assuré par un regard que son épée était bien placée à portée de sa main, sur une petite table, auprès de son lit.

Lorsque son sommeil parut profond, le grand tableau représentant la *Décollation de saint Jean-Baptiste* s'enfonça dans le mur, et à la place de cette belle page de Ghirlandajo, le sombre corridor des catacombes montra ses murailles nues.

Trois hommes entrèrent, étouffant le bruit de leurs pas.

C'était Giorgio Schiavone, Pasquino et le comte Caraccioli.

Le comte allait commencer de s'emparer de l'épée du duc ; mais tout à coup

Sauve-moi, te dis-je, hâte-toi, je brûle... (Page 332).

un grand bruit retentit derrière la porte qu'avait franchie, dix minutes auparavant, le juif Corozaïm.

A ce bruit, accompagné d'imprécations, ces trois hommes, dont tous les mouvements semblaient obéir à une secrète et unique pensée, reculèrent sur leurs pas, et disparurent par l'entrée mystérieuse qui leur avait livré passage et qui se referma avec un léger craquement.

Aussitôt don César se réveilla, et entendant le bruit qui avait fait battre en retraite ses trois ennemis, il prêta l'oreille. En ce moment, ce n'était plus des

imprécations, mais une sorte de gémissement, accompagné de paroles brèves et impératives.

Il sembla à don César que cette voix commandant si hautement ne lui était pas inconnue, et il cherchait, plein d'anxiété, à qui elle pouvait appartenir, lorsque ses incertitudes furent fixées tout à coup.

En effet, la porte secrète de la galerie s'ouvrit, et Corozaïm rentra, le visage effaré, les mains jointes et introduisant un homme vêtu de la longue et magnifique robe de cardinal, et un poignard à la main.

C'était Juliano de la Rovera.

— Tu m'as trahi, misérable! fit César en lançant un regard terrible sur le malheureux juif, tremblant de peur.

— Non, repartit aussitôt le cardinal, il a cédé à la force. Je connais le secret de la galerie, et pensant vous trouver dans l'une des chambres qu'elle commande, je les avais toutes visitées en vain lorsque je rencontrai Corozaïm. Je l'obligeai, le poignard sur la gorge, de me conduire auprès de vous, car j'ignorais l'existence de cette chambre. Il a obéi.

— Corozaïm, fit le duc, laisse-nous et reviens vite, avec une certitude surtout!

Le juif disparut.

— Monseigneur, dit César, les moments sont chers, n'est-ce pas? vous venez me demander les voix dont je dispose dans le sacré collége?

— Je viens vous les acheter, répondit Juliano.

— A la bonne heure, voilà de la franchise.

— Les cardinaux sont au nombre de trente-sept, reprit Juliano, et sur les vingt-deux que vous possédiez, douze seulement vous resteront fidèles. J'en ai sept, le cardinal de Sienne sept, le parti français six, et l'Espagne cinq.

— J'en ai plus de douze, monseigneur, car les sept du cardinal de Sienne sont à moi également.

— De toute façon, je le reconnais, vous pouvez faire pencher la majorité vers le cardinal qui vous plaira; je ne chercherai pas à amoindrir votre influence, duc, et c'est parce que je l'admets que je suis ici.

— Vous me donnerez?... demanda César.

— D'abord, je vous conserve la charge de général de l'Église.

— Oui! fit ironiquement César, — et ensuite?

— Je reconnais votre souveraineté sur les Romagnes indépendantes du saint-siége, et... vous aide à achever l'œuvre.

— A conquérir la Toscane, le Milanais, le Piémont, Gênes, Naples et la Sicile?

— Oui... répondit le cardinal, après avoir hésité une seconde.

Mais si courte qu'eût été cette hésitation, don César l'avait saisie au passage.

— Il me trompe, pensa-t-il.

Mais il n'en laissa rien percer.

— Monseigneur, dit-il, cela demande réflexion.

— Réflexion! s'écria Juliano, lorsque le feu est déjà aux quatre coins de Rome! — Tenez, duc, je ne veux rien vous cacher : Rome s'est déjà divisée en deux camps ; les uns crient : Colonna! — les autres : Orsini!

— Demain, je monterai à cheval, et tout rentrera dans l'ordre.

— Duc, prenez-y garde, vous avez beaucoup d'ennemis ; tous ceux qui ont une injure à venger vont se soulever.

— J'ai mon armée, une armée choisie, bien payée, déjà conquérante!

— Prenez garde, vous dis-je : Sforza va reprendre Pesaro, Baglione, Pérouse, Montefeltro, Urbino ; les Appiani rentreront dans Piombino ; les Vitelli, à Citta di Castello.

— Et la Romagne me restera fidèle, la Romagne que j'ai purgée de ses tyrans! La Romagne peut me donner tous les ans dix ou quinze mille combattants. Avec mes condottieri, c'est plus qu'il n'en faut pour continuer mon œuvre.

— Vous ne pouvez l'achever sans l'appui du pape.

— C'est vrai, dit tout à coup César en lui tendant la main, aussi je suis à vous.

— Bien, duc, j'y compte, répondit le cardinal; — en attendant je retourne à Saint-Pierre-aux-Liens, où j'ai établi mon quartier général. Au temps où nous vivons, il est bon de se rappeler son ancien métier de soldat.

— Oui, répondit le duc d'une voix faible, car cette conversation le fatiguait, et même il ne put s'empêcher de porter la main à sa poitrine.

— Vous souffrez, monseigneur?... demanda anxieusement Juliano.

— Moins... moins, eut la force de répondre le duc ; — demain... je vous l'ai dit, je serai sur pied.

— A demain donc, dit le cardinal en se dirigeant vers la porte.

César ne répondit pas, et se contenta d'incliner la tête.

Dès que le cardinal fut parti, il se renversa sur son lit et un cri rauque s'échappa de sa poitrine.

— Torture de damné! s'écria-t-il en fermant les yeux et saisi d'un tremblement nerveux qui le jeta dans une effrayante prostration.

Quand il revint à lui, deux hommes le tenaient chacun par un poignet, et un troisième était debout devant lui, les bras croisés.

— Caraccioli! dit César avec fureur, mais comme s'il étouffait, en proie au rêve le plus terrible.

— Duc, demanda le comte d'une voix sévère, qu'avez-vous fait de Leona?

— Leona!... répéta César qui essaya de faire un mouvement, mais qui en fut empêché par ceux qui le tenaient.

Alors il songea à les regarder, reconnut Pasquino et jeta un vague regard sur Schiavone, qu'il considéra ensuite avec stupeur.

— C'est toi, dit-il, qui m'as tué!

Et il tenta un autre effort, mais en vain, quatre mains de bronze l'étreignaient trop vigoureusement.

— Duc, dit le comte, nous sommes les trois hommes masqués qui t'ont poursuivi partout. Nous avions juré de ne nous faire connaître à toi qu'au jour de ta mort, car nous voulions nous venger seulement; mais alors nous croyions Leona morte. Aujourd'hui nous venons te dire : Il faut nous rendre Leona, et à ce prix tu vivras.

— Leona!... fit César, que je livre Leona!... Jamais!

— Duc, les moments sont comptés, nous n'avons pas le temps de te convaincre, mais nous avons celui de t'y forcer.

— Me forcer, moi! fit César avec un sourire de défi.

Une explosion de cris et les détonations de plusieurs coups de feu semblèrent répondre à cette parole de l'homme qui se croyait encore le puissant fils du pape.

— César, reprit Pasquino, prends-y garde, ce tumulte t'annonce la fin de ton règne! le peuple, qui t'a admiré pendant ta vie, te hait et te maudit, maintenant qu'il te croit mort comme ton père.

— Mort! On me croit mort!

— Ta prudence t'a fait renfermer ici, dans cette retraite inconnue à tous; le bruit de ta mort s'en est accrédité. Prends-y garde, cela sert nos projets.

César ne répondit que par un nouvel effort, aussi bien comprimé que tous ceux qu'il avait tentés jusque-là.

— Je vis! je vis! s'écria-t-il avec une sorte de rugissement.

— Dis-nous où est Leona, ou ta dernière heure est venue! Le poignard hâtera l'œuvre du poison!

— Je ne le dirai pas.

— C'est le pouvoir qui va t'échapper, dit Caraccioli.

— Jamais!

— C'est la couronne d'Italie! fit Pasquino.

A ce mot, César redressa la tête vers l'homme du peuple, voulut parler, mais il se roidit et demeura silencieux, tout en lançant à chacun de ses ennemis, qu'il sentait aussi implacables que lui-même, des regards où toute la fureur de son impuissance se traduisait par des éclairs fulgurants.

— Duc, dit le comte, nous avons prévu votre résistance.

A ces mots, Schiavone rentra dans le souterrain, dont la porte était restée grande ouverte, et ramassa dans l'ombre un paquet lourd sans être volumineux, dont César ne put se rendre compte.

Le gondolier mit un genou en terre et en un clin d'œil débarrassa deux planches de chêne des cordes qui les assemblaient.

— La torture! fit César avec mépris, tout en tressaillant au fond du cœur à chaque coup de feu, à chaque fusillade retentissant au dehors.

— Où est Leona? demanda le comte, tandis que Schiavone approchait les ais de chêne de l'une des jambes nues du duc...

— Faites, répondit César; seulement, quand vous m'aurez brisé les jambes je ne pourrai vous conduire où elle est, si la fantaisie m'en prend.

— Aux poignets ! dit alors le comte.

— Vous avez donc peur, comte, que vous voulez me réduire ainsi à l'impuissance de vous combattre en champ clos? fit César d'une voix ironique.

— Le démon! fit Caraccioli; mais du moins tu ne seras pas roi d'Italie, ni même duc de Romagne. Enlevons-le !

Le duc fut soulevé par ces trois hommes et, malgré sa résistance désespérée, entraîné vers la porte du souterrain.

— A moi ! à moi ! cria-t-il, la voix pleine d'angoisses.

— Où est Leona? répéta le comte en s'arrêtant.

— Jamais !

En ce moment, et comme la fusillade devenait plus vive à l'extérieur, apportée jusqu'à cette chambre cachée par une étroite fenêtre donnant sur un puits s'élevant jusqu'au faîte du palais, un cri perçant, une sorte d'appel retentit dans le souterrain.

Les trois ravisseurs, qui déjà avaient le pied sur le seuil de la porte, firent un pas en arrière.

Une forme sombre se dessina tout à coup dans les profondeurs du souterrain, avançant de leur côté avec rapidité.

César eut un vague mouvement d'espoir, et par un nouvel effort força les trois hommes à faire encore un pas en arrière.

Aussitôt une femme se présenta à la porte du souterrain.

C'était la Cressida.

— J'ai suivi Michelotto, dit-elle : Leona est à Saint-Sixte.

— Ah!... fit César avec un rugissement tel que les trois hommes en tressaillirent d'épouvante.

— C'est vrai, il n'y a pas à douter, reprit Cressida, sa rage le trahit. Venez, venez à Saint-Sixte !

Ils lâchèrent tous trois César et se précipitèrent dans le souterrain.

La Cressida voulut les suivre; mais faible, se soutenant à peine, épuisé d'émotion et par le mal horrible qui le rongeait, César, pour ne pas tomber, se retint après la robe de la Cressida.

— Lâchez-moi, monseigneur, dit celle-ci, je veux être la première à l'embrasser.

— Toi ! mais qui donc es-tu?

— Qui je suis? Paula Severino, jadis la maîtresse du duc de Gandia, aujourd'hui la mère de Leona.

— Toi, sa mère !...

— Oui, maudit, et si je ne la trouve pas, tremble!

Et d'un mouvement saccadé, la comédienne s'arracha de l'étreinte désespérée du duc, en laissant après ses mains crispées un lambeau de sa robe de velours.

— Leona! Leona! s'écria-t-elle, à toi! à toi!... Et elle disparut, tirant sur elle la porte du souterrain.

César tomba évanoui sur le carreau.

Quand il revint à lui, il était sur son lit, et Corozaïm lui faisait respirer des sels âcres et subtils.

— Eh bien? eh bien? demanda-t-il, — les astres?

— Monseigneur, répondit le juif, j'ai lu votre avenir tout entier.

— Parle.

— J'ai vu la trahison...

— La trahison? je viens d'en être victime!

— Que voulez-vous dire?

— Continue.

— J'ai vu la prison...

— La prison... pour moi? Mais j'y suis ici!... Achève, achève!

— J'ai vu la bataille, une bataille sanglante.

— Ah! je vais être bientôt à la tête de mes armées, et mes ennemis vont trembler... Venise, Venise, je te ferai la guerre, et j'irai chercher cet homme, qui est tien, jusqu'au fond de tes lagunes.

— Monseigneur... fit Corozaïm en baissant les yeux.

— Tu as encore quelque chose à m'annoncer, quelque chose de terrible, car tu n'oses... Qu'as-tu vu?...

— J'ai vu... la mort.

— La mort, quand... combien d'années... le sais-tu?...

— Je ne puis le dire, monseigneur, mais le soleil aura accompli plusieurs fois sa révolution...

— Plusieurs années? Je n'en demande qu'une pour fonder mon royaume. Va, Corozaïm, tu seras riche, et moi, moi... je mourrai.

Il se releva, le visage rayonnant...

— Oui, je mourrai, dit-il, mais roi, roi d'Italie!

Et César, accablé sous le poids de ses pensées, au bruit des fusillades extérieures, rugissant de colère et de rage, cloué sur ce lit de douleur, suant le sang et le poison par tous les pores, tomba dans un délire effrayant.

— O humanité!... fit le juif avec mépris.

CHAPITRE XLVI

Le prisonnier du château Saint-Ange.

La seconde mission donnée par César à Michelotto était terrible.

Nous avons vu qu'après le siége de Faenza, et contre la foi des traités, le prince Astor Manfredi avait été conduit au château Saint-Ange. Or, de toutes les villes de la Romagne conquises par le duc de Valentinois, Faenza était celle sur laquelle il comptait le plus ; car ses habitants avaient très-promptement compris ses grands projets, et, faisant taire leurs préférences individuelles, s'étaient ralliés par patriotisme à l'idée d'une Italie forte et puissante.

Don César, malade, se sentant menacé déjà dans ses conquêtes, tenait surtout à conserver Faenza; et, afin de supprimer à tout jamais le moindre obstacle qui pouvait lui survenir de ce côté, il avait résolu d'en prévenir la cause ; car l'obstacle naissait forcément si le prince Astor, rendu à la liberté, revendiquait ses droits.

En conséquence, il avait donné ordre à Michelotto de mettre secrètement à mort ce jeune prince ; puis, aussitôt après, de lui amener Leona.

Le rude capitaine avait souri de pitié en voyant son maître songer encore aux choses d'amour, lorsque sa puissance se trouvait si compromise, et donna de bon cœur la jeune fille à tous les diables. Il est même assez probable qu'il osa souhaiter de la trouver morte au couvent de Saint-Sixte, où il courut la chercher.

Avec sa sagacité de condottiere habitué aux hasards de la fortune, il jugea plus prudent de conduire d'abord la jeune fille au château Saint-Ange, et de l'y retenir jusqu'à l'accomplissement de la partie sanglante de sa mission ; bien persuadé que, une heure plus tard, il ne lui serait plus possible de gagner la forteresse, car les rues se peuplaient de gens en apparence fort mal intentionnés envers la famille Borgia, quoiqu'ils se fusillassent fort entre eux en criant: Colonna ! ou Orsini !...

L'abbesse de Saint-Sixte ne fit aucune difficulté de livrer la jeune fille ; mais Leona ne voulut pas quitter le couvent. Il fallut l'emporter, bâillonnée, jusqu'à la barque qui, du pont Sixte, devait remonter le Tibre et gagner le château Saint-Ange.

Arrivés au château, don Michelotto fut tenté de laisser Leona au fond de la barque ; mais il songea au passage souterrain menant de la forteresse au Vatican, et fit transporter la jeune fille dans la salle circulaire dans laquelle s'ouvrait ce souterrain.

Une fois en sûreté derrière ces murailles solides, Michelotto s'occupa d'en visiter avec soin les postes et de faire braquer des canons dans la direction du

pont de la Ripetta ; car il prévoyait une agression prochaine des Orsini ou des Colonna, peut-être même des deux partis à la fois.

Pendant ce temps, seule, enfermée dans la salle souterraine, Leona se demandait si son dernier jour était enfin arrivé, lorsqu'elle entendit une voix plaintive glisser faiblement à travers l'une des nombreuses portes dont était percée la muraille circulaire.

Cette porte n'était point celle par laquelle avait disparu Michelotto.

Elle s'en approcha avec crainte, bien qu'elle eût la conscience de l'existence d'une victime nouvelle de don César derrière cette porte.

— Ouvrez-moi, signora, dit la voix ; ouvrez-moi, signora Léona !...

Léona, étonnée de s'entendre appeler par son nom, s'aperçut que cette porte n'était fermée de son côté que par deux gros verrous, et les tira précipitamment.

Un jeune homme vêtu d'habits en lambeaux se précipita dans la salle et tomba à ses genoux.

— Vous me connaissez donc ? dit-elle, sans pouvoir encore revenir de sa surprise.

Le jeune homme releva la tête vers elle et, malgré les traces de souffrances qui l'avaient singulièrement changé, elle reconnut le noble et beau visage de l'un de ses adorateurs de la cour de la duchesse d'Urbin.

— Le prince Astor Manfredi !... s'écria-t-elle en lui tendant ses deux mains, que celui-ci couvrit de baisers.

— Oui, c'est moi, belle Léona, moi, victime d'une infâme trahison, moi qui sans doute étais destiné à mourir ! Mais Dieu peut-être vous a envoyée vers moi pour me sauver.

— Vous sauver, moi !... fit Léona avec un soupir d'impuissance.

— Ah ! signora, Dieu m'est témoin qu'il me serait doux de sortir de prison ; mais je ne sais pas si je ne me trouverais pas plus heureux encore d'y achever mes jours à la condition de joies pareilles à celles-ci.

— Prince...

— Je vous vois... je vous vois, vous que j'aime.

— Vous m'aimez?...

— Oui, et depuis longtemps. Vous m'avez confondu, à Urbino, avec tous ceux qui vous trouvaient belle et charmante, et la pureté de votre âme n'a pu deviner ma pensée ; mais je vous revois, j'oublie tout, mes souffrances, mes timidités : s'il me reste encore un jour d'existence, prenez-le, il est à vous !

— Prince, vos paroles me font mal, répondit Léona d'une voix suave et empreinte de la plus douloureuse mélancolie, et les sentiments que vous exprimez me jettent dans un trouble infini.

— Hélas ! je crois vous comprendre, fit Astor non moins douloureusement ; vous en aimez un autre ?

— Oui, prince, dit vivement Léona en lui prenant la main, — ne m'en

Michelotto lui mit le poignard sur la gorge... (Page 334.)

veuillez pas, c'est un amour né dans mon cœur depuis longtemps, bien avant que le hasard me placât sur votre passage. Celui que j'aime est l'homme le plus loyal et le meilleur... Dieu sait si la haine de mes persécuteurs ne l'a pas enlevé à tout jamais à mes espérances.

— Vos persécuteurs, quels sont-ils?

— Les vôtres probablement, ou plutôt, il n'y en a qu'un, un seul, un nom exécré, un de ces noms qui font rougir.

— César Corgia! fit Astor, le traître, l'assassin, le parjure!

— Oui.

— Oh! mais je vous arracherai à cet homme, et je vous rendrai à celui que vous aimez, Léona, j'en jure Dieu.

— Le comte Caraccioli, prince, sera fier de vous dévouer sa vie.

— Le comte Caraccioli, c'est en effet un loyal et noble gentilhomme; il est bien digne de vous, pure et loyale jeune fille : espérez!

— Espérer!... Hélas! nous sommes tous deux prisonniers ici!

— Écoutez : une lueur suprême a toujours brillé dans les ténèbres de la prison dont vous venez de m'ouvrir la porte; la délivrance est possible pour vous et pour moi.

— Le château Saint-Ange est une forteresse imprenable et bien gardée, dit Léona, qui crut voir dans les yeux du malheureux prince une expression d'égarement bien près de la folie.

— Oui, mais cette forteresse a des ressources que peut-être tout le monde ne connaît pas. Écoutez donc...

Et le prince, prenant la main de la jeune fille, l'attira vers lui et dit à voix basse :

— A travers les fentes et les trous presque imperceptibles creusés par le temps dans le bois de cette porte, j'ai vu... j'ai vu souvent des hommes et parmi eux don César et Michelotto, parfois le pape lui-même, venir dans cette salle, puis disparaître tout à coup, comme s'ils s'abîmaient dans une partie de la muraille.

— Que dites-vous!

— Tenez, c'est là!... ajouta le prince en désignant un angle formé par l'embrasure d'une autre porte massive. Ces pierres, en apparence si lourdes, se dérobaient sous la pression du doigt de ceux qui s'en approchaient et offraient un sombre couloir qui va... je ne sais où, mais, dans quelque lieu que ce soit, nous aurons peut-être plus de chances de nous sauver que de rester ici.

— Ah!... fit Léona en étudiant la muraille avec ardeur.

— J'ai souvent entendu parler des souterrains du Vatican et du château Saint-Ange. Ils ont sans doute été creusés en communication avec les catacombes, sur lesquelles Rome tout entière est bâtie. Cherchons.

Et, à son tour, le prince Manfredi interrogea la muraille, non pas seulement avec les yeux, mais avec ses deux mains, qu'il passa et repassa alternativement sur chacune des pierres. La salle était plongée dans une demi-obscurité que la chute du jour rendait plus épaisse d'instant en instant, et les doigts voyaient mieux que les yeux; mais cet examen fut inutile, aucune aspérité n'apparaissait ni ne se sentait sur ces implacables assises, presque aussi polies que le marbre.

— Il y a un secret, pourtant! s'écria le prince avec une impatience fébrile. Dire que la liberté peut-être est là, derrière ce mur, et qu'un obstacle misérable nous l'arrache!

Pour comble de malheur, la nuit avait tout à fait répandu son ombre dans cette salle, et les deux jeunes gens se regardèrent, pleins d'une indicible tristesse.

— Et celui qui m'a conduite ici va revenir peut-être ! dit Leona avec angoisse, — son exécrable maître m'attend !...

— Cherchons encore ! fit Astor animé d'un courage renaissant à la pensée du danger qui menaçait cette pure créature.

Léona, de son côté, se mit à chercher sur le sol, pensant que les dalles peut-être pouvaient faire jouer les ressorts de cette issue secrète.

— Prince, dit-elle enfin, êtes-vous bien certain d'avoir vu ce mur s'ouvrir?

— Ah !... fit Astor en s'arrêtant tout à coup, frappé de l'idée que le délire de la fièvre pouvait l'avoir jeté dans l'erreur. — J'ai vu plusieurs fois !... reprit-il, j'en suis sûr !...

Et il frappait la muraille de ses poings crispés, grinçait des dents, presque insensé ; et de ses yeux s'élançaient par moments des éclairs sombres dont s'épouvantait Léona.

— Malheur !... fit-il découragé, vaincu, — je ne trouve pas !...

— Mourir, plutôt mourir que de revoir ce monstre ! dit Leona d'une voix déchirante.

— Vous ne mourrez pas, signora, je veux vous rendre à celui que vous aimez ; au prix de ma vie, je le veux ! oui, un moyen peut-être nous est encore offert.

— Lequel ? demanda avidement Leona.

— Depuis que je suis enfermé ici, il y a longtemps déjà, combien de jours, de mois, je ne sais, — depuis le jour fatal où don César m'a lâchement trahi, on est venu mainte fois me demander la renonciation solennelle de mes droits sur le Faentin en faveur du duc ; j'ai toujours refusé. — Aujourd'hui, qu'il vous rende libre, j'accepte !

— Un pareil sacrifice, prince ! je ne veux pas !

— Silence... fit Astor en lui saisissant la main.

— Qu'y a-t-il ?...

— J'ai cru entendre...

— Oui, on vient de ce côté... me chercher sans doute !... Je suis perdue !...

On entendait, en effet, un grand bruit de voix et de pas derrière la porte par laquelle avait disparu Michelotto.

— Ah ! ce secret maudit !... fit Astor en se précipitant de toutes ses forces contre la muraille, comme s'il voulait la briser avec son crâne.

Tout à coup, sous ce choc irréfléchi la muraille céda.

— Sauvés ! fit Leona en le prenant par la main et voulant l'entraîner avec elle dans le souterrain, dont une fraîche vapeur d'humidité lui soufflait à la face.

Ils allaient franchir le seuil de ce mystérieux passage, lorsqu'une lumière apparut à son extrémité, s'agitant dans l'ombre.

Ils reculèrent épouvantés jusqu'au milieu de la salle circulaire; et en même temps Michelotto et six de ses lansquenets entraient, s'éclairant de torches enflammées.

Au moment où, des deux dangers choisissant le moindre en apparence, les deux prisonniers allaient se précipiter dans le souterrain, un homme apparut sur le seuil, appuyé sur son épée nue.

C'était don César, pâle, livide, effrayant, — un spectre.

Il fuyait, aidé du juif Corozaïm, cette chambre du Vatican dont le secret, découvert par ses ennemis, ne lui offrait plus aucune sécurité.

Astor et Leona, pressés l'un contre l'autre, étaient restés pétrifiés.

— Michelotto, s'écria le duc, à la vue du groupe gracieux formé par les deux jeunes gens embrassés, — que veut dire ceci?

— Monseigneur, j'accourais pour exécuter vos ordres, après avoir d'abord pourvu à la sûreté de votre nouvelle demeure.

Le duc comprit le dévouement de son capitaine; mais l'ardeur avec laquelle Leona serrait le prince Manfredi de ses deux bras charmants, car elle sentait bien qu'en lui seulement elle pouvait espérer désormais un défenseur, — cette intimité qu'il n'avait jamais pu soupçonner, et qu'il crut être née tout à coup, l'anima d'une rage nouvelle.

— C'est pour moi seul qu'elle garde ses répulsions!... — Telle est la pensée qui gronda en lui tout à coup, rapide comme la foudre qui tue et ravage.

— Qu'on les sépare! commanda Michelotto à ses soldats, en commençant lui-même par saisir un bras de la jeune fille.

— César! s'écria Astor, que veux-tu faire de cette noble dame?

— Que t'importe! fit le duc qui se soutenait à peine.

— César, ajouta Astor tout en résistant aux efforts des soldats, et dont le courage grandissait en sentant les étreintes de Leona qui, de son côté, criait à l'aide avec tous les déchirements du désespoir, — César, tu dois avoir de sinistres projets, je le vois au feu de tes prunelles!

— Je ne te dirai pas, reprit César d'une voix calme, — ce qui arrêta les soldats, — je ne te dirai pas ce que j'ai résolu quant à cette femme; mais tu vas savoir quelle est ta destinée.

— Parle!

— Prince Astor Manfredi, ta personne me gêne, fit César en s'affaissant sur lui-même, et tombant entre les bras de Corozaïm et de Michelotto, qui s'élança vers lui.

— Toi qui vas mourir, dit Leona vivement, as-tu donc le droit d'attenter à la vie des autres?...

— Mourir!... répéta César en la regardant avec effroi.

— Oui, car je vois la mort dans tes yeux. J'ignore quel mal te dévore ; mais Dieu est juste !

— Dieu !... fit César en ricanant avec mépris.

— Oui, juste, car il te punit et va me rendre à celui qu'il a créé pour moi !

— Malheureuse !...

— A mon Giovanni !...

— Tais-toi, si tu as pitié de toi-même, femme !

— A mon Giovanni que j'aime, acheva Leona en le bravant du regard et du geste.

Don César se releva, plus pâle, plus moribond, plus effrayant que jamais, terrible comme le génie du mal, et tous les assistants frémirent d'épouvante.

— Qu'ils meurent tous deux ! commanda-t-il d'une voix éclatante, attachez-les ensemble, et au Tibre !

Les soldats hésitèrent.

— Obéissez ! répéta César en s'appuyant contre la muraille et levant son épée au-dessus de sa tête.

— Lâche ! firent Leona et Astor d'une voix stridente, Dieu nous vengera !

Les condottieri étaient entrés, munis chacun d'un paquet de cordes ; car, peut-être, le prince Astor n'était pas le seul dont le duc voulût se défaire ; aussi, et malgré la résistance et les cris des deux jeunes gens, les eurent-ils, en un instant liés solidement l'un contre l'autre

Leona, affaiblie par cette lutte horrible, s'était évanouie, et entraînant avec elle le prince Astor, ils tombèrent ; la tête du malheureux jeune homme frappa sur la dalle et rendit un bruit sourd. Épuisé par la captivité, Astor resta immobile sous le coup ; et bientôt une masse inerte, un amas de membres et d'étoffes gisait au milieu de cette salle aux parois sourdes et nues comme un sépulcre.

Succombant lui-même à l'émotion de cette scène, don César s'était renversé dans les bras de ses fidèles.

— L'heure est venue, murmura-t-il, il faut renoncer à tout ce qui n'est pas mon œuvre !... il faut vivre ! vivre ! vivre !...

Corozaïm et deux soldats l'emportèrent au dehors.

Michelotto fit soulever de terre le groupe formé par les deux corps des jeunes victimes de l'ambition et de l'amour du duc de Valentinois, et ouvrit la porte de chêne qui se trouvait à côté du souterrain par lequel était venu don César.

Les quatre soldats, chargés de ce fardeau palpitant, marchèrent silencieusement derrière lui.

Ce sinistre cortége arriva ainsi sur la partie de la maraille du château Saint-Ange qui domine le Tibre, au sud de la forteresse, à cette pointe qui commande le tournant du fleuve, du côté des villas Borioni et Altoniti.

Il faisait nuit noire, et l'on n'entendait au loin que les dernières rumeurs de la sédition, étouffées par le tourbillonnement des eaux du Tibre.

— Allons ! commanda Michelotto.

Les soldats, habitués sans doute à ce genre d'expéditions, s'étaient placés deux à chaque extrémité du fardeau et, montant sur les créneaux, le balancèrent avec mesure et le lancèrent avec force dans l'espace.

Un double cri, horrible d'épouvante et de désespoir, retentit dans la nuit et glaça d'effroi les sombres exécuteurs de ce double meurtre.

Le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau suivit aussitôt, et ce fut tout.

Michelotto et ses hommes rentrèrent silencieusement dans le château Saint-Ange.

CHAPITRE XLVII

Les obsèques d'un grand de la terre.

Le lendemain, au point du joint, un courrier était parti pour Florence. Don César, cloné dans son lit, sentait son œuvre se détraquer ; et bien que, par la mort de Leona, il eût cru s'affranchir de toute entrave ; bien que sa tête, une fois calmée, pensât et raisonnât avec toute la puissance et l'énergie de l'organisation extradinaire qu'il tenait de son père, il croyait avoir besoin de conseils.

Il envoyait donc chercher Machiavel.

Nous remonterons donc de quelques heures le cours des événements pour donner une dernière attention au colosse qui venait de s'écrouler, laissant le monde dans la stupeur et Rome dans le désordre.

Aussitôt que don Michelotto eut tourné les talons, après son expédition dans le trésor du pape, les cérémonies officielles commencèrent, selon les règles de l'étiquette, — étiquette dont une grande partie s'est conservée de nos jours.

En conséquence, le cardinal-camerlingue, en habits violets, se présenta à la porte de la chambre d'Alexandre VI et y frappa un coup d'un marteau d'or.

— Rodrigo Lenzolio de Borgia, vénéré pape Alexandre? appela-t-il ensuite à voix haute.

Un silence solennel répondit seul à cet appel suprême ; et deux fois encore le camerlingue frappa la porte de son marteau d'or, répétant les noms de baptême, de famille et de souverain de celui qui n'était plus.

Alors, il se tourna vers les clercs de la chambre et les notaires apostoliques, chargés de prendre acte de la cérémonie.

— Il est donc mort ! dit-il d'une voix grave.

Immédiatement le maître des cérémonies s'avança, et, après avoir fait placer par deux valets une petite enclume de bronze devant le camerlingue, lui présenta *l'anneau du pêcheur*, que le camérier avait retiré du doigt du défunt.

Le camerlingue s'assura que cet anneau était bien celui d'Alexandre; et, le plaçant sur l'enclume, le brisa de son marteau d'or. Après quoi le maître des cérémonies en ramassa les débris, qui devaient rester sa propriété.

Pendant que le camerlingue prenait ensuite possession du Vatican et du gouvernement au nom du sacré collége, le vice-chancelier avait envoyé l'ordre aux officiaux du clergé, aux pénitenciers de Saint-Pierre, aux chapelains du pape défunt, aux confréries des séculiers, d'avoir à assister aux funérailles du pape, sous peine d'être dépouillés de leurs dignités et offices.

Tous obéirent; tous étaient curieux de contempler la ruine de ce colosse d'iniquités, devant lequel ils avaient si souvent tremblé.

Cependant, le corps n'avait pas été embaumé, malgré l'usage, tellement les effroyables morsures du poison l'avaient défiguré et corrompu; et il fut porté, avant les trois jours exigés par le cérémonial, à l'église de Saint-Pierre.

C'était le soir, le ciel était tout chargé d'orage, et le chapitre vint recevoir le corps en chantant les prières ordinaires; mais à peine était-il entré dans le saint lieu, qu'un des moines franciscains, frappé de terreur, sans doute, à la vue de cette fin étrange, et surtout de l'affreuse décomposition de ce souverain, qu'on adorait à genoux de son vivant, laissa tomber son cierge allumé sur le visage de l'un des soldats aux gardes qui formaient la haie sur le passage du cortége. Ce soldat poussa un cri de douleur, auquel répondirent ses voisins en courroux; si bien que d'autres moines en laissèrent également tomber leurs cierges. Furieux, les soldats arrachèrent violemment les autres des mains du clergé, qui s'enfuit dans la sacristie, et bientôt le corps du pape resta sur son catafalque seul, au milieu de la nef, privé des prières de son clergé et des derniers honneurs de ses soldats.

Du reste, la catastrophe d'Alexandre avait jeté tous les esprits dans la crainte, et la sédition n'était pas seulement dans la rue, elle était partout. Le clergé ne songeait déjà qu'au maître qu'on allait lui imposer, et les soldats brûlaient de rejoindre au plus tôt, soit le duc de Valentinois, soit celui des princes ses ennemis qui voudrait se les attacher.

Le peuple envahit l'église, et tout le monde put se repaître à loisir du plus horrible spectacle. Alexandre VI avait été doué de tous les avantages extérieurs : sa figure était belle, pleine de noblesse et de majesté, et sa taille imposante; sa santé robuste l'avait affranchi des atteintes de la décrépitude; de son vivant, enfin, il était de tous les prélats celui qui pouvait le mieux répondre à l'idée grandiose qu'on se fait d'un souverain pontife. Il était devenu épouvantable à voir.

Nous n'entrerons pas, à ce sujet, dans les détails répugnants auxquels se sont complu les historiens. Nous dirons seulement que chacun se retira au plus vite, et que, après qu'il eut été transporté jusqu'au grand autel, quoique la coutume eût toujours été pratiquée aux funérailles des papes de leur baiser la main,

personne, ni ce soir-là, ni le lendemain, ne se présenta pour donner à Alexandre cette marque de respect.

Bientôt il resta absolument seul, et le soleil commençait à disparaître déjà, allongeant dans l'église les ombres des hautes fenêtres à vitraux, lorsque deux hommes entrèrent, l'un par la porte principale, l'autre par la porte occidentale. Ce dernier s'avança dans la nef déserte avec précaution, comme s'il eût craint d'être poursuivi, et sa démarche avait quelque chose d'indécis et de prudent qui attira immédiatement l'attention de l'autre.

Il le vit s'approcher timidement du catafalque, s'agenouiller derrière l'un des cierges qui l'entouraient et se frapper la poitrine en inclinant la tête vers la terre. Il entendit même un sanglot s'échapper des lèvres de ce visiteur.

Le sentiment qui pouvait faire agir cet homme était par trop invraisemblable; aussi n'hésita-t-il pas à s'avancer encore plus près de lui pour mieux l'examiner; mais il n'eut pas fait dix pas qu'il hâta sa marche et s'en alla frapper doucement l'épaule de ce fervent catholique.

— Ami, dit-il, que fais-tu là?

— Pasquino ! fit Schiavone en relevant la tête et montrant ses yeux remplis de larmes.

— Pleurer un tel pape !

— Ce n'est pas lui que je pleure, Pasquino; c'est mon crime !

— Silence !... Eh ! qui songera à t'accuser jamais ?

— Ma conscience.

— Folie ! tu as été l'instrument du hasard ou de la Providence, voilà tout. Ta volonté n'a pas été telle, tout est dit. — Viens, nous ne sommes plus seuls.

Et Pasquino, saisissant le gondolier par la main, l'arracha de ce lieu sinistre vers lequel s'avançaient quelques hommes de sombre aspect qui venaient d'entrer dans l'église par la petite porte du Vatican.

— Tu vas suivre le comte à Venise; toi, tu n'as plus rien à désirer, tu es heureux, dit Pasquino avec amertume.

— Heureux ! fit Schiavone en levant les yeux vers les voûtes de l'église.

— Moi, tout est à refaire ; car, si le duc de Valentinois est encore malade quinze jours, adieu mes rêves, plus d'unité de l'Italie.

— Un autre viendra.

— Quand ?... Alors que je serai tombé en poussière, comme tous les papes qui dorment sous nos pieds de leur dernier sommeil. Don César était un homme fort; Dieu veuille qu'il s'en sauve, maintenant que je n'ai plus à vous aider dans vos entreprises contre sa vie !

Ils s'éloignèrent et se perdirent dans la ville, grâce à l'agitation universelle; car ils ne se faisaient pas illusion et pensaient bien que, tout moribond qu'il était, le duc avait dû donner des ordres pour faire rechercher ceux qui avaient osé le menacer de la torture.

Et le prince, prenant la main de la jeune fille, l'attira vers lui. (Page 346.)

Les sombres personnages entrés dans l'église étaient don Michelotto et le comte de Bénévent, suivis d'une dizaine d'individus de sordide aspect, — des crocheteurs, disent les historiens.

Une heure auparavant, le duc de Valentinois avait fait venir ses deux fidèles capitaines.

— Veillez vous-mêmes, leur avait-il dit, à ce que mon père soit inhumé immédiatement. Les insultes ou l'indifférence dont il est l'objet après sa mort rejaillissent sur moi !

Pendant que les crocheteurs exécutaient les ordres qu'ils avaient reçus, Michelotto et le comte, chassés, eux aussi, par l'épouvantable spectacle qu'ils avaient sous les yeux, se réfugièrent dans la sacristie, où ils trouvèrent quelques prêtres occupés à se donner des forces pour veiller, de loin, les dépouilles d'Alexandre VI. Les capitaines acceptèrent l'offre de partager la collation.

Les crocheteurs descendirent péniblement le corps du catafalque et le portèrent dans la chapelle située à gauche du grand autel, non sans accompagner leur lugubre besogne de quolibets [1] et de plaisanteries irrévérencieuses.

— Eh bien ! Ruffo, dit l'un de ces hommes à celui de ses camarades le plus rapproché de lui, te voilà plus avancé que la Ruffa, ta bonne femme de mère !

— En quoi donc? demanda l'interpellé.

— Tu portes un pape, et ta mère n'a jamais porté qu'un pauvre diable,

— Bah! crois-tu donc quelle voudrait changer aujourd'hui? que gagnerait-elle au troc? Tout gueux que je suis, ne me voit-on pas vivant et frétillant, gagnant six sous par jour, faisant l'amour à ma guise et buvant sec?

— C'est vrai cela, Ercole, dit un autre crocheteur en s'adressant au premier, et tu demanderais en vain d'en faire autant à celui que nous portons là.

— Mieux vaut portefaix sur ses jambes que pape enterré! dit Ruffo, et celui qui oserait contredire ce vieux proverbe n'est qu'un faquin stupide.

Ils déposèrent le corps à terre en attendant deux charpentiers qui bientôt arrivèrent, portant sur leurs épaules une bière de sapin, faite à la hâte, au lieu de celle de cyprès recommandée par le cérémonial, laquelle doit être revêtue de plomb.

— Ce que c'est que de nous, pourtant ! dit Ruffo. Nous en viendrons tous là !

— C'est possible, dit l'un des charpentiers ;, mais, à moins de grands malheurs, je suis sûr d'avoir, à mes funérailles modestes, au moins un être qui m'ait aimé, ne serait-ce qu'un chien.

— Triste, triste, en effet! reprit Ercole.

— Dire que ce pauvre homme n'a eu personne à ses derniers moments, reprit Ruffo, pas même la Vanoza, qu'il a refusé de voir, pensant que sa présence l'empêcherait d'obtenir le pardon du ciel.

— C'était un tyran infâme ! dit l'un des charpentiers.

— Voyons, enfermez-le dans sa bière, dit l'autre ; je veux m'en aller, moi, ce n'est pas mon métier de rester ici.

Les crocheteurs prirent le corps et se disposaient à le placer dans la bière, lorsque l'un deux fit remarquer qu'elle était de beaucoup trop courte.

— Anes que vous êtes ! dit Ruffo aux charpentiers, ne saviez-vous pas que c'était un homme très-grand ?

— Grand par ses crimes ! dit l'un des charpentiers. Ma foi, arrangez-vous!

1. Ciaconius, *Vita Pontificum*. Tomasi.

j'aime mieux qu'on ne me paye pas mon ouvrage que de me faire refaire une autre bière. Viens-tu, Giovan ?

Les deux ouvriers s'en allèrent.

— Il faut prévenir les seigneurs qui nous ont amenés, dit Ruffo. Vas-y donc, Ercole.

Le crocheteur se dirigea vers la sacristie.

— Oui, reprit Ruffo en croisant ses bras et en appelant l'attention de ses camarades qui l'entouraient, c'était un homme très-grand !

— Tu es un philosophe, ami Ruffino, voilà un beau texte !

— Alexandre VI était un grand politique ! Nous avons vu des rois s'agenouiller devant lui; il dominait le monde, et aujourd'hui ce n'est qu'un monceau de chair pourrie, sentant fort mauvais, et qui va nous donner la peste si nous ne nous dépêchons pas.

Ercole revenait, ramenant Michelotto et le comte de Bénévent: Celui-ci tenait un grand verre à la main dont le contenu, disait-il, devait le préserver des émanations dangereuses. Michelotto était sombre.

— Nous n'avons pas le temps, dit-il, faites-le entrer tout de même.

Les crocheteurs placèrent le corps dans la bière, et, comme il dépassait, ils l'y forcèrent à grands coups de poing [1]. Pendant ce temps, le comte de Bénévent, appuyé contre le mur, vidait stoïquement son verre.

— Monseigneur qui boit à la santé du défunt ! dit Ruffo en poussant le coude de son voisin.

— Allons, drôles ! achevez, dit Michelotto.

Les crocheteurs posèrent le couvercle de la bière; mais les genoux s'étaient arc-boutés et faisaient saillie au-dessus des bords. Il fallut que Ruffo et deux autres montassent dessus pour permettre à Ercole de le clouer.

— Il faisait plier les genoux aux rois, c'est toi qui le disais tout à l'heure, Ruffo.

— Et maintenant, ce sont des portefaix qui le forcent à en faire autant.

— Et l'empereur d'Allemagne, qui avait peur de le voir s'étendre sur ses Etats ! Il est bien sûr maintenant qu'il ne sortira pas d'Italie.

La sinistre besogne achevée, la bière fut descendue dans un petit caveau, et bientôt une large dalle en recouvrit l'ouverture.

— Quand il a été élu pape, reprit Ruffo, on lui a brûlé sous le nez trois étoupes en lui disant : *Sic transit gloria mundi !*

— *Amen !* dit Ercole en se signant.

Don Michelotto et le comte de Bénévent rentrèrent dans la sacristie, où ils signèrent une sorte de procès-verbal d'inhumation dressé à la hâte.

— Ces drôles avaient raison, dit Michelotto en reprenant le chemin du palais, il ne sortira pas d'Italie.

1. Ciaconius, Tomasi.

— Et don César ? fit le comte.

— Don César est bien malade.

— S'il meurt, que ferez-vous ?

— Je me retirerai dans un couvent, répondit Michelotto avec componction.

— De femmes ?... demanda le comte en éclatant de rire.

Michelotto suivit l'exemple, et ils disparurent dans les bâtiments du Vatican, gagnant la galerie secrète par laquelle ils savaient pouvoir rentrer sûrement au château Saint-Ange.

CHAPITRE XLVIII

L'anneau de fer.

Nous devons une explication au lecteur; car nous espérons qu'il n'a point manqué de remarquer ces mots de Pasquino à Giorgio Schiavone :

— Tu n'as plus rien à désirer.

Durant le court et effroyable trajet des créneaux du château Saint-Ange à la surface du Tibre, l'une des cordes liant le prince Astor et Leona s'était rompue dans un suprême effort fait par les victimes pour essayer d'échapper à une mort inévitable.

Cette corde avait tout à coup laissé un bras du prince libre : aussi, après avoir glissé au fond de l'eau, après que les vagues se furent refermées sur leurs corps, put-il remonter à la surface.

Il se laissa aller à la dérive, nageant d'un bras et s'efforçant de tenir la tête de Leona évanouie hors de l'eau, tout en essayant parfois de détacher l'un ou l'autre des replis des cordes qui, baignées par l'eau, s'étaient resserrées et ne pouvaient pas glisser.

Ils furent conduits ainsi par le flot vers le pont Saint-Ange, et à ses abords le courant devint si rapide, que le prince ne songea qu'à préserver sa malheureuse compagne et lui-même d'un choc contre l'une des piles. Sa manœuvre réussit, et ils passèrent rapidement sous l'arche du milieu, emportés par une sorte de tourbillon furieux ; mais si prompt qu'eût été ce passage, le prince avait pu apercevoir de gros anneaux scellés dans les piles, et il s'était dit que s'il pouvait parvenir à saisir un de ces anneaux et à s'y accrocher, ils étaient sauvés.

Mais la force du courant était telle qu'il y eût eu certainement folie à lui de songer seulement à essayer de le remonter.

La nuit était noire, sans étoiles, et la lune se cachait obstinément derrière de gros nuages, ce qui rendait les eaux du fleuve noires elles-mêmes comme de l'encre. Astor n'osait crier à l'aide, de peur d'attirer l'attention de la forteresse, et il préférait qu'on le crût bien et dûment englouti par le Tibre.

Cependant il crut remarquer que le courant n'était réellement rapide qu'au milieu du fleuve, et que s'il pouvait en sortir, non-seulement il avait la chance de gagner la rive, mais encore peut-être la faculté de rentrer, en remontant, sous le pont Saint-Ange. Une fois là, il saisirait l'un des anneaux qui, sans doute, étaient également scellés aux piles des autres arches, et s'y maintiendrait. En conséquence, il appuya vers la gauche et put s'arracher aux flots tumultueux; mais il s'aperçut que de ce côté régnait également un autre courant, et qu'entre les deux se trouvait seulement un espace de cinq ou six pieds où les eaux étaient assez calmes.

Il s'agissait donc de profiter de la clémence des eaux à cet endroit pour opérer la manœuvre qu'il avait résolue, car il renonçait pour le moment, se sentant déjà très-fatigué, à essayer de gagner la rive.

Il parvint, non sans peine, nageant presque debout, soutenant toujours le corps inerte de la pauvre Leona liée après lui et dont, malgré le refroidissement causé par l'eau, il sentait la douce chaleur, ce qui triplait son courage ; il parvint, disons-nous, à se rapprocher de l'une des piles de la rive gauche. Bien que plusieurs fois il se crût à bout de forces; bien que dans ses élans mal calculés il s'enfonçât, suivi de son inséparable fardeau, il put enfin toucher les assises d'une pile et saisir, d'une main crispée, un anneau distant d'un pied environ de la surface de l'eau.

— Oh ! mourir ainsi, dit-il en jetant au ciel un regard suppliant, ce serait horrible !

Il avait pu arriver ainsi à soutenir Leona au-dessus de l'eau presque jusqu'à la ceinture, en passant son bras tout entier dans l'anneau, et, sa main se trouvant ainsi libre, il s'occupa immédiatement de détacher les cordes; mais quelques efforts qu'il tentât, il ne réussit qu'à faire sortir son autre bras et ceux de Leona de ce réseau inextricablement roulé autour de leurs corps.

L'espace occupé par leurs bras avait nécessairement relâché un peu les cordes, si bien que la poitrine de Leona, cessant d'être comprimée, respira faiblement, et que ses yeux se rouvrirent sous le regard enivré de son sauveur.

Mais le sentiment de son horrible situation lui revint bien vite, à la vue de l'immense étendue d'eau qui l'entourait, et elle referma les yeux, se croyant sans doute sous l'impression d'un rêve affreux.

— Madame, revenez à vous ! dit Astor d'une voix douce en essayant, toujours en vain, de se débarrasser des cordes qui retenaient le reste de leurs corps.

Il sentait ses forces s'épuiser; déjà il avait changé de main, et même par instant il tremblait à l'idée de ne pouvoir bientôt plus soutenir Leona qui, attachée moins solidement qu'auparavant, vacillait à ses côtés, lorsque heureusement Leona revint tout à fait à elle.

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est effrayant ! où suis-je ?...

— Avec moi, madame, dit le prince; mais n'ayez pas peur, je vous sauverai.

— Ah ! je me souviens ! reprit-elle.

— Madame, dit Astor, passez vos deux bras autour de mon cou, afin que je puisse saisir cet anneau des deux mains.

Leona obéit instinctivement; ses dents claquaient d'épouvante et de froid, et le bruit de l'eau clapotant contre les assises de pierre au milieu du silence de la nuit la jeta tout à coup dans un désespoir qu'elle n'osa exprimer, dans la crainte de glacer le courage du prince, dont elle comprenait alors le sublime dévouement.

Leona poussa un cri de détresse; mais, affaibli sous la voûte de l'arche, il n'alla pas plus loin. Elle voulut redoubler.

— Silence, madame ! Si l'on vient à nous, ce sera pour nous achever à coups de crocs ou d'avirons.

La jeune fille comprit et se tut.

— Attendre le jour, reprit-elle peu d'instants après, c'est plus dangereux encore !

— C'est vrai, répondit Astor, qui n'avait pas encore songé à ce nouveau péril.

— Essayez de nager vers le bord.

— Je ne puis, madame... Pour arriver jusqu'ici, j'ai lutté... je n'ai plus de forces; au bout de deux brasses, je vous entraînerais au fond. Il vaut mieux nous confier à la garde de Dieu et attendre ainsi sa miséricorde. Une barque passera à notre portée, une pièce de bois, que sais-je !...

— Ah ! dit Leona, Giorgio m'a dit souvent qu'il avait remonté avec sa barque jusqu'à Ripetta, arrivant de Venise... Si quelqu'un de ses confrères...

— Madame, dit Astor, je serais heureux de mourir ainsi !

— Que dites-vous ?

— Depuis le premier moment où ces hommes nous ont saisis tout deux, cela a été ma suprême pensée, mourir avec vous... Mais à présent, je veux que vous viviez, vous, et si je meurs seul...

— Vous ne mourrez pas, prince ! ou nous mourrons tous deux.

— Madame, mon âme est à vous, mon corps et ma vie vous appartiennent, ne craignez pas de vous en faire un instrument de salut.

— O ciel ! fit Leona, s'apercevant que la voix d'Astor s'affaiblissait; prince, prince, du courage !

— Du courage, j'en ai... dit-il en essayant de sourire, mais c'est la force... O mon Dieu ! donnez-moi la force !...

— A mon tour, prince, laissez-moi tenir cet anneau et appuyez-vous sur moi.

Et la jeune fille passa l'une de ses mains dans le cercle de fer, tandis que de l'autre elle soutint le prince, qui s'alourdissait à ses côtés.

— Madame, si je meurs, promettez-moi de me venger...

— Je vous le jure, prince, répondit Leona d'une voix assurée; celui qui nous

a persécutés ne doit attendre ni pitié ni merci... Mais nous serons sauvés, courage !

— Courage, dites-vous, madame, je sens que vous faiblissez déjà.

— C'est vrai... dit Leona haletante.

— Ah ! laissez-moi toute la peine !... s'écria le jeune homme en ressaisissant d'une main fiévreuse le gros anneau de fer et forçant Léona à replacer ses deux mains à son cou.

— Vous êtes bon ! dit-elle.

— Je vous aime... répondit le malheureux prince d'une voix éteinte.

Astor soutenait toujours Leona au-dessus de l'eau, mais il se sentait enfoncer insensiblement sous la tension de ses bras devenus trop fatigués pour se recourber. Dans la pensée que, par sa mort, il allait causer celle de l'adorable enfant, il s'arrangeait de manière à ce qu'elle pût se maintenir encore quelque temps, essayant d'atteindre l'anneau de fer avec ses dents, persuadé que la mort ne les desserrerait peut-être pas, comme elle le ferait de ses mains.

Tout à coup Leona se sentit couler bas, et jetant instinctivement une main en l'air, ressaisit à son tour l'anneau, que venait d'abandonner Astor.

En même temps, animée d'une force nouvelle et ne songeant plus à calculer l'imminence du danger qui les menaçait, venant de la forteresse ou de la rive, elle jeta dans l'air un cri déchirant, cri sauvage d'énergie et de désespoir, auquel répondit l'écho lointain.

Elle prit la réponse de l'écho pour une réponse à son appel; et puisant dans cet espoir trompeur une vigueur suprême, elle répéta plus fort ce cri, suivi encore une fois d'un autre, mais cette fois plus rapproché. Ce n'était donc pas l'écho.

Cependant le prince devenait de plus en plus lourd, et après avoir jeté encore un troisième cri dans l'espace, Leona porta ses yeux sur lui.

Cette fois, elle n'entendit pas si la voix lointaine lui répondit, car elle fut tout entière à l'épouvante qu'elle éprouva soudain.

La tête du prince était sous l'eau.

Elle la souleva d'une main, tandis que de l'autre elle s'attachait plus fortement à l'anneau de fer; mais cette tête était inerte, et, ne pouvant plus se soutenir, elle s'inclina sur l'épaule de Leona.

— Mon Dieu ! s'écria la jeune fille, il expire !...

Une sueur d'effroi perla sur son front, ses tempes battirent, ses oreilles bourdonnèrent; elle se crue perdue, elle aussi.

Soudain une inspiration sublime traversa sa pensée, elle se pencha vers cette tête immobile, dont les yeux ouverts reflétaient l'azur glauque du ciel, et déposa sur ses lèvres, déjà violettes, un ardent baiser.

Aucun mouvement ne trahit la vie chez l'infortuné prince.

— Trop tard ! murmura Leona en frissonnant de tout son corps.

La nuit et l'eau, qui l'enveloppaient de toutes parts, ce cadavre lié après elle, agité par le remous des eaux, la mort imminente, tout la glaçait de terreur : elle crut devenir folle.

Elle se mit à pousser des cris non interrompus ; haletante, levant les yeux au ciel, priant mentalement, et dans son délire, elle n'entendit point, à peu de distance du pont, le bruit d'un corps qui tombait à l'eau.

Bientôt une tête apparut à la surface du fleuve, fendant les vagues et le courant, et deux bras vigoureux se tendirent vers la jeune fille en même temps qu'une voix murmura à son oreille :

— C'est moi, Leona !

Leona cessa de crier, elle était sauvée.

Schiavone, on se le rappelle, avait couru avec le comte Caraccioli, Pasquino et Cressida au couvent de Saint-Sixte, où, selon toute apparence, ils supposaient Leona enfermée. L'abbesse avait déclaré que don Michelotto avait emmené la jeune fille une heure auparavant, et ils se dirigeaient vers le château Saint-Ange, lorsque le premier cri de Leona avait fendu les airs.

La Cressida devina instantanément, et tous se mirent à courir ; mais Schiavone les devança, rapide comme le vent, et il touchait la rive, chargé de son précieux fardeau, aidé par le comte, qui venait également de se jeter à l'eau, lorsque la Cressida et Pasquino arrivèrent.

— Ma fille ! ma fille !... fit-elle en se précipitant sur Leona et la réchauffant de ses baisers.

Pendant ce temps, les hommes avaient coupé les cordes retenant les deux corps des victimes de César, et celui du prince restait sur le sol, toujours privé de mouvement.

— Il est mort, dit Pasquino.

— J'ai juré de le venger ! dit Leona d'une voix sombre.

— Ma fille !... dit la Cressida, remercions Dieu de t'avoir sauvée !...

— C'est vrai, ma mère ! fit la jeune fille en s'appuyant sur son sein.

Une heure après, tous se trouvaient cachés dans les Catacombes, dans cette chambre où la Cressida avait échappé déjà aux sbires, grâce à l'inondation d'une galerie, provoquée par Pasquino.

Le malheureux prince Manfredi avait été enseveli dans un coin du Colisée.

CHAPITRE XLIX

La faute de Leona.

La Cressida et le comte Giovanni avaient abandonné leur palais. Don César n'était pas mort ; des hérauts proclamaient toutes les heures un bulletin de santé,

Nageant d'un bras, et s'efforçant de tenir la tête de Leora hors de l'eau... (Page 356.)

et cela suffisait presque à maintenir Rome sous l'autorité du terrible général de l'Église. Michelotto faisait rechercher activement tous ceux des ennemis de son maître qui, comme les Colonna et les Orsini, n'avaient pas de troupes pour les défendre.

Le palais du comte, protégé par le titre d'ambassadeur, avait été épargné, bien que, si Caraccioli y eût été trouvé, il eût pu se passer des événements qu'on eût attribués au hasard ou au malentendu ; mais celui de la Cressida avait été pillé et saccagé par les condottieri de Michelotto. La pauvre comédienne, pros-

crite et ruinée, s'applaudissait au fond de son cœur de n'avoir plus que son amour pour sa fille, et de pouvoir l'approcher sans aucune de ces somptueuses recherches de l'opulence qui venaient accuser si éloquemment sa honte.

Ils préparaient leur départ pour Venise, où déjà le comte avait envoyé Battista en courrier pour demander des instructions, sans cacher cette circonstance que le duc de Valentinois n'avait pas craint de violer le domicile d'un ambassadeur de la république sérénissime.

Cependant, malgré la joie ressentie par le comte et Leona, il régnait entre eux une espèce de contrainte : Leona avait été pendant longtemps la prisonnière de César ; et celui-ci n'avait guère l'habitude de se défaire que des femmes dont il était lassé.

Giovanni n'en était pas, assurément, à soupçonner la pureté de celle qu'un mariage par procuration avait faite sa femme ; mais il n'osait se livrer à tous les transports de son amour. Il eût désiré que la jeune fille allât au-devant de ses appréhensions ; mais le cœur de la pauvre enfant avait trop de candeur pour comprendre les agitations du comte. Elle le voyait triste et soucieux, elle était triste et soucieuse.

Elle en demanda la cause à sa mère, et celle-ci lui révéla la scène qui avait eu lieu quelques jours auparavant à la villa Corneto, entre son époux et le comte de Bénévent.

— C'est vrai, se dit Leona répondant à sa pensée, tout le monde peut me croire coupable, ou du moins supposer que j'ai été victime...

Ce fut donc sous l'empire de cette terrible alternative qu'elle dit au comte avec un accent farouche :

— Il faut quitter Rome au plus vite ou tuer César !

— César !... répondit Giovanni, ah ! ne prononcez pas ce nom maudit. En l'entendant, Leona, je sens tout mon être frissonner de désespoir et de rage.

— Oui, fit la jeune fille d'une voix sombre et en baissant la tête, votre nom a été souillé.

— Taisez-vous, Leona, oublions cette fatale époque, jetons le voile sur cette affreuse aventure, oublions...

— Oublier ! vous me dites d'oublier ! est-ce possible ? Ah ! quoi qu'il arrive, quoi que nous fassions, il y aura toujours de la honte sur moi !... honte terrible, car celui qui l'a causée est infâme entre tous !... Vous voulez que j'oublie, Giovanni... mais je me demande, au contraire, si je ne dois pas sauvegarder à tout jamais votre honneur en me donnant la mort.

— O ciel !

— Ce n'est pas aujourd'hui que ces idées me sont venues, Giovanni ; j'ai toujours pensé cela, et mes larmes n'ont cessé de couler chaque jour.

— Leona, vous êtes une sainte femme, ne pleurez plus. Ce n'est pas à vous

de gémir sur un crime qui n'est pas le vôtre. Croyez à l'espoir d'une vie meilleure.

— Un crime !... fit Leona étonnée.

— Dieu, reprit le comte, Dieu ordonne le pardon des injures. Pourquoi, moi qui ne suis qu'un homme, ne pardonnerais-je pas ?

— Pardonner à don César ! fit Leona toute frémissante d'indignation.

— Non ! je le poursuivrai jusqu'à la mort, je vous l'ai juré ; mais à vous, ange du ciel, à vous, qu'un souffle empoisonné du démon a pu ternir un moment, je pardonne du fond du cœur.

— Me pardonner !... à moi !... Comte, je vous le jure sur la mémoire de mon malheureux père, je suis sortie pure de l'horrible épreuve.

— Pure !... fit Giovanni en joignant les mains.

— Pure, mon Giovanni, j'en prends à témoin tout ce qu'il y a de saint et de vénéré sur la terre, et que Dieu me maudisse et m'abandonne à l'heure de ma mort, si je ne dis pas la vérité !...

— Joie céleste ! s'écria le comte en ouvrant ses bras avec transport, j'ai retrouvé l'ange de mes rêves !

— Je t'aime, mon Giovanni, je t'aime !... reprit Leona avec force. Si j'ai tant pleuré sur toi, sur ton honneur souillé, c'est parce que je songeais aux calomnies et aux méchancetés du monde !...

— Que m'importe le monde ! Que ses calomnies te mordent, que ses méchancetés t'accablent, pure et douce colombe, tu seras toujours la plus belle et la plus sainte.

Cressida entra ; elle était vêtue du costume des Transtévérines, et rien dans ses allures ne trahissait plus l'opulente courtisane de Rome.

— Comte, dit-elle, c'est un de vos serviteurs qui vous cherche.

— Battista ! dit Giovanni en quittant la chambre, et laissant ensemble la mère et la fille.

C'était, en effet, le soldat que nous connaissons. Il avait le visage effaré et les habits en lambeaux.

— Monseigneur, dit-il, depuis hier vous m'avez donné l'ordre de partir pour Venise, et vous m'avez cru parti. Depuis hier il m'a été impossible de sortir de Rome. On m'a arrêté à toutes les portes; je me suis battu comme un diable, et j'étais conduit au château Saint-Ange comme espion ou comme ennemi du duc de Valentinois, lorsque, grâce à une bousculade d'une troupe d'Orsini, j'ai pu m'échapper.

— Pourquoi t'arrêter ?

— En vain j'ai montré vos lettres de créance, on n'en a tenu aucun compte. Mais ce n'est pas tout : les soldats qui me conduisaient me connaissaient pour la plupart, et même est-ce peut-être à cette circonstance qu'ils ont saisi le prétexte d'une attaque des Orsini pour me lâcher ; or, ces soldats, d'après le dire de leur

chef, car les pauvres diables étaient incapables d'une semblable pensée, affirmaient que la mort du pape était votre ouvrage.

— Mensonge infâme ! s'écria le comte, bien que son amitié avec Schiavone ne laissât point sa conscience entièrement libre.

— Oh ! s'ils n'avaient dit que cela, le mal ne serait pas grand, car le saint-père n'est guère regretté ; mais ils attaquaient votre honneur.

— Achève !

— Mon général, ils osaient répéter une calomnie dont j'aurais tiré vengeance si je n'avais pas eu les poings liés.

— Parle.

— Ils disaient que madame Leona, votre femme, avait été la maîtresse du duc...

— Tais-toi... Don César payera cette parole de sa vie, je le jure.

— Je vous aiderai, monseigneur.

— Toi et Schiavone, oui, je compte sur vous. Mais il faut gagner Venise absolument, j'ai besoin d'instructions ; car, à part les deux heures que je veux passer chaque jour ostensib ement dans mon palais, je ne sais quelle attitude tenir vis-à-vis d'un homme à la veille de n'être plus rien, et dont la haine pour moi peut compromettre les affaires de Venise.

— Comment sortir de la ville, mon général ?

— Viens, je sais une issue secrète qui d'ici donne dans la campagne.

— Très-bien.

— Tu auras de l'or, et au premier village tu achèteras un cheval. Crèves-en dix, vingt s'il le faut, mais dans dix jours au plus tard sois de retour.

— Cent vingt lieues, c'est possible, monseigneur, dit le rude condottiere, que cette horrible fatigue n'épouvanta point.

— Songe que le salut de ma femme y est attaché ; songe que je ne puis l'arracher à cette ville sans l'accompagner, et que mon devoir m'ordonne de rester à mon poste.

Le comte conduisit Battista au trou qu'il avait creusé déjà, aidé de Schiavone. Quand le soldat eut disparu, il s'en revint tristement vers la chambre où il avait caché sa femme.

— Ces Borgia, murmurait-il, ont des poisons de toutes sortes... Peut-être Leona, sans le savoir... horrible pensée !... Oh ! maintenant, ce n'est plus seulement la vie de cet homme qu'il me faut, c'est le secret de son crime, c'est la vérité !

CHAPITRE L

Le lion blessé.

Trente-sept cardinaux composaient alors le sacré collége ; il fallait donc, pour former l'élection du pape, vingt-trois voix, c'est-à-dire les deux tiers. Les règles de la tenue des conclaves ont été depuis établies d'une manière invariable par Grégoire XV, et ont été mises en pratique jusqu'à nos jours ; mais, à cette époque, l'arbitraire et la corruption n'étaient pas entourées de formes et procédaient assez brutalement.

Cependant, le sacré collége ne voulait pas s'assembler en présence des troupes qui occupaient Rome et des excès commis journellement par une soldatesque sans frein. En conséquence, les cardinaux réunirent les ambassadeurs de l'Empereur, des rois de France et d'Espagne, et de la république de Venise, pour leur demander la protection de leurs maîtres. Les ambassadeurs promirent cette protection, les assurèrent que les priviléges du conclave seraient respectés, et ils s'occupèrent immédiatement de délivrer Rome de toutes ces troupes séditieuses.

Le plus difficile était d'obtenir du duc de Valentinois qu'il sortît de Rome avec ses soldats, comme le firent bientôt, sur l'injonction du sacré collége et des ambassadeurs, les Orsini et les Colonna.

Carlo Taneo, qui venait d'être nommé capitaine de deux mille hommes de troupes levées par les cardinaux pour leur propre défense, fut chargé de porter cet ordre au duc.

— Je serais désolé, répondit César, de porter atteinte, en quoi que ce soit, à la liberté des opérations du conclave ; mais le sacré collége voudra bien considérer que je suis malade, en proie à des tourments inexprimables de corps et d'esprit, et qu'il y aurait inhumanité, plus que cela, félonie infâme à me laisser exposé à la rage et à la fureur de mes ennemis.

— Le sacré collége, monseigneur, vous donnera toutes les garanties, répondit Taneo.

— Quelles garanties ? Des paroles, sans doute. Voyons ce que vous voulez.

— Votre Altesse se retirera à dix milles de Rome, et y restera jusqu'à l'élection du pape, et elle fera serment de n'entreprendre rien ni contre cette ville, ni contre aucune autre des États ecclésiastiques.

— Bien, répondit César, je crois comprendre parfaitement. Ces conditions sont dictées par M. l'ambassadeur de Venise et par... celui des cardinaux qui croit réunir la majorité au conclave. N'est-ce pas, monsieur ?

— Monseigneur, je transmets les volontés du sacré collége.

— Les volontés!... fit César, qui sentait bouillonner son sang, et, lion blessé, se tenait à quatre pour ne pas rugir, les volontés !... Ah ! il n'y a pas longtemps qu'on tremblait devant les miennes!... Signor Taneo, vous êtes un brave soldat, et je suis certain que vous n'êtes pas sciemment l'instrument d'une trahison ; mais retournez auprès du conclave, et dites aux cardinaux que j'ai de bons et valeureux soldats pour me défendre, et des canons pour parler haut!

— Monseigneur, la guerre civile est déjà dans nos murs ; mais le peuple tout entier se soulèvera contre celui dont les boulets atteindraient ses maisons.

— Soit, capitaine, je me défendrai, et je vous jure qu'on ne m'aura pas vivant. Les souterrains du château sont remplis de poudre, et, j'en jure Dieu ! je m'ensevelirai vivant avec ceux qui seront assez hardis pour menacer ma poitrine nue. Allez, capitaine.

Carlo Taneo s'éloigna, laissant se tordre sur son lit ce moribond terrible qui, du fond de sa chambre, tenait tant de passions éveillées ; mais, au moment d'en franchir le seuil, il s'arrêta.

— Monseigneur, dit-il en s'avançant de nouveau vers le duc, j'aime ma patrie, et je veux lui éviter des malheurs, même au prix de ma vie. Cependant, je ne crois pas aller au delà de mes instructions, ni forfaire à mon devoir de soldat en vous suppliant :

— J'ai dit, capitaine, répondit César de cette voix noble et de cet air de tête majestueux dont l'effet était autrefois irrésistible.

— Monseigneur, par grâce ! que Votre Altesse me dise au moins quelles sont ses conditions.

— Ah ! fit César qui comprit sa force ; je veux sortir de Rome avec mon armée, mon artillerie, mes bagages, et je serai entouré, durant ma marche à travers les rues de Rome, de quatre cents arquebusiers du sacré collége, qui auront ordre de tirer, sans sommation, sur ceux qui oseraient même m'insulter ou me menacer.

— Est-ce tout, monseigneur ?

— Oui ; et vous direz particulièrement au cardinal de la Rovera...

— Quoi, monseigneur ? demanda Taneo.

— Rien ! répondit César en se rejetant sur son lit, en proie à la rage sourde que lui donnait son impuissance ; mais tel était son empire sur lui-même, que sa bouche souriait au capitaine, qui s'éloigna en saluant humblement cet homme, dont le rôle ici-bas ne semblait pas fini.

Il y avait une heure environ que le capitaine du sacré collége était sorti lorsque le juif Corozaïm entra.

— Eh bien ? demanda César en se soulevant sur son coude et les yeux brillants d'espérance.

— Monseigneur, le cardinal de Sienne n'a pas voulu me recevoir dans son

oratoire, où il était retiré ; mais il a dit, assez haut pour que je l'entende : « — Comme le duc de Valentinois rentrera à Rome aussitôt l'élection du pape, une heure après, s'il veut, nous nous verrons alors seulement. C'est à lui d'en hâter l'instant, s'il y tient. »

— Tu es bien sûr d'avoir entendu cela, Corozaïm ?

— Et le cardinal de Sienne a ajouté : « — Le duc m'a tué mon neveu Gaetano sans savoir que ce fût lui, je ne puis lui en vouloir, il le sait bien ; je ne suis pas son ennemi, et je suis tout disposé à voter pour le cardinal de la Rovera, et à donner à ce prélat les sept voix dont je dispose. »

— Bien, fit César en souriant. Mais ce n'est pas là tout ce que je voulais de toi, Corozaïm ?

— Monseigneur, j'ai causé avec le chirurgien de Son Excellence, et j'ai la conviction qu'à moins d'accident grave, le cardinal de Sienne peut vivre au moins encore deux bonnes années.

Le lendemain, sous les cautions des ambassadeurs de l'Empereur et du roi de France, le duc sortit de Rome par la porte du jardin du Vatican, précédé de son artillerie, composée de dix-huit pièces et escorté des quatre cents arquebusiers du sacré collége, auxquels il avait fait donner à chacun un ducat d'or.

Il était couché dans un lit couvert d'un dais d'écarlate, supporté par douze de ses hallebardiers. Auprès du lit marchait un de ses meilleurs et de ses plus légers chevaux, tenu par un page, et sur lequel, en cas d'attaque, il pouvait sauter en selle. Une large épée était sur ses genoux, à portée de sa main, et une fine cotte de mailles protégeait sa poitrine.

Ses chevaux, caparaçonnés de velours noir, avec ses armes brodées, suivaient également, tenus par des écuyers, et autour de lui marchaient trente de ses officiers les plus braves et les plus éprouvés, parmi lesquels figuraient don Michelotto et le comte de Bénévent.

A l'arrière s'avançaient ses bagages, composés de cent chariots que, pour la circonstance, on avait attelés chacun de quatre chevaux ou mulets, et comme toute la maison du duc portait le deuil, comme tous ses soldats marchaient sans que les tambours ni les trompettes sonnassent, ce cortége avait quelque chose de lugubre dont tous les esprits furent frappés. Le départ de cet homme, si grand quelques jours auparavant, ce spectacle, qu'on prit pour celui de sa chute prochaine, suffit à beaucoup pour y voir le châtiment céleste ; de sorte qu'il se fit, dans l'âme de grand nombre de ses ennemis, une réaction, un revirement dont l'histoire n'est pas sans de nombreux exemples.

Aux portes de Rome il fut accosté par Prosper Colonna, l'un de ses plus plus grands ennemis, qui vint seul, laissant son armée à cent pas, car lui aussi avait quitté la ville. Sa haine pour les Orsini était plus forte que sa haine contre les Borgia ; et à la vue de ce capitaine, de ce prince, de ce conquérant tombé, sa grande âme s'émut.

Il offrit ses services à cet homme, qu'il avait si vaillamment combattu lorsqu'il était puissant.

Don César le remercia. Il se sentait assez fort pour combattre seul les Orsini; mais aucun ennemi ne se montra, et il put continuer sa route jusqu'à Nepi, d'où il marcha tout droit à Citta-Castellana, qui était restée sous sa puissance.

Bien qu'en apparence exilé de Rome, il pouvait cependant bien dire comme depuis le grand Corneille l'a fait dire à l'un de ses héros :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

A Citta-Castellana il eut une véritable cour : les plus hauts prélats, les plus fiers seigneurs briguèrent l'honneur de lui servir de serviteurs durant sa maladie ; mais comme il était lui-même expert en moyens ingénieux pour nuire à ses ennemis, il redoutait plus les caresses que la r gueur. Il se contentait donc des soins de Corozaïm, de Berolla et du fidèle Michelotto.

Quoi d'étonnant, du reste, qu'il fût encore adulé, il lui restait encore un pouvoir énorme : — celui de faire un pape.

— Monseigneur, lui disait invariablement Michelotto à toutes les heures, rappelez-vous *l'Auberge des Esclavons* à Venise.

CHAPITRE LI

Le successeur d'Alexandre VI.

Malgré le départ de Rome des trois grandes factions et de leurs troupes, la ville sainte n'en etait pas moins agitée. Chaque jour la petite armée du capitaine du sacré collége avait à lutter contre le peuple, que travaillaient les émissaires de chacune des factions éloignées. Ce tumulte avait du reste sa raison d'être, car il exerçait certainement une influence, une pression sur les opérations du conclave assemblé.

La place Navone était nécessairement le centre obligé des réunions populaires, et depuis que le tailleur Pasquino avait reparu, nul n'avait la pensée d'aller chaque matin s'enquérir de ce que pouvait dire la statue qui avait hérité du privilége de parler pour lui. Cependant les places Colonna et del Popolo étaient, autant que la place Navone, encombrées par la foule, et de ces trois foyers d'agitation partaient, presque simultanément, soit des murmures, soit des manifestations que la police transmettait fidèlement au cardinal camerlingue.

Le conclave était assemblé au Quirinal, et, malgré les troupes qui l'entouraient, il lui arrivait souvent les échos des vociférations énergiques, que dominait toujours ce cri significatif : — A bas les Borgia !

Le mouvement populaire était surtout dirigé par Schiavone, par Zambulo et

Comte, dit-elle, c'est un de vos serviteurs qui vous cherche. (Page 363.)

par Pasquino : chacun de ces chefs avait son quartier général à l'un des trois points ci-dessus indiqués, et, bien que l'entente régnât entre eux, il y avait cependant, au fond, une certaine division d'idées : c'étaient deux factions populaires à côté des factions de princes. Zambulo et Schiavone, guidés par la vengeance, ne voulaient plus du nom de Borgia ; mais il y avait encore une ligne à peine distincte entre eux : Schiavone, obéissant à Caraccioli, voulait que Juliano de la Rovera fût élu ; Zambulo, lui, en sa qualité de brigand rapatrié, désirait que le conclave se perpétuât longtemps, car il n'avait qu'à gagner au désordre. Quant à Pasquino,

il voulait également Juliano de la Rovera, mais il avait pensé que pour l'obtenir il fallait désirer le cardinal d'Amboise.

En réalité, c'était Zambulo qui criait le plus fort, et, sans s'en douter, le plus sincèrement : — A bas les Borgia ! — car Juliano de la Rovera avait fait un pacte avec César, et le cardinal d'Amboise était son allié naturel. Il est vrai que tout le monde ignorait le pacte, et qu'on était persuadé que, comme toujours, le parti français jouerait César.

On voit que la situation était compliquée et fort tendue ; — c'était une sorte de chaos dont le hasard pouvait seul, peut-être, chasser les ténèbres.

Il arriva cependant une chose à laquelle chacun eût dû s'attendre.

César, ce politique étrange, cet homme qui avait la force, l'astuce, la richesse ; qui écoutait les conseils et demandait les avis, dont nul ne connaissait la pensée ; qui ne se confia jamais à personne, qui conspirait seul, et qui, au besoin, n'était arrêté par aucun de ces scrupules dont les faibles se font des montagnes, César devait l'emporter.

Il passa tout à coup dans les esprits des cardinaux assemblés au Quirinal un désir de réformes ecclésiastiques portant surtout sur les mœurs de tout le clergé. Une vertueuse réaction se fit dans le conclave parmi tous ces prélats, dont pas un n'était exempt de reproches, et, — sans que personne se fût demandé d'où pouvait souffler tout à coup ce vent de réformes, — les cardinaux jetèrent les yeux sur le plus pieux d'entre eux, sur celui qui, s'étant toujours tenu éloigné de toute intrigue, promettait de remettre la chaire de saint Pierre dans sa voie sainte.

Le vieux cardinal de Sienne réunit les suffrages et fut élu pape. Il prit le nom de Pie III.

César triomphait. Non-seulement le cardinal de Sienne était une créature de son père et lui devait de la reconnaissance ; mais son élection avait été si bien dirigée, que Juliano de la Rovera lui-même ne pouvait reprocher à César d'avoir rompu le pacte, car il avait engagé les douze cardinaux fidèles à César à lui reporter leurs voix.

Seulement, quand don César apprit plus tard ce détail, il se demanda quel avait pu être à ceci l'intérêt de Vincola.

Le nouveau pape envoya immédiatement un sauf-conduit à César. Il rentra dans Rome aussitôt, suivi de ses troupes, qui s'établirent et campèrent autour de son palais.

Mais les Orsini n'étaient pas disposés à le laisser tranquillement reprendre les rênes du pouvoir, dont le faible Pie III ne semblait devoir être que le dépositaire nominatif ; ils étaient secrètement alliés à Venise. Or Venise voulait s'emparer des Romagnes, c'était la politique nouvelle qu'avait su lui imprimer Loredano, ami de Caraccioli, qui venait d'être élu doge en remplacement de Barbarigo.

Pour conserver sa liberté d'action contre César, le comte avait résigné ses

charges et son emploi, et avait pris du service auprès des Orsini, en qualité de simple capitaine.

Don César avait d'abord essayé de quitter Rome; mais, reconnaissant bientôt que là seulement il pouvait toujours résister avec une planche de salut derrière, il y resta et se fortifia cette fois dans le Vatican.

Le pape était malade, une plaie vive s'était déclarée à l'une de ses jambes, et tout le savoir des chirurgiens et des médecins s'étant brisé pour la fermer, César avait une frayeur horrible de le voir mourir tout à coup. Il était faible encore lui-même; il n'avait pas encore la force de se tenir plus d'une heure à cheval, il avait donc besoin que Pie III vécût.

Ses angoisses étaient inexprimables. Constamment aux aguets, ne dormant ni jour ni nuit, entouré d'espions qui lui rendaient compte, heure par heure, minute par minute, de tout ce qui se faisait ou se disait à Rome et aux environs, sa vie était devenue une fatigue effroyable; et son sang brûlé de fièvre, encore infecté de poison, lui montait à la tête et le jetait dans des transports touchant parfois à la folie.

En voyant les Romagnes lui échapper, il regrettait de n'avoir pas fait élire Vincola, ami des Vénitiens, et en même temps il se demandait si, au contraire, ce n'était pas le cardinal qui, d'accord avec eux, voulait travailler à le déposséder.

— Non! se disait-il bientôt, s'il était pape, il voudrait avoir Venise, ce n'est pas pour lui céder d'avance des provinces. Il est loyal, il ne me trompera pas.

Parfois sa pensée tournoyait, il perdait le fil de toutes ses intrigues, et un réel désespoir s'emparait de son âme.

— Mais je veux encore du pouvoir, moi! s'écriait-il dans ses accès.

Puis la réflexion arrivait, presque toujours portée sur Vincola.

— S'il me trompait!... pensait-il; j'en ai tant trompés, moi, qui comptaient sur ma parole!...

L'idée de renoncer à tout, de voir s'évanouir le rêve de sa vie, était un supplice.

— Je touchais au port!... Je m'étais emparé du pouvoir, j'avais dominé toutes les passions : lasses de bouillonner au fond de leur cratère, elles demandaient un maître et des conquêtes... J'ai conquis, j'ai été le maître!

Quoique entouré de ses troupes, il se demanda s'il l'était encore.

— Oui, et sinon, je puis le redevenir; il ne faut que de l'audace.

Cependant il lui venait parfois de lumineux éclairs de joie, ternis aussitôt par un souvenir affreux.

Celui de Leona.

Mais, dégagé désormais de ce côté, il ne contemplait plus l'humanité que comme l'immense troupeau que lui réservait l'avenir.

— Gloire! gloire! voilà mon but! s'écriait-il. Le reste ne peut remplir le

vide de mon âme. J'ai besoin de vivre plus vite que les autres hommes... Dans une vision, j'ai posé le monde dans ma main, et je l'ai trouvé léger...

Tout à coup Michelotto entra dans sa chambre, l'épée à la main.

— Monseigneur, dit-il, les Orsini viennent attaquer le château Saint-Ange.

— Tu as du canon, Michelotto, et tu viens me parler de cela !

En ce moment un coup de canon retentit au dehors et évita au capitaine de répondre.

— A la bonne heure ! dit César.

— Chargés à mitraille, monseigneur ! Ce ne sera pas long ; mais je crois que leur attaque est une feinte, car une partie des troupes est sortie de Rome par la porte Cavalligeri et tourne les murailles.

— Je comprends, dit César ; fais barricader et solidement garder la porte Torione ; c'est là qu'ils en veulent, c'est en effet la partie faible du château.

— Monseigneur, je n'ai pas tout dit encore.

— Parle.

— Le comte Caraccioli commande une compagnie.

— Ah ! fit César qui se dressa comme le coursier au son de la trompette, c'est moi qu'il cherche, celui-là ; je veux lui épargner la moitié du chemin !

— Que voulez-vous faire, monseigneur ! s'écria le capitaine.

— Holà ! s'écria César, mes pages, mes écuyers, que l'on m'arme de toutes pièces ! Et toi, Michelotto, retourne au combat, nous nous y retrouverons bientôt.

Un quart d'heure après, César était armé de pied en cap et descendait l'escalier de son appartement, au bas duquel on lui tenait son cheval de bataille. Comme il allait l'enfourcher, il vit passer au fond de la cour le chirurgien du pape ; cet homme marchait la tête basse, et, chose assez étrange, il ne donnait aucune attention à tout ce grand mouvement de troupes.

— La santé du pape le préoccupe, se dit-il ; Pie III serait-il au plus mal ?

Il envoya immédiatement un de ses écuyers auprès du saint-père, et attendit son retour avant de donner le signal du départ.

— Monseigneur, dit cet écuyer, Sa Sainteté va mieux. Elle espère beaucoup de bien d'un emplâtre que vient de lui appliquer sur la jambe son chirurgien.

— Ah ! fit César en fronçant les sourcils, car son regard, en se portant vers les fenêtres du pape, y aperçut le visage de Pandolfo Petrucci, seigneur de Sienne, ami de Pie III et des Orsini, mais son ennemi à lui.

— J'aurais dû faire tuer celui-là il y a longtemps, se dit César.

Et il donna le signal du départ en marchant à la tête de sa cavalerie, qu'il conduisit dans le jardin pontifical, où devait se porter d'abord le premier choc des Orsini, s'ils venaient à bout de la porte Torione, bien défendue par l'artillerie.

Les Orsini mirent le feu à la porte et pénétrèrent dans le jardin où, de deux tiers plus nombreux que les troupes de César, la lutte fut des plus acharnées. Le duc combattait comme si la maladie n'avait pas épuisé ses forces, et son exemple enflammant ses soldats, ils se firent tous massacrer pour lui faire un rempart de leurs corps et favoriser sa retraite.

César rentra dans le Vatican et se fit porter chez le pape, car il était à bout, par le comte de Bénévent. Quant à Michelotto, il le chercha en vain.

— Serait-il mort ! se dit-il avec accablement.

— Je l'ai vu tomber, dit le comte.

— Caraccioli n'y était pas ! murmura le duc, dont la haine était plus forte que son attachement à son capitaine.

— Si, monseigneur, il y était, et don Michelotto s'était acharné après lui à dessein, en lui laissant croire que c'était vous-même qu'il combattait.

— S'il m'a tué Michelotto, dit le duc avec une rage sourde, notre compte sera plus long à régler.

Il fut introduit auprès de Pie III, qu'il trouva étendu sur son grand lit d'apparat.

— Mon fils, dit le pape, Dieu n'a pas voulu que l'œuvre de votre père fût accomplie par moi, car il me rappelle à lui.

— Que dites-vous !... s'écria le duc, en contemplant la face ravagée du pontife.

— Les médecins auguraient bien de l'application d'un emplâtre sur ma jambe, et depuis qu'il a été posé je souffre davantage.

— Ah !... fit César en se redressant, il y a un démon acharné à ma perte ! Attenter à vos jours, c'est me rejeter dans l'abîme !

— Qu'osez-vous supposer, mon fils !... s'écria le pape.

— Que Votre Sainteté me permette d'ordonner en sa présence, il y va de sa vie !

— Faites, cher duc, faites... dit Pie III avec résignation.

— Bénévent, dit le duc à son capitaine, allez arrêter Petrucci, le seigneur de Sienne, et faites venir Corozaïm au plus vite. Il est dans mon appartement.

Quelques minutes après le juif entra, suivi presque aussitôt du comte de Bénévent.

— Monseigneur, Petrucci a disparu, dit-il.

— Allons, Corozaïm, dit le duc qui ne parut pas étonné de cette nouvelle, tu sauras bien découvrir si cet emplâtre a été empoisonné ?

Le juif débarrassa la jambe du saint père, qui se laissa faire avec confiance. Pie n'ignorait pas que Corozaïm avait sauvé le duc du poison dont était mort Alexandre VI, et il examina son visage avec l'attention et l'effroi que commandaient les horribles soupçons de don César.

— Saint-père, dit le duc, les Orsini sont impatients ; ils vous font victime de la parole que vous m'avez donnée et de la protection dont vous m'entourez.

Corozaïm regarda le pape et confirma les paroles de César par un mouvement de tête.

— Explique-toi, dit Pie III.

— Les chrétiens se dévorent entre eux ! répondit le juif avec un sourire.

— Parleras-tu, maudit ! s'écria César en le saisissant par le bras.

— Le roi des chrétiens n'a pas vingt-quatre heures à vivre, répondit tranquillement Corozaïm à voix basse.

Le duc éprouva une si grande fureur à cette nouvelle, à laquelle pourtant il s'attendait, qu'il repoussa le juif avec force et l'envoya rouler à dix pas.

— Duc de Valentinois, dit le pape avec résignation, vous avez fait mourir le duc de Gravina, c'était un Orsini, et dix autres de la même famille ; c'est à vous qu'ils visent en effet ; mais que mon destin s'accomplisse... Dieu voit mes intentions, elles étaient pures ; je voulais ramener l'Église à sa modeste origine, achever ce que l'ambition d'Alexandre VI n'aurait pu accorder de son vivant, et rendre ainsi à la papauté la force morale que lui ôtera toujours son rang de puissance temporelle. Faites nommer un pape qui comprenne cela après moi.....

— Désignez-le, saint-père, dit César en se mettant à genoux devant son lit.

— Je cherche en vain, mon fils... Tous les cardinaux sont dévorés d'ambition terrestre, aucun n'a l'abnégation qui doit être l'apanage du vicaire du Christ... Ils mentent ceux qui prétendent que l'existence du saint-siége est attachée à son pouvoir temporel. Pendant huit siècles ce pouvoir a manqué aux papes, et ces huit siècles ont été les plus glorieux et les plus beaux du christianisme...

— Le cardinal de la Rovera...

— Celui-là est un homme turbulent, il fera beaucoup de bruit... Mais il y a au-dessus de nous une puissance suprême et irrésistible... Dieu nous mène... Eh bien, je vous le dis, il vaut mieux encore vous fier à la Rovera... Avec ou sans lui, vous pouvez faire triompher votre œuvre ; avec ou sans vous, il est de force à l'entreprendre.

— Ah ! pourquoi vous ai-je quitté, pourquoi n'ai-je pas veillé sur vous !...

— Dieu est là, mon fils, et... peut-être il vous punit...

César pressa sa tête dans ses mains, il sentait la vérité de ce que disait le représentant de la majesté suprême.

— Mon fils, la raison d'État fait commettre bien des fautes et entraîne à bien des crimes... Il faut une expiation à toute faute, un châtiment au crime... Prenez garde !...

Et le vénérable vieillard laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Don César se releva ; il contempla d'un œil sec ce pontife que la mort allait peut-être lui disputer, mais son âme était profondément ulcérée.

— Lutter seul, se dit-il, est-ce possible ?... Je l'ai cru longtemps... Ah ! la réalité m'apparaît... elle est effrayante...

Le pape se tourna vers lui et glissa sa main sous son oreiller, d'où il tira une clef.

— Tenez, duc, dit-il d'une voix faible, voici la clef du passage secret du Vatican au château Saint-Ange... Allez vous enfermer dans la forteresse...

— Vous abandonner, saint-père !

— Le gouverneur a reçu l'ordre de vous y garder comme moi-même, et de vous en laisser sortir quand bon vous semblera... Allez, mon fils...

Le pape tendit la main à César, qui la baisa avec ferveur et s'enfuit rapidement de ce palais, où il ne se sentait plus en sûreté. Corozaïm le suivit ainsi que le comte de Bénévent.

Il descendit l'escalier qui conduisait au souterrain, et sur la dernière marche il heurta le corps d'un homme qui poussa quelques gémissements.

— C'est toi, Michelotto ! s'écria César avec joie.

— Oui, monseigneur, assez abîmé pour l'instant ! mais je savais bien que vous viendriez par ici.

La nuit qui suivit, la grosse cloche de la prison du Capitole retentit. Cette cloche ne sonne que dans deux circonstances : pour donner le signal des mascarades du carnaval, et pour annoncer la mort du pape.

Le vertueux successeur d'Alexandre VI n'avait régné que vingt-six jours.

CHAPITRE LII

Le baiser de Judas.

Le lendemain matin, le cardinal de la Rovera fut introduit auprès de don César.

— Et cette fois, dit-il en entrant tout de suite en matière, serez-vous avec moi ?

— J'ai douze voix et les sept du dernier pape, répondit le duc.

— Prenez garde, monseigneur, vos affaires se sont bien embrouillées depuis trois mois déjà qu'est mort votre père ; ce que je vous avais prédit est arrivé, les princes ont repris leurs villes, la Romagne vous glissera dans les mains !...

— Bien. C'est entendu, n'est-ce pas : je reste général de l'Église, vous m'aidez à conserver mes États de Romagne, et vous créez en ma faveur le

royaume d'Italie, sauf à moi à le tailler dans les provinces que j'aurai conquises ?

— Oui.

— Vous renvoyez, pour commencer, les Orsini de Rome, eux et leurs partisans ?

— Oui.

— Vous rompez avec Venise, qui veut les Romagnes, à moins qu'elle n'y renonce par traité ?

— Oui.

— Vous pouvez assembler le conclave, dit César, mes voix sont à vous.

— Bien à moi ? fit Vincola avec réserve.

— Monseigneur, je n'ai plus ma cavalerie, la moitié de mon artillerie est hors d'usage, mille de mes fantassins ont été gagnés par mes ennemis; je suis ici presque seul, malade; si je vous trompais, vous auriez la vengeance sous la main. Vous seul et M. d'Amboise pouvez me servir : or, je me défie des Français. De leur côté et du côté de l'Allemagne est le danger; il faut les occuper l'un par l'autre, et profiter de leurs luttes; le cardinal d'Amboise est trop l'ami de son roi, de son roi qui m'a trompé, pour ne point songer déjà à me trahir. Vous, monseigneur, vous êtes Italien; si vous me trompez, ce sera du moins au profit d'une idée italienne.

— Duc, vous serez content de moi, je vous le jure.

Ils se serrèrent la main, et cette fois sans arrière-pensée de la part de César.

Quand le cardinal eut disparu, une portière se souleva et la figure austère de Nicolo Machiavelli parut.

— Qu'en pensez-vous, maître ? demanda César.

— Il est de bonne foi aujourd'hui, répondit le Florentin.

— Cela veut-il dire que son intérêt lui commandera le contraire dès qu'il sera le pape ?

— Peut-être.

— Il est encore temps...

— Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas resté cardinal, monseigneur ! Vous pape, le prince de Squillace votre frère, votre beau-frère le duc de Ferrare même devenaient, entre vos mains habiles, de dociles pantins... Mais à quoi bon revenir là-dessus, ce qui est accompli est accompli.

— Rien n'est désespéré.

— Qui que ce soit maintenant qui occupe la chaire de saint Pierre, elle ne pourra se relever de longtemps de cette secousse. L'histoire sera sévère pour Alexandre VI, mais il a eu la gloire d'enrayer sur la pente fatale où glisse la papauté. Oui, monseigneur, la papauté chancelle ; lui seul pouvait la faire prédominer sur toutes les couronnes, et préluder ainsi à la formation de ce royaume

Et il donna le signal du départ en marchant à la tête de sa cavalerie, (Page 372.)

d'Italie qui est dans les desseins de Dieu. La papauté aura encore de beaux jours, mais ce seront des jours sans lendemain, de la fumée!

— Oui, dit César, nous sommes des hommes et nous nous sommes crus immortels, tout est là!

— Et la maison d'Autriche est à l'affût, elle convoite nos belles provinces, elle les aura si notre énergie fait defaut. Tout nous manque en ce moment, les principautés sont sans chef ou mal gouvernées; tout souffre; les intérêts, l'hon-

neur, les droits sont compromis, tout est mis en question; que sortira-t-il de cet écroulement?...

— Mais, Machiavelli, Vincola me laissera le pouvoir; j'en userai pour la réalisation de l'œuvre, j'en userai sans égoïsme, sans passion, et surtout sans faiblesse, vous verrez!

— Monseigneur, je voudrais partager votre noble confiance; mais une horrible conviction se glisse dans mon esprit à la vue des dissensions qui s'agitent partout, jusque dans ma république florentine; — c'est que l'Italie n'est pas mûre encore pour ce grand travail d'unité dont le sublime Dante a annoncé le jour.

— Mais vous ne parlez pas de Vincola! reprit César sans pouvoir cacher son inquiétude.

— Vincola sera un grand pape, peut-être; mais s'il se sépare de vous son action sera nulle, et de son règne il ne restera, je vous le répète, qu'une vaine fumée! Il lui manque l'une des plus précieuses qualités du politique, la diplomatie. Il ne suffit pas de vaincre, il faut savoir traiter.

— Je le vois, dit César, il me faudra marcher seul.

— A peu près. Il vous reste de grandes richesses; levez des troupes, ne vous heurtez pas trop à la France, et ayez l'œil sans cesse fixé sur l'Espagne et l'Empereur, car l'Empereur a un pied en Italie par l'Espagne. Si jamais ces deux couronnes étaient réunies [1], Dieu sait quels malheurs fondraient sur nous!

— Je veillerai.

Le Florentin laissa le duc de Valentinois plongé dans ses amères réflexions.

Il n'y a pas de mer plus agitée qu'un conclave. C'est un flot de passions, d'intérêts et d'intrigues qui va courant, glissant, montant, tourbillonnant; les choses y changent de face à tous moments, et les succès s'y obtiennent parfois par des cabales dont le résultat vient souvent surprendre ceux-là même qui l'ont préparé.

Juliano de la Rovera fut élu pape presque par acclamation, et prit le nom de Jules II.

Cette élection a été citée par Machiavel comme étant du petit nombre des fautes de César Borgia.

Alexandre VI, malgré ses dissentiments avec le cardinal de la Rovera, malgré les injures dont ils s'accablaient réciproquement, dit Guicciardini, avait la générosité de reconnaître la Rovère pour un homme sur la parole de qui l'on pouvait compter. Cet aveu fut plus avantageux au cardinal, ajoute Roscoë, que ne lui avait été nuisible la haine du pape; et Julien, sachant que nul ne peut tromper plus efficacement que celui qu'on croit sincère, résolut de profiter de cet avantage.

1. Machiavel prévoit Charles-Quint.

Don César était presque entièrement remis de l'effroyable secousse, et dès les premiers jours du règne de son allié il s'occupa de reconstituer son armée. Les Vénitiens venaient de s'emparer de Faenza, de Rimini et de dix villes de la Romagne; de sorte qu'il ne resta plus à César que les forteresses de Forli, de Cesène, de Forlimpopoli et de Bertinaro.

Mais les villes lui demeuraient secrètement dévouées. Elles avaient éprouvé pendant de longues années que leurs anciens princes n'avaient de force que pour les opprimer. Or, César dut cette disposition des esprits au soin qu'il avait eu de faire administrer exactement la justice, de délivrer le pays des bandits qui l'infestaient et d'étouffer les querelles et les dissensions.

César s'aperçut facilement du mobile qui dirigeait ces conquêtes de Venise, et demeura convaincu que, contre lui seulement, l'agression avait lieu, — et que le pape le jouait sourdement.

En conséquence, il proposa à Jules II de lui remettre toutes les places de la Romagne, à la condition de les lui rendre après qu'elles seraient reconquises pour le compte de l'Église.

C'était déplacer la question, on le voit, et intéresser la papauté à la querelle de celui dont Pie III avait dit : — Le duc de la Romagne ne relève que de son autorité propre.

Or, César n'était pas encore en état de lutter contre Venise.

C'est toujours lorsqu'il est trop tard qu'on aperçoit toute l'étendue de ses fautes, et dans ces envahissements de Venise, il vit l'influence de l'époux de Leona, exploitée et chauffée habilement par l'astucieux pontife.

Jules II refusa de recevoir l'investiture provisoire de la Romagne; il se connaissait, disait-il hypocritement, et il ne voulait pas exposer sa loyauté à la tentation de garder ces places ; cependant il ne voulait pas non plus les laisser aux Vénitiens.

D'un autre côté, il s'apercevait que don César allait sérieusement le gêner à Rome : malgré sa chute, il était encore trop grand et ses créatures si nombreuses qu'un revirement de la fortune pouvait porter ombrage à sa puissance. Il fut donc convenu que le duc de Valentinois gagnerait le port de la Spezzia par mer, d'où il se rendrait par terre à Ferrare et à Imola.

A Ferrare, son beau-frère, le duc d'Este, avait ouvert ses portes au reste des troupes que don Michelotto, guéri de ses blessures, avait pu réunir.

César s'embarqua à Ostie; mais ses galères furent soudain retenues par l'arrivée de Francesco Soderini, cardinal de Volterre, et de Francesco Romolino, cardinal de Sorrente. Ceux-ci lui portaient une nouvelle proposition du pape. En effet, Jules II s'était ravisé et demandait les places de la Romagne au duc; il comprenait enfin, disaient ses envoyés, que c'était le seul moyen d'empêcher Venise de s'en emparer. Malgré la promesse de les restituer, César refusa : il pénétrait trop tard dans les intentions du pape.

Les deux cardinaux arrêtèrent le duc au nom du pape.

En même temps, et ce qui achève de convaincre Jules II de trahison préméditée, c'est que don Michelotto fut arrêté, lui aussi, à la même heure, à cent lieues de Rome.

C'était comprendre étrangement le droit des gens.

Il y a aujourd'hui trois cent cinquante-sept ans que les Romagnes, ce noyau fécond du grand royaume d'Italie rêvé par le duc de Valentinois, expient la trahison et la duplicité de ce pape, et essayent de se soustraire aux tyrannies auxquelles ses successeurs ont recours pour conserver ce pays qui les réprouve.

Don César fut conduit à la Magliana et de là au Vatican, où, bien que traité avec de grands égards, il fut étroitement gardé. Le pape connaissait pourtant son caractère, et ne pouvait guère espérer de le voir céder, d'autant plus que son prisonnier avait bien le droit d'être révolté de sa trahison. Il se décida à traiter.

Le cardinal de Santa Croce reçut la mission de conduire don César à Ostie, où il serait mis en liberté aussitôt la reddition de ses places; mais le duc ne se faisait pas illusion sur cette apparence de magnanimité, et Berolla partit aussitôt pour Naples, afin de solliciter de Gonzalve de Cordoue un sauf-conduit et l'envoi de deux galères qui l'enlèveraient à Ostie.

Le cardinal de Santa Croce était Espagnol et plus loyal que son maître, car, sans attendre des instructions du pape, il rendit la liberté à don César, dès que celui-ci lui eut remis l'ordre enjoignant à ses lieutenants de rendre ses citadelles.

Mais, imitant la loyauté du pape, César avait envoyé secrètement à ceux-ci l'ordre de résister, et de considérer sa signature comme arrachée par la force.

Jules sentit la faute qu'il commettait, et envoya, par retour du courrier, l'ordre au cardinal de Santa Croce de retenir encore César prisonnier, malgré toute protestation; mais celui-ci, sans attendre les galères de Gonzalve, était déjà parti.

Gonzalve le reçut avec de grandes démonstrations de joie et le combla d'honneurs; mais cette joie cachait encore un piége.

Le grand capitaine Gonzalve de Cordoue, allant au-devant des rancunes de l'Espagne, avait pensé que son roi devait avoir sur le cœur le meurtre d'Alphonse d'Aragon, le jeune époux de Lucrèce; c'est pourquoi il écouta toutes les ouvertures que lui fit César, en vue de se jeter dans Pise, pour, de là, conquérir toute la Toscane. Il promit des galères et des troupes, et la prodigieuse activité de César fut au moment de prévenir les méchants calculs de la haine et de la jalousie.

Car Gonzalve, ne se contentant pas du surnom de grand capitaine, enviait la supériorité du duc de Valentinois, que reconnaissaient alors tous les princes, le roi de France tout le premier.

En effet, les galères et l'infanterie étaient prêtes et le départ fixé au lendemain pour la Spezzia; mais ce soir-là Gonzalve ne pouvait se séparer de César

il ne cessait de l'entretenir des projets qu'il avait toujours nourris de quitter le service de l'Espagne pour l'aider à conquérir et à fonder le royaume d'Italie. Enfin l'heure de la séparation avait sonné depuis longtemps lorsque le général se décida à lever la séance.

Il accompagna César jusqu'à la porte de son appartement, et, comme il faisait chaque soir lorsqu'ils se quittaient, il l'embrassa.

Le duc frissonna en sentant sur sa joue la lèvre froide du général espagnol; mais son cœur s'ouvrait à l'espérance, il entendait dans les cours du palais la voix de ses officiers, et il venait de voir, du haut des terrasses, ses galères dont, malgré la nuit, l'embarquement continuait.

Il descendit le grand escalier ; mais comme il mettait le pied sur la dernière marche, un officier se présenta devant lui.

— Monseigneur, dit cet officier, au nom du roi mon maître, je vous arrête.

César, surpris, indigné, furieux, fit un pas en arrière et voulut tirer son épée ; mais comme si le cas de résistance était prévu, une nuée de hallebardiers se jeta sur lui et le garrotta en un instant.

Il fut conduit ainsi dans son appartement et placé sous bonne garde.

Le premier mouvement de fureur passé, il réfléchit à sa situation et se vit perdu.

— Ah !... fit-il en haussant les épaules, je connais pourtant bien les hommes, et j'ai fait la faute de me fier à la parole de l'un d'eux !... Gonzalve, tout grand capitaine que tu sois, cette action ternira ta gloire... Ton baiser, c'est le baiser de Judas !

En ce moment, un homme entra dans la chambre du duc, enveloppé d'un long manteau.

César ne put s'empêcher de tressaillir, — il crut que cet homme avait une mission sinistre à remplir ; mais celui-ci rejeta sur ses épaules le capuchon qui lui cachait le visage.

Le duc reconnut le comte Caraccioli.

— Ah ! fit-il, voilà la cause !

— Duc, répondit le comte, je ne suis pour rien dans votre arrestation. L'homme qui vous a combattu à Faenza, à Imola, à Sinigaglia, à Rome, n'emploie point de semblables moyens.

— Vous avouez qu'ils sont infâmes, n'est-ce pas ?

— Il ne m'appartient pas de les juger. Le roi d'Espagne est le maître dans ses Etats, et c'est à la conscience de Gonzalve de l'absoudre de cette action.

— Que me voulez-vous ?

— Le général m'a permis de pénétrer auprès de vous, après toutefois que je lui ai fait connaître les motifs qui m'amènent ; mais, je vous le dirai tout de suite, duc, il n'a exigé de moi aucun serment.

— Que voulez-vous dire ?

— Que, si vous le voulez, je puis peut-être vous rendre à la liberté.

— Vous y mettez, n'est-ce pas, une condition ? laquelle ?

— Duc, je n'ignore pas que vous vous êtes fait souvent un jeu de la sincérité des paroles, et qu'il ne vous en coûte pas beaucoup de faire un serment, si cette parole et se serment peuvent servir vos desseins ; mais ce que j'ai à vous demander aujourd'hui est tellement en dehors des grands intérêts militaires et politiques dont vous êtes uniquement occupé, qu'il n'y a pour vous aucun motif de me tromper.

— Que désirez-vous ?

— Duc, Leona était ma femme, elle est restée longtemps en votre pouvoir, et vous n'ignorez pas la cause de ma querelle avec le comte de Bénévent à la villa Corneto ?

— Eh bien ? demanda César, dont la bouche se contracta d'un mauvais sourire.

— Le comte a dit que Leona... avait été... votre maîtresse !...

— Il a dû le dire, répondit le duc en fronçant les sourcils.

— Est-ce la vérité, monseigneur ?

— Que vous importe ? Pourquoi revenir là-dessus ? Leona n'est plus, et...

— Morte ou vivante, son honneur m'est également cher.

Le duc le regarda dans les yeux en se demandant quel pouvait être le véritable mobile de cette démarche, car il avait peine à se persuader que l'honneur de Leona seul la dictât. Il avait bien compris la vengeance, et il se demanda encore pourquoi elle semblait abandonnée.

— Vous m'avez promis la liberté ? dit-il.

— Oui, monseigneur, mais je ne veux pas cependant vous laisser ignorer qu'aussitôt libre, la lutte recommencera entre nous, comme par le passé.

— Ah !... fit César, réfléchissant.

— Aujourd'hui je veux savoir si j'ai à venger en même temps son honneur et sa mort.

— Sa mort, je me la suis reprochée déjà !... fit César d'un son de voix hypocritement altéré.

— Duc, le jour où elle a été retrouvée dans le Tibre, liée au cadavre du prince Astor, j'ai remercié Dieu. Et pourtant, je me suis demandé souvent si vous aviez eu l'affreux courage de la sacrifier parce que vous en étiez las, ou bien parce qu'elle vous résistait.

— Comte, vous avez bien fait de venir, dit-il avec cet accent de noblesse qu'il savait si bien prendre à l'occasion, et dont l'effet était irrésistible ; — ne me promettriez-vous pas la liberté, que je serais heureux de vous donner ce témoignage auquel vous semblez attacher tant de prix. — Eh bien ! oui, je l'avoue, votre pensée fut juste ; — si j'ai fait jeter au Tibre cette pure et adorable créature, c'est qu'elle m'a toujours repoussé.

— Duc!... vous ne me trompez pas?... fit-il, fixant les yeux au ciel.

— Je vous en donne ma parole, comte.

— Merci, monseigneur, vous ramenez le calme, le bonheur, la sérénité dans mon âme... Et maintenant, si vous me tuez dans le combat loyal qui nous retrouvera en face l'un de l'autre, elle pourra porter sans honte le nom de Caraccioli.

— Leona! fit César, qui se leva tout bouleversé; — répétez, vous avez dit... Elle n'est donc pas morte?

— Elle vit, monseigneur.

— Leona vivante!

— Elle est aujourd'hui la comtesse Caraccioli; un prêtre a confirmé ce que votre frère, le duc de Gandia, avait voulu accomplir.

Il s'était fait tout à coup, à cette pensée, toute une révolution dans l'esprit de César; la fièvre d'amour lui reflua au cœur, et il s'élança vers le comte, comme s'il eût voulu le déchirer avec ses dents.

Mais au regard que lui jeta Caraccioli, il comprit sa faute, et la réaction se fit aussi vite en lui que la colère avait été prompte à se montrer.

— Vous m'avez promis la liberté, dit-il d'une voix calme que démentaient cependant encore les agitations de sa poitrine, où grondait l'orage.

Le comte ouvrit son manteau, et en tira une échelle de soie.

— Après mon départ, vous pourrez gagner une chambre située au bout de ce corridor. La fenêtre donne sur une rue déserte.

Le duc prit l'échelle et demeura pensif, la tête inclinée sur la poitrine.

— Au revoir, duc, dit le comte, et que Dieu vous assiste!

César le regarda se diriger vers la porte.

— Ils vont être heureux! pensa-t-il avec un horrible déchirement intérieur.

Le comte touchait déjà la porte, lorsque César bondit vers lui, son poignard levé.

— Caraccioli, dit-il, il me faut ta vie à l'instant même; je ne pourrais jamais attendre à plus tard.

— Eh bien! soit, fit le comte en tirant également un poignard et se mettant en garde.

— Tu irais retrouver Leona, comte, et je ne le veux pas! car si elle n'est pas à moi, elle ne sera à aucun homme, moi vivant!

— Dieu protégera ma cause!... fit Giovanni en s'élançant vers lui.

Mais César fit un pas en arrière, et sourit amèrement.

— Tu la crois pure? dit-il, en examinant l'effet de cette parole.

— Tu m'as fait serment... répliqua le comte en s'arrêtant tout à coup.

— Insensé! tu m'avais offert la liberté; pouvais-je sacrifier assez à ce trésor sans lequel je ne suis rien.

— Infâme! tu avais menti!... Ah! oui, tu as raison, j'étais bien insensé de

croire à la parole d'un homme qui a toujours fait profession de mensonge et de trahison!...

— Tu ne crois pas à la pureté de celle qui porte ton nom, je le vois, pardieu! fit César avec un rire infernal ; je l'ai gardée assez longtemps pour cela!

— Oh! tu vas mourir, César!

— Toi, ou moi, soit!

Et ils se mesurèrent du regard, cherchant la place où frapper, se baissant à la manière du tigre ; puis tous deux se levèrent en même temps et s'élancèrent.

Mais si César avait plus envie de vivre après avoir tué son adversaire, Caraccioli ne songeait qu'à tuer le sien : peu lui importait la vie, à présent que l'amour de Leona ne pouvait plus l'embellir.

De sorte que don César para le coup habile que lui portait le comte et négligea de frapper. Il le repoussa d'un bond terrible pour reprendre du champ.

Trois fois ils se jetèrent ainsi l'un sur l'autre, pareils à deux bêtes fauves, et l'on voyait briller au-dessus de leurs têtes les lames aiguës des poignards : c'était un combat effrayant, plus terrible peut-être que le plus bruyant en plein soleil, à cause du silence que gardaient les deux ennemis.

Cependant le caractère sauvage et féroce qu'avait la lutte n'excluait pas, au contraire, toute réflexion ; si bien que le comte se dit que si César le tuait, il pourrait se sauver, puisqu'il lui en avait facilité les moyens, et qu'alors plus que jamais, peut-être, Leona retomberait au pouvoir de ce monstre.

Cette pensée ranima sa vigueur et son énergie, et plus d'une fois César sentit son poignard lui déchirer la poitrine.

Ils se tenaient corps à corps, et leurs poignards ne leur étaient presque plus d'aucune utilité ; ils grinçaient des dents et cherchaient à se terrasser, bien persuadés qu'une fois l'adversaire sous le genou le reste ne serait rien ; — mais aussitôt la porte s'ouvrit avec fracas, et des soldats nombreux entrèrent, qui parvinrent, non sans peine, à les séparer.

Cependant le comte chancela et, écartant son pourpoint, sa poitrine parut tout ensanglantée.

— Ah! si tu pouvais mourir! fit César avec un sourire d'hyène.

— Non, Dieu merci, je ne mourrai pas cette fois, duc de Valentinois, dit le comte, je serai au nombre de tes gardiens et, j'en jure par Dieu, tu ne t'échapperas pas!

— Lâche! fit César, qui as besoin des autres pour te venger!

— Avec des hommes comme toi tous les moyens sont bons!

— Oui, va, va retrouver Leona, comte Caraccioli, et puisque cette pensée te tient tant à cœur, que ce soit la vengeance du prisonnier... va retrouver Leona... Leona, qui a été ma maîtresse!...

Le comte ramassa son poignard et voulut de nouveau se jeter sur lui, mais on le retint.

Monseigneur, dit cet officier, au nom du roi, mon maître, je vous arrête. (Page 381.)

César accompagna son départ d'un éclat de rire qui tenait plus des damnés que des humains, et qui jeta dans l'âme de Giovanni toutes les tortures du désespoir.

CHAPITRE LIII

Où don César éprouve le désir de se faire confesser.

Quelques jours après, don César Borgia avait été envoyé en Espagne avec un seul page pour le servir, d'abord à Concilla, puis au château de Medina del Campo, dans le royaume de Léon, où il fut enfermé.

Jules II crut devoir demander raison à Gonzalve de cet acte de trahison envers le général des troupes de l'Eglise, son allié, — trahison à laquelle, pourtant, il avait naturellement aidé.

— Le roi d'Espagne, mon maître, répondit Gonzalve, m'a donné ordre d'arrêter le duc de Valentinois; le sauf-conduit que j'avais donné au duc devenait donc nul, puisqu'il avait été délivré de mon autorité privée. Du reste, cet emprisonnement était nécessaire : le duc, tout chargé de crimes qu'il est, se préparait encore à exciter de nouveaux troubles et un embrasement général en Italie.

L'explication était spécieuse, surtout de la part de Gonzalve et de l'Espagne, qui voulaient faire absolument en Italie ce que César n'avait pu achever.

La ville de Medina del Campo, située à peu de distance de Valladolid, est aujourd'hui l'une de ces ruines éloquentes qui sont pour le penseur et l'historien un sujet de réflexions pénibles. Après avoir été autrefois la résidence des rois, cette cité peuplée, dont la beauté des édifices, les larges rues et l'immense commerce ne vivent plus que dans les annales, victime des bouleversements des empires et des guerres de peuple à peuple, cette cité semble, ensevelie dans ses splendeurs écroulées de toutes parts, une de ces villes d'Asie dont les savants seuls s'occupent. Il n'y a pas aujourd'hui mille teux à Medina del Campo, là où vivaient quatre-vingt mille âmes, avant le terrible incendie allumé en 1520 par l'atroce Fon

Du reste, elle n'est pas la seule ville d'Espagne que l'incurie de deux siècles d'une administration détestable a plongée dans la nuit ; mais il en est peu, en Espagne, qui parlent aussi haut la voix de la dévastation et de la mort.

La prison de don César était située à l'un des étages supérieurs de la grosse tour du château. Sous sa fenêtre, grillée de forts barreaux, était un mur de soixante pieds environ, au bas duquel, et sans solution de continuité, commençait une roche escarpée, taillée à pic dans le granit le plus dur. Au pied de cette roche était un petit jardin clos de murs, planté d'asphodèles et de réglisses, qui avaient poussé au hasard alentour de quelques pierres tumulaires de modeste apparence. Au delà de ce mur était une vaste campagne presque inculte, coupée çà et là de rochers sur lesquels se montrait le feuillage touffu de quelques buis énormes. Au loin, bien loin à l'horizon, les monts Cantabres, dont les cimes neigeuses rappellent les Alpes au voyageur ou à l'exilé. Don César passait presque toutes ses journées à cette fenêtre, essayant parfois de broyer de ses mains fiévreuses les épais barreaux qui le séparaient de cette immensité, — car il faisait bon marché de l'élévation de la muraille et des rochers.

Depuis la première minute passée dans cette prison, il avait pensé à s'évader ; mais l'entreprise était hérissée de difficultés, car on faisait bonne garde.

Cependant une chose l'étonnait : — pourquoi l'avait-on emprisonné, pourquoi ne le faisait-on pas plutôt mourir ?

Sa vie était donc encore utile à quelqu'un ? Le roi d'Espagne voulait donc le

conserver comme un épouvantail, afin de le lâcher, au jour dit, sur quelqu'une des provinces que lui aurait enlevées soit le roi de France, soit le pape, soit Venise. Privé de nouvelles et de toute communication avec le dehors, don César ne pouvait parvenir à répondre à cette suite d'idées, et il se disait avec stupeur que, loin de lui et sans lui, le monde devait marcher.

Et il n'aspirait pas moins à savoir qu'à être libre. Les lions du désert mis en cage n'ont pas de plus terribles bonds que ceux que cet homme, dont toute l'Europe s'était occupée, faisait entre les quatre murs de la chambre qui semblait devoir être désormais son unique royaume. Les tortures de cette âme criminelle, mais grande et dominatrice, durèrent deux ans.

— Et dire, murmurait-il souvent en lançant vers le ciel un regard de sombre désespoir, que personne sur cet immense univers ne songe à moi !

Ce titan foudroyé, cet ambitieux tombé n'avait pas même un souvenir pour cette charmante femme qui portait son nom, et pour les enfants issus de ce mariage, qui n'était dans sa vie qu'un incident politique.

Parfois, cependant, un fantôme passait dans les rêves de ses nuits, — celui de Leona, — et alors le sentiment de son impuissance le rendrait presque fou de désespoir.

— Elle vit, se disait-il, et peut-être le comte n'a pas ajouté foi à mes paroles... Ils s'aiment !

C'était à cette pensée surtout que des agitations effroyables s'emparaient de ses sens, et qu'il ressemblait à ces monstres, dont l'homme n'ose contempler les fauves beautés et les sauvages fureurs qu'à travers de fortes barrières.

Cependant quelqu'un pensait à lui.

Un soir, avant de se coucher, il s'était approché, comme de coutume, de sa fenêtre, pour jeter un regard d'envie sur la campagne assombrie, lorsqu'il aperçut, à la distance d'une portée d'arquebuse, une faible lumière qui s'agitait.

Il avait tellement scruté, examiné, étudié chaque pli de terrain, chaque bouquet d'arbres, chaque rocher, qu'il était bien certain qu'à cette place il ne s'élevait aucune maison. C'était à lui peut-être que s'adressait ce signal ; mais il était la prudence même : il pouvait arriver que ce signal fût destiné à un autre prisonnier, ou que ce fût une manœuvre dirigée contre lui pour le faire tomber dans quelque piége. Il éteignit sa lampe, et la lumière lointaine, après s'être agitée encore quelques instants, finit par disparaître.

Il eut la force d'attendre au lendemain, — et dès que le jour parut, il plongea son regard sur la campagne. Il se rappelait bien l'endroit où la lumière avait brillé, et à cette place il n'y avait qu'une roche d'une douzaine de pieds d'élévation, autour de laquelle poussaient de tristes broussailles.

Tandis que son œil était ardemment fixé sur ce point éloigné, et dont l'immobilité et l'isolement avaient quelque chose de navrant, il entendit retentir sous les murs du château les chants des morts. Il se pencha, autant que le lui per-

mirent les barreaux, et vit une foule assez compacte de moines et de soldats assemblés autour d'une fosse, au fond de laquelle on venait de descendre une bière.

Une fois le service achevé, on remplit la fosse de terre, et tout le cortége s'éloigna lentement; seulement deux soldats étaient restés, et tandis que l'un plaçait sur l'emplacement, légèrement renflé, une croix de bois, faite de deux branches d'arbres liées ensemble, l'autre piquait sur la tombe quelques jeunes pousses de réglisse, — cette parure obligée de tout cimetière espagnol.

Cette funèbre cérémonie, au lieu de faire naître dans l'esprit du duc de salutaires réflexions sur lui-même et sur l'état assez compromis de son salut, lui souffla au cœur une infernale pensée :

Celle de demander un de ces moines pour se confesser, de tuer le moine [1], de revêtir ses habits, et de se sauver ainsi.

Cependant, avant d'en venir à cette extrémité, dont son mépris de la vie des autres et son habitude du sang versé lui faisaient un si mince obstacle, il résolut d'attendre au lendemain. Il voulait voir si le signal de la veille se répéterait encore.

Une fois la nuit venue, il s'approcha de la fenêtre ; mais il n'avait pas eu assez de patience, car rien ne se montrait du côté du rocher : d'ailleurs la nuit, déjà obscure dans sa prison, l'était beaucoup moins au dehors. Après une heure d'attente, la lumière brilla.

— Quelqu'un veille là... se dit César; — pour qui ?... Ce ne peut être que pour moi.

Il voulut en être certain, et approcha sa lampe de la fenêtre; aussitôt la lumière lointaine disparut. Il éloigna sa lampe, et presque immédiatement la lumière brilla de nouveau. Il répéta plusieurs fois cette manœuvre, et chaque fois le point lumineux y répondit fidèlement.

— Décidément, c'est pour moi... Oui, quelqu'un est là qui m'attend, qui a préparé ma fuite ; mais il faut sortir d'ici, d'abord...

Comme il disait ces mots, un sifflement aigu se fit entendre à son oreille et il baissa instinctivement la tête.

Au même instant une flèche tomba au milieu de sa chambre.

Cette flèche, dont la pointe était émoussée, était fendue à son extrémité supérieure, et parmi les plumes qui la garnissaient se trouvait une languette de parchemin presque invisible; mais don César avait trop d'intérêt à examiner le projectile pour ne point l'avoir découverte.

Un mot était écrit sur ce parchemin, le mot — *confesseur*.

— C'est clair, se dit-il, on me dit de demander un confesseur.

Il éteignit sa lampe, et la lumière lointaine sembla s'éteindre également, car elle ne reparut plus.

1. Brantôme. *Vie des grands capitaines.*

— Demain, je demanderai un confesseur, dit César en s'étendant sur son lit, où il ne tarda pas à s'endormir du calme sommeil de l'homme inaccessible aux remords.

C'était un homme excessivement prévoyant que don César ; nous avons dit que dès sa première minute d'emprisonnement il avait songé à l'évasion ; de sorte qu'à tout hasard, il avait fait régulièrement le malade toutes les semaines, quelquefois pendant deux ou trois jours, d'autres pendant huit, selon que son humeur était plus ou moins sombre. Et chaque fois que le médecin du gouverneur sortait de sa chambre, il ne manquait jamais de dire :

— Il faut que monseigneur ait la force d'Hercule et le courage de Mars pour résister à des fièvres de cette intensité, — suites de l'effroyable empoisonnement dont il a été victime à Rome.

Ce brave médecin n'était pas assez habile pour distinguer la cause de cette fièvre ardente dévorant cet homme, né pour l'action, et que l'impatience et l'isolement menaçaient de rendre fou.

Ce matin-là, don César parut plus malade que jamais ; et, le soir venu, personne ne fut surpris de voir l'ancien cardinal de Valence, celui qui, dans sa jeunesse, avait même été archevêque de Pampelune, demander un confesseur. D'ailleurs, à cette époque, l'accomplissement des devoirs religieux entrait dans l'existence des hommes même les plus pervers.

D'un autre côté, le gouverneur avait ordre exprès du roi Ferdinand, celui-là même qui portait le titre de *Catholique*, conféré par le pape Alexandre VI, et dont les rois d'Espagne se parent encore aujourd'hui, — de satisfaire à tous les désirs de son prisonnier.

En conséquence, un des pères du couvent le plus voisin fut mandé. Ce moine montait péniblement la rue Escalona, véritable échelle qui conduit au château, lorsqu'il fut tout à coup accosté par un bourgeois, une apparence de marchand, lequel le supplia d'entrer dans une hôtellerie où se mourait un chrétien. En vain le moine objecta qu'il était appelé au château par un prisonnier d'importance ; cette observation sembla faire redoubler les instances du bourgeois. Il céda, en se disant que le duc de Valentinois avait certainement plus de temps d'attendre qu'un mourant, et il entra dans l'hôtellerie.

Une demi-heure après, le crépuscule tombant, le moine reprit sa marche vers le château ; seulement, un observateur eût pu remarquer que ses allures avaient légèrement changé, et qu'il montait un peu moins péniblement qu'auparavant la rue Escalona.

Don César fut prévenu de l'arrivée du bon père, et il ordonna qu'on le fît entrer immédiatement. Il avait eu la force, disait-il, de quitter son lit pour le recevoir, et s'était, à cet effet, assis sur un fauteuil auprès duquel se trouvait placé un lourd escabeau de chêne sculpté. Quand ce moine entra, le duc jeta sur lui un regard curieux ; mais sous son capuchon, baissé sur ses yeux, n'apparaissait

qu'une barbe noire. Il avait, de plus, une assez haute taille et des épaules d'une largeur respectable.

— Si c'est un piége, il y aura lutte, se dit César, et il criera !... nous allons voir...

Il avait quitté son fauteuil et forcé le bon père à s'y asseoir ; puis il avait pris place humblement, lui, sur l'escabeau.

Le moine gardait le silence, César également.

Celui-ci écoutait les bruits du dehors et suivait les pas du gardien qui avait introduit le confesseur. Puis, quand il jugea ce gardien éloigné, il se baissa, en apparence pour s'agenouiller, et, saisissant avec force l'escabeau par un pied, se releva armé et menaçant.

Mais quelque prompt qu'eût été son mouvement, quelque rapide que fût d'ordinaire l'accomplissement de sa volonté, son bras resta en l'air, comme pétrifié, puis retomba inerte à son côté, en laissant tomber à terre l'escabeau.

C'est que le moine, qui, probablement, avait aussi écouté le bruit des pas du gardien avant de parler ou de bouger, venait de relever son capuchon. C'est que, de ce capuchon, venait de sortir la tête railleuse et dévouée de Michelotto.

— Je vous avais bien dit, monseigneur, que je finirais par entrer dans un couvent ! fit-il à voix basse.

— Michelotto ! s'écria le duc en lui tendant la main, et l'attirant ensuite sur son cœur, — car en ce moment l'adversité supprimait la distance entre le maître et le serviteur. — Le monde m'oublie, continua-t-il, et tu t'es souvenu, toi !

— Oui, monseigneur ; mais il paraît que vous nourrissiez de bien sinistres projets à l'égard du pauvre moine que je remplace.

— C'est vrai, je voulais aller plus vite, j'ai soif de liberté !

— Et vous vouliez prendre sa robe, et vous enfuir après ? Eh bien, monseigneur, ma conscience va terriblement être en repos, car je vois que le révérend était bien destiné à mourir.

— Tu l'as tué !

— Il ne voulait pas nous servir auprès de vous.

— Tu n'es donc pas seul ?

— Le comte de Bénévent.

— A la bonne heure, vous êtes mes vrais fidèles, vous !

— Il s'agit donc de vous sauver, monseigneur ; mais je vous préviens que le moyen du déguisement n'est pas heureux, car on a fort regardé mon visage quand je suis entré au château ; on a même eu l'irrévérence de relever mon capuchon ; — heureusement que tous les moines se ressemblent, — et le gouverneur, qui assistait à l'inspection, a dit à ses gens : — « Surtout, n'oubliez pas de m'amener le révérend à son départ. »

— Alors tu ne peux même pas prendre ma place ?

— J'ai un projet meilleur que cela, monseigneur.

Et Michelotto se débarrassa de la robe du moine, et montra son torse vigoureux, autour duquel était enroulée une fine cordelette de soie, assez forte cependant, assura Michelotto, pour porter trois hommes, et plus longue de six pieds que la muraille à franchir.

— Pendant que don César faisait tourner sur lui-même le brave condottiere afin de dérouler la corde, Michelotto raconta d'abord comment il avait été arrêté, puis relâché ensuite, par ordre de Jules II, — la défaite des Français sur le Garigliano, — la trêve entre l'Espagne et la France, — les démêlés du pape avec Venise, — l'investiture du Milanais donnée à Louis XII par l'Empereur, — enfin tous les grands événements politiques dont la chute de la maison de Borgia avait été le signal ou la conséquence.

César trépignait en écoutant ces détails.

— Vincola ! Vincola ! s'écriait-t-il, traître et perfide, je me vengerai !

— C'est un pape mitré et casqué, monseigneur ; on dit qu'il a laissé les clefs de saint Pierre pour ceindre l'épée de saint Paul.

— J'aurai de l'or, dit-il, des troupes, mon nom et mon épée, et nous verrons !...

— Ah ! monseigneur, il y a encore de bons coups à donner !

— Mon dernier jour n'est pas venu, Michelotto ! En Italie ou en Europe ! je suis cousin du roi de France !

Au moment où César allait cacher la corde dans son matelas, il s'arrêta : ce fait lui rappelait son évasion manquée à Naples, et celui qui l'avait préparée.

— Et le comte Caraccioli ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Je n'en ai jamais entendu parler, monseigneur.

César réprima un soupir de haine, et revint vers Michelotto.

— Maintenant, monseigneur, voici un poignard et une lime. Quand vous aurez scié un barreau de votre fenêtre, vous me le ferez savoir en exposant votre lumière à la fenêtre, en comptant vingt battements de votre cœur, puis vous la retirerez brusquement. Vous recommencerez cette manœuvre encore deux fois, et un quart d'heure après que minuit aura sonné, vous descendrez.

— Ensuite ? demanda César avec anxiété.

— Vous gagnerez le petit mur du jardin, à droite, en face de l'une des tourelles du château. Je serai sur le mur, où je vous tendrai la main, et à cent pas de là nous trouverons le comte avec des chevaux.

— Michelotto, tu es un homme impayable !

— Aussi, monseigneur, le Vincola voulait-il m'attacher à son parti et me donner une position à sa cour ; mais j'ai eu l'imprudence de lui déclarer que vous

ne m'aviez pas relevé de mon serment de fidélité. Il m'a fait surveiller jour et nuit alors, se doutant bien que je tramerais quelque coup en votre faveur ; mais heureusement il ne m'avait pas confisqué les biens que vous m'avez donnés ; — ah ! excepté toutefois mes abbayes ! — de sorte que cela m'a servi à me faire passer pour mort et à commettre un horrible sacrilége en faisant réciter les prières de l'Église sur une grosse pierre qu'on a enterrée à ma place.

— Brave cœur ! fit César avec expansion.

— Eh ! monseigneur, j'ai assisté à mes funérailles, et je vous jure que des voix calomnieuses m'ont bien déchiré, — et que ma réputation aura quelque peine à traverser les siècles avec un vernis d'innocence.

— Michelotto, aurais-tu commis des milliers de ces actions nécessaires que les petits esprits appellent des crimes, le dévouement que tu montres envers moi les rachèterait.

— Ah ! j'ai diantrement à racheter, seigneur duc ! s'écria Michelotto en souriant.

— Ainsi, c'est convenu, aussitôt le barreau scié... Je te jure que ce ne sera pas long !

— Maintenant, monseigneur, que je vous ai donné une pénitence à accomplir, il ne me reste plus qu'à vous laisser l'absolution.

— Michelotto, dans mes bras et bonne chance !

— Que Dieu vous garde, monseigneur !

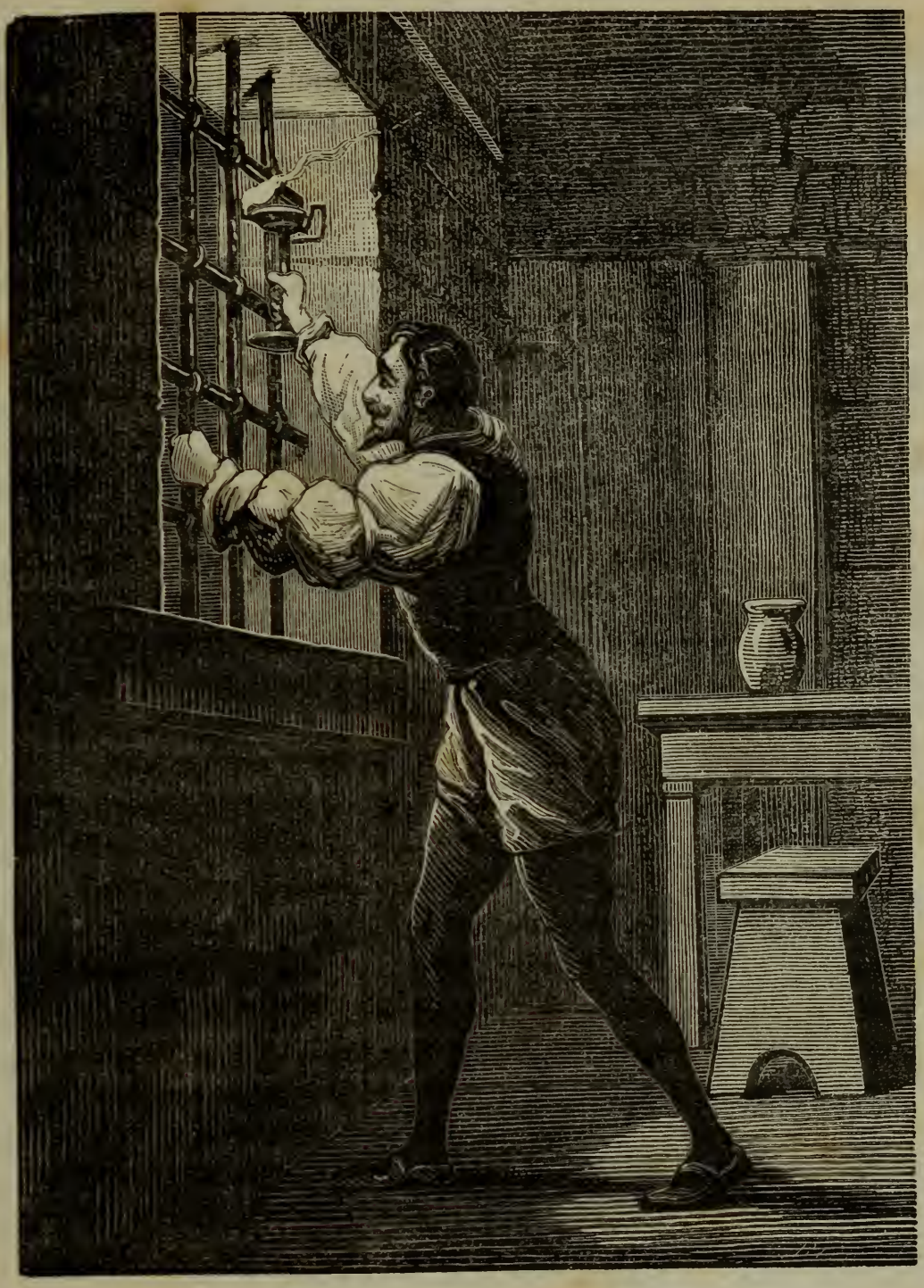
Le condottiere rappela le gardien et s'éloigna, non sans émailler sa marche à travers le château de petites bénédictions paternellement distribuées à tort et à travers. La nuit venue, don César souffla sa lampe et attaqua l'un des barreaux.

CHAPITRE LIV

Les suites de la confession.

Le lendemain et les jours suivants il se fit plus malade que jamais : il fallait ôter tout soupçon. La besogne avançait lentement, car les barreaux de sa fenêtre étaient consolidés d'un barreau transversal ; il avait donc deux opérations à pratiquer. Et il ne pouvait pas aller vite, de crainte d'attirer par le grincement de la lime l'attention des geôliers ou des patrouilles, qu'il entendait très-souvent marcher dans le jardin. Enfin, au jour levant, il donna le dernier coup de lime. Il n'y avait plus qu'à peser vigoureusement sur le barreau attaqué pour le faire céder et l'arracher.

Dire la journée que passa le duc serait impossible, ses impatiences, ses rages sourdes, sa crainte d'être découvert, sa peur d'échouer ; — et par-dessus tout



Il voulut en être certain, il approcha sa lampe de la fenêtre... (Page 388.)

ses aspirations ardentes, insensées, vers la liberté qu'il était bien sûr de toucher du doigt, — il y avait certainement de quoi troubler la raison d'un homme dont la tête enfantait les projets les plus gigantesques ou rêvait le bouleversement du monde.

Cependant lui ni Michelotto n'avaient pas songé que le couvent réclamerait le moine envoyé au duc. Le cadavre avait bien été habilement dissimulé ; mais le moine ne reparaissait pas. Le gouverneur affirma au prieur qu'il l'avait fort bien reconnu à sa sortie du château ; de sorte qu'il ne trouva pas de meilleur moyen,

pour tranquilliser le prieur, que de l'introduire auprès de l'illustre prisonnier.

César, en les voyant entrer tous deux dans sa chambre, comprit la faute de Michelotto ; mais il feignit de souffrir beaucoup, pendant que parlait le gouverneur, afin de se donner le temps de réfléchir. Avec lui, la réflexion n'était jamais longue et la décision était rapidement prise.

— Eh bien, mon cher gouverneur, dit-il, maintenant que deux jours se sont écoulés, je veux bien vous tout avouer ; car je pense qu'il ne sera plus temps de faire courir après ce révérend ; d'autant plus que vous ignorez, autant que moi assurément, la route qu'il a pu prendre.

— Il existe, alors ! s'écria le prieur avec ravissement ; Votre Altesse nous l'affirme ?

— Ecoutez, mon père, répondit César en prenant ses grandes façons de noblesse et d'urbanité : je suis détenu ici, contre toute justice, par le roi Ferdinand, qui était pourtant grand ami de mon vénéré père ; car j'ai la conviction que cette détention, quelque douce que la fasse ce cher gouverneur, est réprouvée par la moitié de l'Italie. Le révérend que vous m'avez envoyé, mon père, s'est dévoué pour ma cause, et il est parti pour Rome, afin d'implorer le saint-père en ma faveur.

— Il eût dû m'en demander licence, monseigneur, je ne le lui aurais certainement pas refusé.

— Mon père, j'ai tout pris sur moi, et le saint-père lui donnera l'absolution, que votre cœur, j'en suis certain, n'oserait pas refuser à celui qui a eu pitié d'un prince accablé par l'adversité. D'ailleurs, mon père, j'ai fait une promesse à ce vénérable moine, et s'il réussit, il n'aura point à regretter son voyage.

— Monseigneur, répliqua le prieur, dont les yeux s'allumèrent à ce mot de promesse, je me serais employé, moi aussi, avec ardeur à votre service, croyez-le bien !

— Eh bien ! mon père, dit César, qui ne dédaignait pas l'intervention, deux protecteurs valent mieux qu'un ; allez à Rome, soyez-y mon avocat, faites que Jules II me rende tout simplement ses bonnes grâces, — le reste est mon affaire, — et je vous promets... le chapeau.

— Le chapeau ! fit le prieur en pâlissant d'aise et de convoitise.

— Vous pensez bien, mon père, qu'en restant toute votre vie prieur d'un obscur couvent de Medina del Campo, vous ne trouverez pas souvent une occasion comme celle-ci de rendre service à un homme qui a touché à la tiare et lui a préféré une couronne.

— Je pars, monseigneur ! s'écria le prieur en baisant dévotement la main que lui tendit royalement le duc.

Le gouverneur hocha la tête en accompagnant l'abbé hors du château ; — il doutait fort du succès des négociations de l'ambitieux prieur, — quoique le duc eût encore des parents auprès de Jules II.

Toutefois, les espérances que semblait concevoir son prisonnier et son état bien constaté de maladie le convainquirent qu'il ne devait pas songer, de quelque temps, à essayer de s'évader.

La nuit arriva enfin. César eut la force d'attendre qu'elle fût des plus noires, mais la lumière lointaine parut. Elle semblait impatiente de demander le signal.

César mit une main sur son cœur, afin d'en compter les battements, et saisit sa lampe.

Il fit le signal.

Le temps qui s'écoula jusqu'à minuit fut rempli pour lui d'une fièvre horrible ; c'était de l'angoisse, des trépignements, des sueurs, des bonds dans sa chambre, la sombre et terrible inquiétude du tigre qui voudrait broyer les barreaux de sa cage.

L'heure sonna ; don César attendit quinze mortelles minutes, elles lui semblèrent une éternité.

Mais quand le moment d'agir fut venu, tout son sang-froid lui revint; il se vit à la tête de ses armées, au moment où il allait engager la bataille, et procéda avec cette lenteur qui présage un succès plus sûrement que la précipitation. Cependant il considéra la corde de soie avec hésitation, elle lui semblait bien faible, et Michelotto pouvait bien avoir été gagné pour lui proposer un piége, ou même il pouvait avoir été trompé.

Les moments étaient précieux. Ces hésitations ne durèrent qu'une seconde, et presque aussitôt, après avoir solidement assujetti la corde au barreau voisin de celui qu'il avait scié, il s'élança au dehors et se laissa glisser [1].

La rapidité de sa descente fut extrême, et il fut étrangement surpris de se trouver au pied du mur en si peu de temps; seulement ses mains étaient horriblement déchirées par la brûlure du frottement.

Comme il allait s'élancer vers le mur, derrière lequel il avait des libérateurs attentifs, il entendit tout à coup une porte s'ouvrir.

C'était une patrouille.

Les soldats venaient de son côté ; ils allaient, sinon le voir, du moins se heurter à la corde. Il eut la présence d'esprit et le temps de la couper avec son poignard au-dessus de sa tête.

Après quoi, il se jeta dans un massif d'arbustes et de plantes flexibles; mais il trébucha et tomba dans une excavation assez profonde que l'obscurité l'avait empêché de voir sous ses pas.

C'était une tombe fraîchement creusée.

1. Un vieux bonhomme, dit Brantôme, maître de la poste de Medina del Campo, lequel, me montrant la roque où avait été emprisonné ledit Valentin et serré fort étroitement, me dit : *Senor, por aqui se salvo Cesar Borgia, por gran milagro !* — Monsieur, par là se sauva César Borgia, par grand miracle !

Les soldats passèrent silencieusement, et, en élevant sa tête au-dessus des bords de la fosse, don César put les voir marchant serrés les uns contre les autres, et fort éloignés, très-certainement, de s'occuper des vivants, tant ils semblaient avoir peur de fouler cette terre des morts.

En effet, la journée avait été chaude et il s'élevait parfois entre les feuillages, au-dessus des tertres, s'attachant aux pierres sépulcrales, fuyant devant les soldats et bientôt après semblant les poursuivre, ces faibles lueurs enfantées la nuit dans les cimetières par le travail destructeur de l'implacable nature.

Mais si don César voyait les soldats si attentionnés aux capricieuses évolutions des feux follets, il voyait aussi une forme humaine qui, à califourchon, et la poitrine collée sur la crête du mur, pouvait être aperçue de la patrouille qui s'avançait doucement de ce côté. Don César n'hésita pas à se jeter de ce côté à la première alerte et, son poignard entre les dents, il appuyait déjà ses deux mains sur les bords de la fosse pour sauter promptement à la défense de son serviteur.

Les feux follets le protégèrent et si, comme eussent pu le penser certains esprits timorés et grognons, ces flammes errantes étaient les âmes de ses victimes, l'heure où elles devaient lui apparaître d'une manière plus palpable, comme à Richard III, selon Shakspeare, la veille de la bataille de Bosworth, cette heure n'avait pas sonné.

Les soldats se hâtèrent de quitter ce séjour lugubre, et César sortit de la fosse, enjamba toutes les tombes et arriva au-dessous de Michelotto, qui lui tendit la main. Pour des soldats habitués à monter à l'assaut des villes et des forteresses, la manœuvre ne fut pas difficile, et quelques secondes après don César sautait de l'autre côté de sa prison.

Il serra dans l'ombre la main du comte de Bénévent et s'élança en selle, en poussant une exclamation de joie qui fit tressaillir sa monture, comme si elle eût porté un être surnaturel.

Lorsque le jour parut, il éclaira trois hommes cachés dans les montagnes de la vieille Castille, lesquels se remirent en route après le soleil couché. Ils volaient, au galop précipité de leurs chevaux, vers le royaume de Navarre.

CHAPITRE LV

Le champ de bataille.

Le duc de Valentinois avait épousé Charlotte d'Albret, sœur du roi de Navarre Jean d'Albret. Celui-ci reçut à bras ouverts ce beau-frère qui, tout proscrit qu'il était, pouvait encore redevenir puissant.

Don César s'était proposé de passer en France et, oubliant tous ses griefs,

d'y réclamer l'assistance du roi pour rentrer en Italie. Mais Louis XII refusa de le recevoir; il ne voulait pas déplaire au roi d'Espagne, avec lequel le roi de Navarre était brouillé et contre lequel il supposait avec assez de raison que Borgia devait conserver quelque rancune.

Il fit plus : Ferdinand le Catholique, l'ami ou plutôt l'obligé d'Alexandre VI, en apprenant l'évasion de son prisonnier, entra dans une grande colère et demanda à son allié de sévir contre cet ennemi-né de leur puissance mutuelle en Italie; Louis XII confisqua à celui-ci, qu'il avait fait duc de Valentinois, son duché de Valence, et supprima ses pensions.

César Borgia se trouva donc forcé de rester en Navarre et de vivre à la merci de son beau-frère. Du reste, celui-ci le festoya royalement, car il n'était pas fâché de se conserver ce capitaine, en prévision de la guerre que lui voulaient faire simultanément et le roi d'Espagne et le roi de France, dans le dessein de le dépouiller et de se partager ensuite ses Etats.

A cette époque, ce n'était pas assez de la guerre que se faisaient les rois, il y avait encore celle des provinces, et celle des vassaux grands ou petits.

Ferdinand ne voulait pas attaquer Jean d'Albret immédiatement; il voulait d'abord lui susciter des entraves, et le harceler par des combats partiels auxquels ses troupes ne prendraient aucune part. C'était en effet de la haute diplomatie; et à cet effet, il avait excité contre son souverain l'un des vassaux du roi de Navarre, le prince Alarino, qui venait de se révolter.

César ne crut pas trouver une meilleure occasion de se refaire la main; il sollicita de son beau-frère le commandement des troupes envoyées pour châtier ce vassal rebelle. Le roi accepta avec enthousiasme, et ses officiers se rangèrent, pleins de confiance, sous les ordres de ce grand capitaine, que la fortune seule avait empêché de tenir tête un jour à l'Europe entière.

La petite armée partit de Pampelune le 1er mars 1307, et vint asseoir son camp sous les murs de Viana, petite ville[1] située au sud-ouest d'Estella, sur la rive gauche de l'Ebre, presque en face de Logrono.

L'artillerie rendait le siége d'une ville anciennement bâtie difficile à soutenir; aussi le prince Alarino fit-il sortir ses troupes de Viana, offrant ainsi la bataille en rase campagne. Pendant toute la journée le terrain fut vaillamment disputé, et l'habileté de la stratégie de don César triompha d'un ennemi supérieur en nombre, et qui se ravitaillait ou se renforçait sans cesse, grâce au voisinage de la ville. La nuit vint surprendre les combattants, et tous se séparèrent en se promettant de vaincre le lendemain.

Mais, pendant la nuit, don César fit reculer son camp d'une demi-lieue en remontant du côté d'Estella, à l'endroit où se voient encore aujourd'hui quelques restes d'un aqueduc romain, afin d'ôter à l'ennemi la ressource trop avantageuse de la proximité de Viana.

1. Paul Jove l'appelle à tort Mendavia.

Le lendemain, le prince Alarino crut les troupes du roi en fuite et chanta victoire; mais les éclaireurs envoyés en avant lui annoncèrent la position prise par le duc de Valentinois, en attendant les renforts qui venaient de Pampelune.

Cette tactique déconcerta un peu Alarino; cependant un des capitaines des troupes auxiliaires attachées à sa solde, condottierre arrivé d'Italie en compagnie de vieux routiers des bandes de Gonzalve, opina chaleureusement pour une attaque immédiate.

Ce condottiere apporta tant de force et de passion dans le développement de son opinion, qu'il entraîna le prince Alarino, qui donna immédiatement le signal du départ.

Les troupes quittèrent Viana au milieu de l'enthousiasme de ceux des habitants qui partageaient la querelle du vassal et du souverain, et ceux des officiers qui laissaient leurs femmes ou leurs filles entre ses murailles échangeaient avec elles, durant le défilé, des baisers d'adieu ou d'espérance.

Le capitaine des condottieri, lui, marchait en tête de ses hommes, sans prêter aucune attention à ces marques d'intérêt données à ses camarades; mais, arrivé aux portes de la ville, il releva le front, abaissa la visière de son casque et adressa un triste sourire à une femme voilée et vêtue de blanc, qui apparut à une fenêtre de la dernière maison.

Le conseil avait duré longtemps, à Viana; il était près de trois heures de l'après-midi, et don César se décidait à revenir sur ses pas, lorsque les premiers soldats du prince rebelle se montrèrent.

Le choc fut terrible entre les deux armées, et tout ce que la tactique et la force ont de moyens fut employé avec une énergie et une adresse sans pareilles; mais les troupes du duc avaient déjà un avantage marqué, quoique très-inférieures en nombre, avons-nous dit; il se faisait des Alarins un carnage effroyable, et Michelotto, qui commandait une aile de la cavalerie, faisait merveilles.

Enfin, et pour décider de la journée, don César se jeta, suivi d'une troupe de ses meilleurs soldats, sur un corps qui semblait arriver frais sur le champ de bataille; mais ce corps plia aussitôt et se réfugia derrière l'aqueduc, où il se reforma.

Don César et les siens, lancés de ce côté, ne s'arrêtèrent pas; de sorte qu'ils se trouvèrent presque immédiatement entourés, non-seulement par les soldats de ce petit corps, mais encore par un gros de fantassins qui déboucha d'un petit bois.

C'était une embuscade [1] à laquelle César ne s'attendait pas; mais il fit bonne contenance et combattit comme un lion; car, cerné de toutes parts et voyant tomber ses soldats autour de lui, le général s'était fait soldat.

Cependant si ses soldats mouraient, ce n'était pas sans être accompa-

1. Brantôme.

gnés de bon nombre d'ennemis. Lui, César, renversé de son cheval et armé d'une longue épée à deux mains, fauchait les hommes comme le moissonneur abat les épis, et autour de lui s'élevait un monceau énorme de cadavres.

Cette lutte effroyable dura longtemps ; son bras de fer était infatigable, et bientôt la peur ayant fait fuir tous les soldats, il resta seul en face d'un homme dont la visière était baissée et qui était armé d'une longue épée comme celle de César.

C'était le capitaine des condottieri italiens.

César abaissa son épée devant cet unique ennemi qu'il avait remarqué déjà dans le combat et dont la bravoure l'avait frappé.

— Mon ami, dit-il, tu es un brave soldat ; je te prends à mon service si tu veux, suis-moi.

Mais le capitaine avança son épée, que César releva d'un coup de taille.

— Allons, c'est de la folie, te battre à outrance pour un petit seigneur rebelle et traître à son roi ; tu vaux mieux que cela, te dis-je.

Le capitaine le considérait à travers les yeux de son casque et laissa échapper un rire funèbre.

— Ah ! je te comprends, reprit César, tu as flairé la rançon ; mais tu as mal compté, mon ami, car on ne me prend pas, moi !

Et il leva sa terrible épée sur la tête de ce capitaine muet ; mais celui-ci recula de deux pas et abaissa sa visière.

— Caraccioli ! s'écria César en reconnaissant cet ennemi et jugeant bien qu'il n'y avait pas de quartier à en attendre.

— César, dit le comte, je n'ai qu'à siffler et cent hommes accourront, qui te tueront ou te prendront vivant pour te reconduire à Medina del Campo, d'où cette fois tu ne t'échapperas pas.

Le duc jeta instinctivement un sombre regard autour de lui ; mais le jour baissait, et il ne voyait que du sang et des cadavres.

— César, la liberté, je te la laisse, si tu m'avoues avoir menti lorsque tu m'as dit que Leona avait été à toi.

— Ah ! ah ! ah ! fit César en ricanant, car il comprit toute la douleur de ce blessé.

— César, un mot, un seul mot, et les rangs de mes soldats s'ouvriront devant toi ; eux et moi-même, nous te suivrons et combattrons pour toi. Parle.

— Non, dit César d'une voix sourde.

— Que peut te coûter ce mot ? je serai seul à l'entendre, ton orgueil n'a rien à souffrir.

— Non, fit César en levant tout à coup son épée et se jetant sur le comte, — plutôt la mort pour toi, ou pour nous deux !

Caraccioli reçut le choc sans s'émouvoir, car avec un homme comme Borgia on doit toujours s'attendre à tout, et le combat le plus acharné commença entre ces deux champions, dont la haine s'était décuplée par le travail des années ; mais César était d'une force herculéenne, les coups qu'il donnait étaient terribles, et son épée, en s'ébréchant sur la cuirasse du comte, faisait un bruit formidable. Enfin, au moment où il venait de recevoir un coup au genou qui le força de fléchir, il fit voler en éclat l'épée de son adversaire.

Le comte se baissa aussitôt et ramassa une lance, — une zagaye, dit Brantôme, — et, au moment où César levait le bras pour redoubler et le frapper au cou, le comte lui enfonça cette lance au défaut de la cuirasse. César s'affaissa sur lui-même, tomba et resta immobile.

Mais, bien qu'affaiblie par ce coup mortel, l'épée de César avait atteint Giovanni, et il tomba également à dix pas de son ennemi.

La nuit vint, qui recouvrit de son ombre vainqueurs et vaincus.

De son côté, Michelotto était resté maître du champ de bataille et était entré en triomphateur dans Viana, qu'il n'eut pas la force de soustraire à l'avidité de ses soldats.

Le vieux condottiere se retrouvait toujours.

Cependant, au milieu des cadavres d'hommes et de chevaux qui jonchaient la plaine de Viana, éclairée par la lune qui projetait sa lueur blafarde sur ce théâtre d'un horrible carnage, s'avançait une ombre blanche. Cette ombre, pareille aux fantômes des nuits, allait d'un cadavre à l'autre, interrogeant les vêtements et les visages, et parfois essuyait la sueur qui tombait de son front, terrifiée qu'elle était de ce spectacle et glissant à chaque instant dans le sang.

Cette femme arriva au pied de l'aqueduc et jeta au ciel un regard de désespoir en apercevant cette quantité de corps inanimés et déjà glacés par la mort, qu'il lui fallait encore soulever. Elle était au bout de ses forces.

Mais, attirée par l'éclat des armes de l'un des combattants restés sur la place, elle s'avança rapidement de son côté.

A son approche, et comme mû par une force surnaturelle, ce guerrier se souleva et son front pâle, ravagé déjà par les froides étreintes de la mort, se montra au-dessus des cadavres qui l'environnaient.

— Leona !... fit-il d'une voix faible.

— Le duc César ! s'écria la femme vêtue de blanc, qui, en effet, n'était autre que la comtesse Carraccioli.

— Leona !... de l'eau ! par pitié ! je meurs !

— Dieu est juste ! répondit Leona en le considérant, plus immobile et plus glacée que toutes les victimes de la guerre et de l'ambition qu'elle foulait aux pieds.

— Leona, un peu d'eau, et je suis sauvé, car une soif horrible me dévore !

— César, tu as tué mon honneur, empoisonné ma vie, sois maudit !

Victor-Emmanuel, roi d'Italie.

— Leona, tu sais bien, toi, que j'ai menti à ton époux!...

— Oui, et malgré son amour, il n'a pas cru à mes serments, il n'a voulu croire que le lâche qui s'est vengé, par le plus odieux mensonge, de ma haine et de mes dédains.

— Oui, Leona, tu as raison, j'ai été sans pitié pour toi, pour ta jeunesse, pour ta beauté, mais je t'aimais tant !... C'est cet amour qui m'a perdu, Leona. — Sans cet amour insensé, je serais peut-être aujourd'hui roi d'Italie, empereur d'Occident!... Ah! mes rêves, mes rêves !... Leona, tu es Italienne, tu dois vouloir l'Italie grande et heureuse... moi seul suis assez fort pour accomplir ce vaste dessein... tu ne refuseras pas une goutte d'eau à l'homme qui a un trône à t'offrir en échange, si tu veux.

— César, j'aime Giovanni.

— Tais-toi, ne dis pas cela!

— César, tu l'as tué peut-être, je n'ai pas trouvé encore son cadavre, je veux mourir auprès de lui.

— Malheur ! fit le duc en grinçant des dents.

— César, tu auras ta goutte d'eau, mais dis-moi si tu as tué Giovanni.

— Cherche, cherche... Ah! s'il vivait encore, que de joie j'aurais à lui répéter ce mensonge qui fait votre désespoir à tous deux... cherche autour de moi, cherche et tu le trouveras.

— Me voici ! dit une voix dans l'ombre.

— Giovanni ! s'écria Leona en se jetant de ce côté avec un transport de joie.

— Dieu m'a protégé, je te retrouve, dit le comte, et l'aveu de notre ennemi mourant, te réhabilite à mes yeux.

— Malheur !... fit la voix de César. — Caraccioli, viens de ce côté, j'ai encore mon épée, ramasse la tienne!... Ah! malédiction! rage! sang! richesses!... pouvoir!... l'Italie!... un royaume!... tout!... Et plus rien!... rien!... rien!...

Le plus effroyable silence suivit cette dernière parole exhalée.

Giovanni s'approcha, appuyé sur sa femme, du corps de son ennemi, et se penchant sur lui, le débarrassa de sa cuirasse.

— Il est mort ! dit-il en se relevant.

Il éloigna rapidement Leona de cet horrible spectacle, car le visage de don César reflétait, dans sa dernière expression, l'horrible et suprême désespoir du damné.

— C'était un monstre ! dit Leona.

Le comte s'arrêta, et jetant un triste regard sur toutes ces désolations : — Après tout, fit il, cet homme était grand.

Ils s'enfuirent devant des groupes de maraudeurs qui, à la faveur de la nuit, commençaient à dépouiller les morts; — la race humaine a ses chacals et ses corbeaux.

Bientôt une troupe de soldats portant des torches sortit de Viana. Michelotto et le comte de Bénévent étaient à leur tête.

Ils avaient ignoré l'embuscade et passèrent toute la nuit à chercher le corps du duc, car ils ne pouvaient s'expliquer sa disparition. Enfin, au point du jour, un des pages découvrit au milieu d'une vingtaine de cadavres dépouillés celui de son maître.

Michelotto le plaça sur son cheval et donna immédiatement l'ordre du retour à Pampelune. Durant tout ce trajet, le rude condottiere marcha à pied, tenant la bride de ce cheval, et plus d'une fois sur sa figure énergique roula une larme de regret.

Le fils du pape fut enterré dans la cathédrale de Pampelune, dont il avait été

archevêque. Étrange jeu de la destinée, qui le faisait revenir, mort, au premier échelon de ses grandeurs.

Personne au monde ne pleura ce grand homme, trahi par la fortune et que ses crimes ont achevé de pousser dans le néant; — personne ne le pleura, si ce n'est un sbire.

Être César ou rien! — Rien!... son dernier mot, en rendant au Créateur le souffle de la vie, fut le plus cruel châtiment de ce superbe.

On peut dire avec raison de cet homme extraordinaire[1], que son activité, son courage et sa constance ne furent au-dessous d'aucune entreprise. Il passait par-dessus toutes sortes de considérations dans l'exécution de ses desseins, et il avait recours à l'artifice et à la fraude, lorsque la force ne suffisait pas. Soit qu'il attaquât à main armée, ou soit qu'il employât les négociations, il était impossible de lui résister. Sa passion pour la débauche, son esprit de rapine et sa cruauté, dit Guicciardini, en faisaient un monstre.

Cependant, il est difficile de concevoir comment un homme qui n'aurait possédé aucune vertu aurait pu se maintenir à la tête d'une armée formidable; comment il se serait concilié au plus haut degré l'affection des peuples conquis par ses armes; comment il serait parvenu à former des alliances avec les premiers souverains de l'Europe; comment il aurait pu anéantir ou renverser les familles les plus puissantes de l'Italie, et jeter les fondements d'une puissance dont la courte durée doit être imputée plutôt à sa mauvaise fortune et à la trahison dont il fut victime, qu'à ses propres fautes ou à ses crimes.

Si, cependant, César Borgia a été trop inconsidérément condamné par Guicciardini, il a trouvé dans Machiavel un panégyriste habile et zélé; et les maximes du Florentin ont été parfaitement d'accord avec les actions de son héros.

Selon l'écrivain, le duc de Valentinois fut le plus grand homme de son temps. Dans le fait, quelques qualités compensaient jusqu'à un certain point ses défauts et ses vices. Courageux, éloquent, libéral et d'une supériorité reconnue dans l'exercice des arts et le maniement des armes, ses talents et les dons que lui avait faits la nature excitaient une admiration qui contre-balançait l'horreur inspirée par ses forfaits, dont on a très-probablement fort enflé la liste.

Il avait un grand nombre d'ennemis, et comme il eut vraiment à se reprocher plusieurs attentats, on crut implicitement toutes les accusations portées contre lui. L'attachement et la fidélité qu'on lui montra plusieurs fois dans l'adversité prouvaient qu'il conservait beaucoup de part dans l'estime publique.

1. William Roscoë, *Vie de Léon X.*

CHAPITRE LVI

Conclusion.

Jules II essaya de continuer, au profit de la papauté, l'œuvre de César Borgia; mais ce n'est pas à un pape qu'est réservé le succès de cette grande mission.

La Cressida mourut au couvent de Saint-Sixte. Schiavone était retourné à Venise.

Lorsque Pasquino apprit la mort du duc de Valentinois, il haussa les épaules : — Il y avait longtemps qu'il était mort, dit-il. Le soir où il donna sa voix à Vincola, il a abdiqué. Il fallait nommer un autre Pie III, nous aurions aujourd'hui le royaume d'Italie.

— Et je me serais enrichi au pillage, dit le bandit Zambulo, qui s'était fait capucin et quêtait !

— Ou plutôt tu serais bel et bien pendu, répondit Pasquino.

Machiavel, désespérant de voir réaliser ce rêve sublime de l'unité italienne, se contenta d'écrire des livres impérissables.

Pourtant, il voyait l'obstacle, et, malgré les sévérités de l'Église, qui traitait d'hérésie tout ce qui osait toucher à son essence, il manifestait parfois son opinion et faisait *voir* les aveugles.

— L'obstacle est à Rome, disait-il ; l'Italie ne sera jamais un empire tant que le pape ne saura se contenter du pouvoir spirituel, pouvoir immense et que personne ne songea jamais à lui contester. Qu'il serait grand, le pape qui consentirait à n'être plus que l'évêque de la ville éternelle et le pontife de toute la chrétienté! La tiare rayonnerait d'un éclat nouveau et toutes les nations du monde se prosterneraient devant sa mission divine !...

Mais les aspirations de ce grand homme s'éteignaient dans le tourbillon de gloire que commençaient à jeter sur la papauté les artistes sublimes, les poëtes que le xve siècle a vus naître en Italie.

Cependant, quand il pensait à César Borgia, — selon lui, nous l'avons vu, le plus grand homme de son temps, — il laissait échapper un long soupir.

— Il faut des siècles pour enfanter des hommes de cette trempe, disait-il avec amertume ; — pourtant ses passions l'ont perdu ! — Et puis, ajoutait-il, il n'était pas Italien !

Il appuyait sa main puissante sur son large front et s'écriait :

— Oh ! l'avenir... l'avenir !... qui sera roi d'Italie?...

L'habileté de Victor-Emmanuel, le génie de Cavour et la bravoure de l'armée française ont résolu la question. (Note de l'éditeur.)

Septembre 1878.

DÈS LE PROCHAIN FEUILLETON

DES

Cinq centimes illustrés

COMMENCERA LA PUBLICATION DES

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE

Par la sœur X...

En deux parties : { I. LE COUVENT
II. LA DÉFROQUÉE

Pour recommander cet ouvrage aux lecteurs des Cinq centimes illustrés, nous nous bornerons à les prier de lire l'*Appréciation-Préface* ci-contre, de M. Louis Jourdan, l'éminent publiciste du *Siècle*.

En 1868, lorsque cette œuvre a paru en une édition d'un prix relativement élevé, le succès en a été énorme; MM. Louis Veuillot, Dupanloup et autres ont jeté feu et flammes...

Aujourd'hui, en une édition à 5 centimes la livraison, ou 25 centimes la série, le succès sera immense!

On trouve les **Cinq centimes illustrés** chez tous les libraires ou marchands de journaux. — Tous peuvent les procurer à leur clientèle.

Au cas de difficultés, ou plutôt de mauvaise volonté ou d'insouciance de la part de quelques libraires, nous rappelons que moyennant un abonnement annuel de HUIT FRANCS, à l'adresse de *M. Degorce-Cadot, Editeur*, 9, *rue de Verneuil, à Paris*, les **Cinq centimes illustrés** sont expédiés franco, par la poste, tous les quinze jours, sous forme de série bi-mensuelle.

APPRÉCIATION-PRÉFACE[1]

Lorsque ce petit livre parut, *le Siècle*, en deux mots, lui prédit un grand succès, et sa prédiction s'est complétement réalisée.

Entendons-nous, pourtant : nous ne sommes point ici en présence d'un de ces livres qui s'imposent à l'admiration publique par l'éclat de leur forme, l'originalité de leurs idées, le retentissement du nom de leur auteur. Non ! c'est un humble livre anonyme, sans prétention, sans théories, sans systèmes, sans parti pris ; c'est un livre qui a été souffert avant d'être écrit par une pauvre femme inconnue, et c'est parce qu'il a été souffert, c'est parce qu'on sent que chaque page du manuscrit a dû être mouillée de vraies larmes, qu'on ne peut se défendre, en le lisant, d'une émotion profonde, et d'une immense pitié.

Ne vous est-il pas arrivé, en parcourant nos vastes nécropoles, de passer indifférent devant les tombeaux somptueux et les mausolées les plus splendides, tandis que vous vous arrêtiez, ému, devant une croix de bois noir, devant un cri de douleur simplement exprimé ? Ce livre c'est la croix de bois noir, c'est le sépulcre où s'est débattue au milieu des plus cruelles angoisses une infortunée, arrachée par suite de misérables intrigues à sa famille, à ses plus chères affections et qui revient à la vie, au grand jour, pour dire, sans passion et sans haine, les souffrances horribles qu'elle a endurées.

. . . . . .

Quel sujet plus intéressant que la peinture des passions, des convoitises, des haines, des rivalités qui s'agitent dans ces sombres lieux où nul regard ne pénètre, où une fille peut être à ce point circonvenue ou violentée qu'elle devienne orpheline, qu'elle soit dépouillée de sa fortune à son insu !

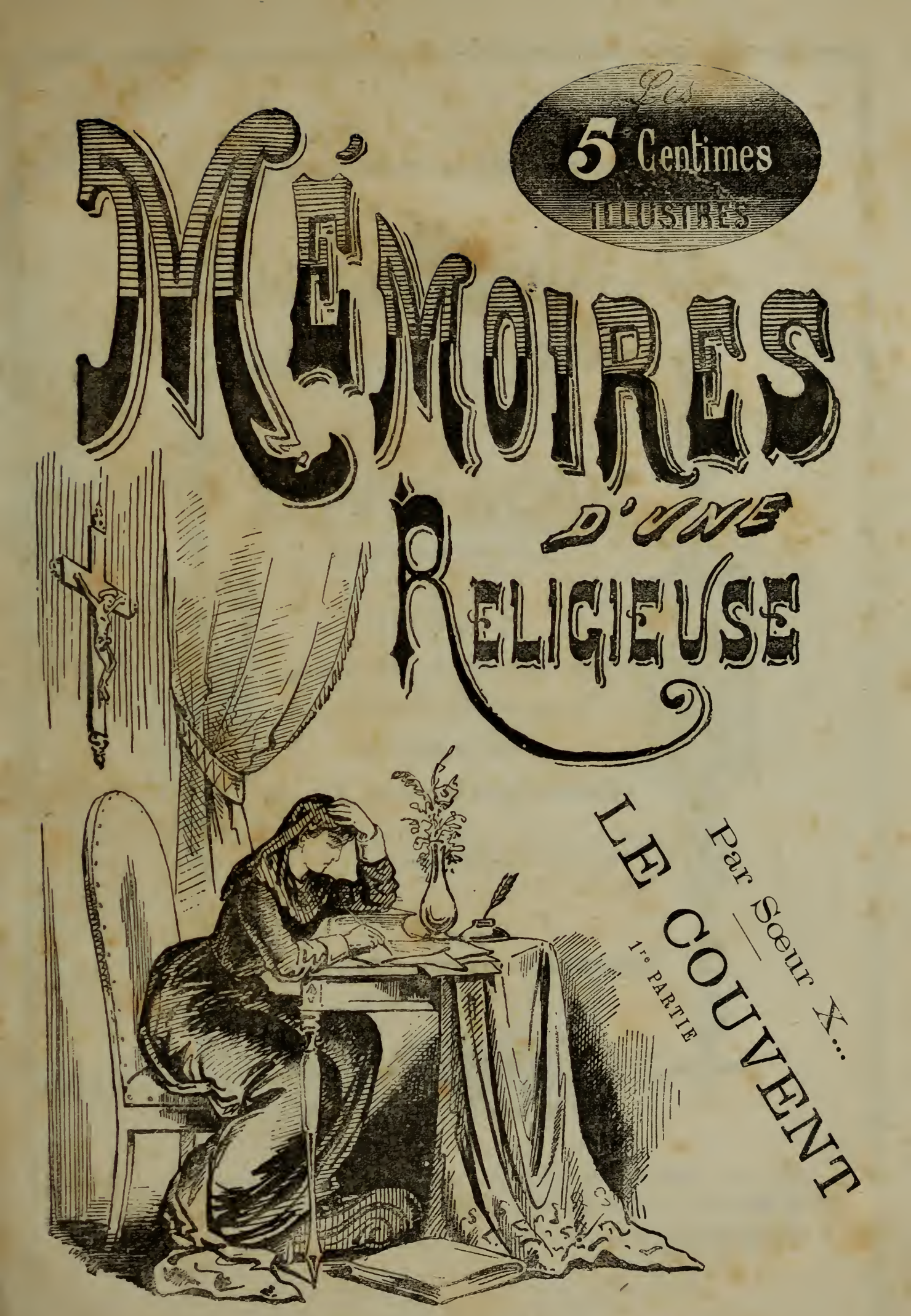
Ce qui est intéressant surtout, c'est l'accent de vérité, d'honnêteté, qui donne à ce récit émouvant un cachet tout particulier.

. . . . . .

Oui, ce livre n'est que la plainte d'une malheureuse fille pauvre, abandonnée, inconnue ; mais, autant qu'il dépendra de nous, cette plainte ne sera point étouffée ; elle aura un retentissement universel, et l'opinion publique jugera sévèrement, nous l'espérons, ces grands coupables anonymes, ces grandes associations qui se font des lois prétendues divines un rempart derrière lequel elles tirent impunément sur les lois humaines.

LOUIS JOURDAN.

1. *Le Siècle*, 19 août 1868.



Édition de ROMANS ILLUSTRÉS, 9, rue de Verneuil, à Paris.

ADMIS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

SUCCÈS TOUT A FAIT MÉRITÉ

LA

BONNE CUISINE

MANUEL COMPLET

PAR

E. DUMONT

Fort volume de 674 pages

CARTONNAGE SOIGNÉ — DOS EN TOILE

PRIX : 3 FRANCS

FRANCO, FRANCE ET ÉTRANGER 3 FR. 50

PARIS

DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

9, RUE DE VERNEUIL, 9

Bien que l'affranchissement par la poste dépasse 50 centimes, cet indispensable **Manuel de Cuisine** sera envoyé **franco** contre **mandat-poste de 3 francs**, adressé à DEGORCE-CADOT, Éditeur.